3 1761 07956138 7

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/moustache34kock

LP
K764mo
44

MOUSTACHE,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

C'est par la paresse que l'ennui est entre dans le monde.
— LA BRUYÈRE. —

TOME TROISIÈME.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET COMPAGNIE.
—
1839

436089
2.6.45

PQ
2318
M6
1839
1.3-4

MOUSTACHE.

CHAPITRE Ier.

Un déjeuner et ses suites.

Henry, George et Timothée venaient de se mettre à table lorsque Bouchenot arriva enfin chez le traiteur.

« Allons donc, maudit lambin! Tu seras » donc toujours en retard? » disent les jeunes gens, en apercevant Bouchenot. « Est-ce que » tu as encore suivi une jeune fille? — Est-ce » que tu as encore détourné un chien de sa » route? — Que diable as-tu fait depuis que » nous t'avons quitté.

» — Eh! mon Dieu, messieurs, je me suis » habillé : ce pantalon m'allait mal... Heu- » reusement la voisine était chez elle.

» — Comment! la voisine t'a mis ton pantalon? » dit George en riant.

« — C'est une fatuité de sa part!... » s'écrie Timothée, « et je gage bien que ce » n'est pas vrai...

» — Je n'ai pas dit qu'elle m'avait mis » mon pantalon... Au reste cela n'empêche » pas que... mais déjeunons d'abord! J'ai un » appétit superbe!... est-on bien ici?

» — Oui sans doute, on est bien, » dit George... « Ah! mais, messieurs, comment » trouvez-vous la question de Bouchenot? » C'est Henry qui nous donne à déjeuner, » qui nous conduit ici, et monsieur se » permet de demander si l'on y est bien. » D'abord le restaurant est assez connu, » mais ensuite je vous demande si c'est à » nous de faire les difficiles!... lorsque hier » nous aurions été si heureux de trouver à » dîner dans la plus mauvaise gargote de » Paris.

» — C'est la joie d'être devant une bonne » table qui lui tourne la tête, » dit Timothée.

« — Messieurs, je ne pense pas avoir rien

» dit qui puisse offenser Henry, » répond Bouchenot, en couvrant son assiette d'anchoix, de beurre et de cornichons. « Parce » que notre ami nous paye à déjeuner, certainement il ne prétendrait pas que nous » trouvassions bon ce qui serait mauvais!... » ce serait du despotisme, et d'ailleurs, » quand on a de l'argent dans sa poche, il » faut se faire servir convenablement : je » ne connais que ça.

» — Tiens, Bouchenot, mange et tais-toi, » tu feras beaucoup mieux.

» — Mais laissez-le donc parler! » dit à son tour Henry, « il a raison de ne point se » gêner; ne sommes-nous pas autant l'un » que l'autre ici? et s'il y a un peu plus » d'argent dans la poche de l'un de nous, » l'amitié ne nous met-elle pas tous de niveau?

» — Oui certainement, » dit Bouchenot en se carrant sur le fauteuil dans lequel il s'est assis. « Oui, l'amitié ne doit point » s'occuper de ce que nous avons dans » nos poches... Il ne fait pas assez chaud » ici... Garçon, mettez donc du bois dans

» le poêle... et donnez-moi une chaufferette... j'aime à avoir les pieds chauds » pour manger...

» — Ah! voilà qu'il lui faut une chaufferette à présent! » s'écrie Timothée.

« — Pourquoi donc se priver quand on » peut être bien?... Garçon, voilà une bouteille qui sent le bouchon... Donnez-nous-en une autre. »

George et Timothée se regardaient en riant : ils ne revenaient point du ton avec lequel Bouchenot se faisait servir; en effet, à la manière dont il ordonnait, on aurait pu croire que c'était lui qui était l'amphitryon. Tout en répétant que l'amitié ne devait point attacher de prix au plus ou moins de fortune, Bouchenot passait à chaque instant une de ses mains sur la poche de son gilet, afin de sentir, de palper ses espèces. La possession des cent écus perçait dans ses manières et son langage. Il est bien rare que l'on n'éprouve pas l'influence du contact de l'or. Si vous voulez en faire l'épreuve, mettez-en dans la poche d'un pauvre diable jusqu'alors timide et se défiant de lui-même, vous le

verrez bientôt relever la tête, marcher d'un pas plus ferme, et parler avec assurance. Si l'argent peut quelquefois changer l'humeur d'une personne sage, jugez de ce qu'il doit faire sur celle qui ne l'a jamais été.

En ce moment trois cents francs étaient pour Bouchenot une fortune; n'ayant jamais songé qu'à s'amuser; n'ayant su ni calculer, ni travailler, il avait, en peu de temps, dépensé le bien de son père; mais après avoir dissipé son héritage, son seul regret avait été de ne point pouvoir recommencer; ses jours d'infortune et de privations ne l'avaient point corrigé, et maintenant il ne songeait qu'à se procurer les plaisirs dont il était privé depuis longtemps. Il y a des gens que l'infortune ne rendra jamais sages; riches, ils se ruineront; pauvres, ils n'aspireront à l'opulence qu'afin de pouvoir satisfaire de nouveau leurs passions et se ruiner encore; ces gens-là se définissent le plus ordinairement par le nom de paresseux.

« — Ah! » dit Timothée en savourant un filet sauté au vin de Madère, « on a bien » raison de dire que les jours se suivent et

» ne se ressemblent pas. Hier, si malheu
» reux tous trois, n'ayant plus de quoi nous
» vêtir... aujourd'hui, bien habillés et assis
» devant une bonne table!...

» — Et c'est à Henry que nous devons
» tout cela, » dit George; « grâce à lui, je
» puis aller lire ma pièce... elle sera reçue...
» j'en ferai d'autres. Oh! je me sens en
» verve... quelque chose me dit maintenant
» que je réussirai... que mon nom aura quel-
» que célébrité, et avec la gloire viendra la
» fortune!...

» — Moi, » dit Timothée, « je vais tra-
» vailler avec ardeur... je passerai mon exa-
» men, je serai reçu avocat, j'aurai des
» causes, je plaiderai avec talent, ce sera à
» qui m'aura pour défenseur!... j'amasserai
» de l'argent, je deviendrai député, j'arrive-
» rai aux emplois, aux honneurs... et je vous
» donnerai à dîner au Rocher de Cancale.

» — Quant à moi, » dit Henry, « si,
» comme tout me le fait espérer, je réussis
» dans mes entreprises, j'épouserai celle que
» j'aime : Pauline sera ma femme!... Ah!
» mes amis, quel bonheur sera le mien!...

» si vous connaissiez ma Pauline, si vous
» pouviez apprécier l'alliance de ses vertus,
» de ses aimables qualités, toutes ces grâces
» qui charment, qui subjuguent le cœur;
» ah! vous diriez comme moi que mon sort
» sera digne d'envie. Mais vous connaîtrez
» Pauline, en devenant ma femme elle de-
» viendra votre sœur... ma maison sera la
» vôtre et vous partagerez mon bonheur!... »

Pendant que les trois amis parlaient, Bouchenot se contentait de boire et de manger comme quatre, en portant de temps à autre la main à son gousset.

« — Et toi, Bouchenot, tu ne dis rien, » s'écrie George; « tu ne fais pas de projets
» pour l'avenir... cependant tu dois être en-
» chanté d'avoir une place chez notre ami,
» et si tu prends goût au commerce, ne se-
» rait-il pas possible que par la suite tu fisses
» des entreprises pour ton compte?

» — C'est bien ce que j'espère aussi, » dit Henry, « et je l'y aiderai de tous mes moyens.

» — Messieurs... » répond Bouchenot,
« je suis très-content certainement... gar-
» çon! donnez-nous d'autre poivre... c'est

» du poivre de cuisine ça... fi donc !... don-
» nez-nous de la mignonnette... oui, je ne
» suis point fâché d'avoir une place... et
» quand j'y serai, je... mais l'avenir, voyez-
» vous, c'est du vent. Suivant moi, ce qu'il
» y a de sûr, de positif, c'est ce que l'on
» tient, comme, par exemple, le déjeuner que
» nous mangeons en ce moment; aussi vous
» voyez que j'y fais honneur.

» — Je crois que si le déjeuner pouvait
» durer toujours, Bouchenot aimerait mieux
» cela que de travailler chez Henry! » dit Timothée entre ses dents.

« — Enfin, messieurs, » dit George, « telle
» chose qui arrive, j'espère que rien ne
» pourra rompre notre amitié, parce qu'elle
» sera toujours basée sur l'estime, et que
» pour faire son chemin dans ce monde,
» aucun de nous ne s'écartera de la route
» de l'honneur et de la délicatesse.

» — Bien dit! » s'écrie Timothée. « D'a-
» bord, une fortune mal acquise n'est plus
» un bien... c'est un fardeau que l'on porte;
» du moins telle est mon opinion à moi.

» — Vous savez que ces sentiments sont

» aussi les miens, » dit Henri; « la main » même de la femme que j'adore, j'y renon- » cerais si, pour l'obtenir, il me fallait em- » ployer de ces moyens qu'on ne peut avouer » sans rougir. »

Bouchenot ne disait rien; il se contentait de manger et de se gratter le nez.

« — Allons, messieurs, trinquons à notre » éternelle amitié, » dit George en élevant son verre.

« — Ah! oui, trinquons! j'en suis! » dit Bouchenot en prenant son verre qui était plein de vin de Bordeaux; mais au moment de trinquer, il s'arrête en disant :

« — Si nous trinquions avec du cham- » pagne, il me semble que cela serait plus » digne de nous... Messieurs, j'offre de vous » en payer une bouteille...

» — Décidément, Bouchenot, tu ne dis » aujourd'hui que des bêtises, » répond George après avoir vidé son verre. « Oh! » mais celle ci passe la permission : com- » ment! tout ce que nous avons mainte- » nant... nos vêtements même, nous les de- » vons à l'obligeance de notre ami... Il nous

» prête de l'argent sans que nous sachions » encore à quelle époque nous pourrons le » lui rendre; il nous donne à déjeuner chez » un excellent traiteur, et parce que tu sens » dans ta poche sonner cet argent que l'on » t'a prêté, voilà que tu veux payer du champagne à celui qui ne craint pas de se gêner pour venir à notre secours!... Alors, » quand tu n'auras plus rien, tu ne craindras pas de lui emprunter de nouveau?

» — Moi, je crois que sa fièvre d'hier au » soir lui revient, » dit Timothée.

« — Messieurs, » reprend George, « Bouchenot me rappelle une aventure arrivée à » un homme de lettres duquel je la tiens. » Un matin, un homme âgé, proprement » mis, s'était présenté chez lui, et d'un ton » piteux avait réclamé ses secours, en lui » disant que depuis plusieurs jours il ne » possédait pas même de quoi s'acheter du » pain. L'homme de lettres, quoique harcelé » par ces sortes de demandes, se sentit ému » par le ton du bonhomme, et ne le renvoya » qu'en lui mettant dix francs dans la main. » Le même soir après son dîner, en entrant

» dans un café, la première personne que » notre homme aperçoit, c'est son indigent » du matin qui, assis devant une table, sa- » vourait sa demi-tasse et son petit verre ; et » vous croyez peut-être que celui-ci devint » embarrassé à l'aspect de la personne qui, » le matin même, lui avait fait l'aumône ? » pas du tout, il s'écria avec un ton d'aisance » sans égal : Bon soir, mon cher D..., vous » venez faire comme moi, vous venez prendre » votre café ! Eh bien ! dans ce moment-ci, » Bouchenot offrant de payer du champagne » à Henry, me semble le digne pendant de » cet infortuné qui prenait son café et son » petit verre. »

Bouchenot ne répondait pas, il contournait sa bouche, il baissait les yeux, et semblait vouloir chercher quelque excuse pour faire oublier sa proposition ; mais Henry lui frappe sur l'épaule en lui disant :

« — Mon pauvre Bouchenot, il me semble » que nos deux amis te traitent bien dure- » ment aujourd'hui... Mais laisse-les dire ! » Quant à moi je ne trouve pas mauvais que » tu préfères le champagne au bordeaux, et

» j'avais deviné ton goût... Tiens, regarde « derrière toi... sur cette table, cette bou- » teille ficelée qui est là... seulement, tu me » permettras de la payer avec le déjeuner.

» — C'est cela que je voulais dire, » reprend Bouchenot. « Eh! mon Dieu! est-ce » qu'il est défendu d'ailleurs de dire parfois » des bêtises... Mais George et Timothée le » prennent avec moi sur un ton qui ne me » convient pas du tout... Je ne veux pas être » molesté, moi : il ne faut pas qu'ils croient » me mener comme un nègre...

» — Allons! la paix! » s'écrie Henry en prenant la bouteille de champagne; « il serait » beau que vous vous querellassiez pour » notre première réunion depuis mon re- » tour! Plus un mot de tout cela, et buvons » ce champagne aux souvenirs de notre jeu- » nesse! à notre bonheur présent et à nos » espérances pour l'avenir!

» — Je le veux bien, » dit Bouchenot; « je ne suis pas rancunier, moi. Buvons... » Mais pas dans ces verres-là... Garçon! des » verres à champagne! allons donc... et des » biscuits de Reims : ça se trempe dans

» le champagne, ça le fait remousser! »

George retient une exclamation qui allait encore lui échapper, il se contente de sourire en regardant Timothée. Mais les verres à champagne sont apportés ainsi que les biscuits demandés par Bouchenot. Henry verse le vin petillant, il avance son verre, on trinque, on boit, on rit, et la bonne harmonie est bientôt rétablie entre les quatre jeunes gens.

« — Maintenant, messieurs, je vais vous » quitter, » dit Henry lorsque la bouteille de champagne est achevée.

« — Déjà! » dit Bouchenot en regardant la bouteille qui est vide. « Mais est-ce que » nous ne pourrions pas... en... »

George ne laisse pas Bouchenot achever sa phrase; il lui donne un grand coup de genou et s'écrie : « Il faut aussi que je vous » quitte sur-le-champ... il est près de trois » heures, mais je trouverai encore le direc- » teur au théâtre. J'ai mon manuscrit dans » ma poche, je vais le lui porter.

» — Moi, je rentre, » dit Henry. « Je » m'installe dans mon nouveau local... J'é- » tablis mes bureaux... ma caisse...

» — Où loges-tu maintenant?

» — Rue de Provence. Tenez, mes amis, » voici mon adresse. A propos, Bouchenot, » je compte sur toi... Je t'attends demain.

« — Demain? » répond Bouchenot d'un air indécis. « Ah! oui... demain, ou après!

» — Et pourquoi pas demain? » reprend Henry.

» — Ah! c'est que... vois-tu... j'ai encore » mille petites choses à terminer... et puis » mes dispositions à prendre... pour mon » déménagement.

» — Ah! ah! ah!... il sera long ton déme- » nagement! » s'écrie Timothée en riant aux éclats. « Henry a vu ce matin un » échantillon de notre mobilier.

» — Non, » dit George, « c'est qu'il a » encore un rendez-vous d'amour pour de- » main.

» — J'ai ce que j'ai, » reprend Bouchenot avec humeur. « Que diable, messieurs, cha- » cun a ses affaires... je ne m'inquiète pas » des vôtres, moi!

» — Ne te fâche pas, Bouchenot, » dit Henry en reprenant son chapeau; « mais

» tâche seulement que tes affaires soient » promptement terminées, parce qu'il me » tarde de t'établir dans ta place et de te » mettre au fait de la besogne.

» — Oh ! compte sur moi... Je te le ré- » pète, une fois que j'y serai, je travaillerai » étonnamment.

» — Maintenant, messieurs, partons. »

Les jeunes gens sortent de chez le restaurateur, puis Henry et George quittent leurs camarades pour vaquer à leurs affaires.

Timothée et Bouchenot sont restés tous deux sur la place du Châtelet. Ils se regardent et semblent ne pas savoir ce qu'ils veulent faire. Bouchenot est bien décidé à s'amuser, mais il ne sait pas encore comment. Quant à Timothée, peu accoutumé à boire, il est déjà étourdi par les fumées du champagne, et regarde son ami comme pour savoir de lui de quel côté il doit se diriger.

« — Qu'est-ce que nous allons faire ? » dit enfin Timothée à Bouchenot.

« — Parbleu ! nous allons nous amuser, » jouir de la vie, » répond Bouchenot en

enfonçant son chapeau sur le côté, de façon à se donner un air tapageur.

« — Jouir de la vie! » répète Timothée; « mais il me semble que nous nous en » sommes déjà assez donné ce matin... » nous avons parfaitement déjeuné.

» — Eh bien, qu'est-ce que cela fait?... » est-ce que la journée est finie?... il n'est » que trois heures, nous pourrons encore » dîner et souper... Nous avons fait diète » pendant assez longtemps, il faut nous » dédommager, mon cher!... Les jours de » tristesse et de privations vont être rem- » placés par des jours de plaisirs et de bom- » bances!... nous avons de l'argent dans nos » poches... notre temps est à nous... nous » sommes nos maîtres... vive la joie! je ne » connais que ça...

» — Vive la joie!... c'est très-bien!... » mais l'argent que nous avons en poche, » il faut le ménager... puisqu'on nous l'a » prêté...

» — Ménage le tien si tu veux, mais moi, » je veux faire rouler le mien... l'argent est » fait pour rouler...

» — L'argent à soi... passe encore... mais » l'argent d'un autre...

» — Ah ! Timothée, ne me taquine pas, » je t'en prie; j'ai le vin très-méchant, je » t'en préviens. Voyons, veux-tu passer une » journée de sybarite, veux-tu nager dans » les délices de Capoue?... prends mon bras » et laisse-toi conduire, c'est moi qui régale...

» — Tu régales... tu régales... C'est que » j'avais envie de bouquiner un peu sur les » quais... je cherche un vieux dictionnaire » latin-français.

» — Allons, ne vas-tu pas penser à tra- » vailler aujourd'hui ! tu n'es pas en train... » le champagne t'a émoustillé... Tu achète- » rais *Faublas* pour les *Pandectes* de Justi- » nien, tu prendrais un Mathieu Lansberg » pour le Code civil !... Encore une fois, » laisse-toi guider par l'amitié, et semons » de roses le chemin de la vie... Pour com- » mencer, nous allons faire une partie de » billard, que nous arroserons de bischoff, » ça nous donnera de l'appétit pour dîner.

» — Mais je sais à peine jouer au bil- » lard.

» — Eh bien! moi j'y suis très-fort, ça » fera compensation. En avant du pied » droit!... Sacrebleu! que la vie est belle » quand on a les goussets garnis! »

Timothée a passé son bras sous celui de son ami, et ces messieurs se dirigent vers le Palais-Royal; là ils entrent dans un café, montent au billard, et Bouchenot fait venir du bischoff et des cigares.

Timothée joue fort mal et perd toutes les parties; mais Bouchenot lui répète à chaque instant: « Que cela ne t'inquiète pas, c'est » moi qui régale... admire mon jeu et prends » des leçons.

Le bischoff dont Bouchenot verse avec abondance, achève d'étourdir Timothée, qui ne sait bientôt plus ce qu'il fait; il cherche à imiter le jeu brillant de son compagnon, et en voulant, comme lui, faire un *bloqué fumant*, il crève le tapis du billard.

« — Va toujours! » s'écrie Bouchenot, » et ne t'inquiète de rien!... je fais bon des » accrocs. »

Mais le garçon de billard, effrayé de la

manière de jouer de Timothée, court à lui, en s'écriant :

« —Monsieur, chaque accroc fait au tapis » se paye vingt francs.

» — Eh bien ! c'est bon, » répond Bouchenot ; « quand il y en aura quinze ça fera » cent écus... hein? on sait calculer. »

Mais le garçon n'a pas confiance dans les joueurs qui sont gris ; il pense qu'avec sa manière de bloquer l'un deux est capable de ne point laisser un morceau de drap sur le billard, et il court chercher son maître.

Le maître du café monte ; c'est un tout petit homme qui a une grosse perruque bouclée comme une tête de lion, avec laquelle il se croit aussi haut que la porte Saint-Denis, et qui, à chaque enfant que sa femme lui donne, fait ajouter de nouvelles boucles à sa perruque. Il court à Timothée qui était en train de viser une rouge, et arrêtant son bras ainsi que la queue qu'il tenait, lui dit avec une grosse voix de poitrine :

« — Monsieur, vous ne jouerez point » davantage ! »

Timothée regarde le maître du café d'un air hébété, tandis que Bouchenot, qui allait porter à ses lèvres un verre de bischoff, s'écrie en ricanant :

« —Qu'est-ce que c'est que ce petit lion?...

» — Monsieur, je suis le maître du café, » et je vous enjoins de cesser de jouer au » billard... Monsieur a déjà fait un accroc » *très-conséquent ;* à la manière dont il tient » sa queue, on voit bien qu'il ne sait pas » jouer du tout, et je n'ai pas envie que » mon billard qui est superbe soit bientôt » complétement en lambeaux !

» — Brrrrout !... en voilà-t-il assez... A » présent, petit lion, vous allez nous faire » un plaisir, c'est de nous laisser tranquilles » et de vous en aller.

» — Monsieur, » dit le maître du café en fermant les poings et montant sur ses orteils, » je ne m'appelle pas petit lion. Je vous » répète que je suis le maître ici.

» — Après nous, mon bon ami ; nous » sommes les maîtres, en payant, de faire » tout ce que nous voudrons dans un café.

» — Je vous prouverai, moi, que ce n'est

» pas vrai. Vous ne jouerez plus, messieurs !...

» — C'est comme ça que vous achalandez
» votre billard !... Vous n'avez pas le droit
» de nous empêcher de jouer.

» — Pardonnez-moi, parce qu'il est évi-
» dent que votre ami ne sait pas se servir
» de sa queue de billard.

» — Je ne sais pas comment vous vous
» servez de la vôtre ! mais vous avez une
» sacrée grosse tête qui doit faire peur à
» tous les enfants du quartier.

» — Monsieur ! vous m'insultez, je crois !...
» prenez garde ! je ne souffre pas la moindre
» plaisanterie, et si vous voulez que je sorte
» avec vous, je suis votre homme... je ne
» recule jamais, n'importe devant quoi !...

» — Diable ! vous êtes bien heureux !...
» moi, votre perruque me ferait reculer.

» — Monsieur, je vous avertis que je vais
» employer la violence pour vous mettre
» dehors. »

Bouchenot s'aperçoit que le petit limonadier a une mauvaise tête, et quoiqu'il ait mis son chapeau de travers, il ne se soucie cependant pas de se battre. Il jette

deux napoléons sur le billard en disant :

« — Payez-vous! et que cela finisse!... » mais nous ne remettrons jamais les pieds » dans votre café!

» — Vous me ferez plaisir... Je ne tiens » pas à ce qu'on fasse chez moi de la dépense, » messieurs, je tiens avant tout à ce qu'on » s'y conduise décemment!

» — Votre raisonnement est à la hauteur » de votre perruque. Allons, rendez-moi » mon reste, méchant lion !... »

Pendant qu'on donne à Bouchenot sa monnaie, Timothée fait le tour de la salle en cherchant son chapeau qui est sur sa tête. Ce n'est pas sans peine qu'on lui fait comprendre qu'il est coiffé de son castor. Enfin Bouchenot lui prend le bras. Et bientôt ils sont tous deux dans le jardin du Palais-Royal.

« — Ce limonadier est un petit impertinent que je reconnaîtrai! » dit alors Bouchenot. « Et si ce n'avait pas été à cause de » toi, je l'aurais corrigé!

» — Est-ce qu'il nous a insultés? » répond Timothée, qui, tout en marchant, fait ce qu'il

peut pour ne point paraître gris et conserver son équilibre.

« — Certainement, c'est un drôle !...

» — Alors il faut aller nous battre avec » lui... retournons au café. »

Et Timothée tire le bras de son ami pour lui faire rebrousser chemin. Mais Bouchenot résiste en disant :

« — Non... non... il faut mépriser tout » cela... cet homme n'est pas digne de notre » colère... Songeons à dîner maintenant.

» — A dîner !

» — Sans doute ! il est cinq heures et » demie; c'est bien l'heure, il me semble.

» — Est-ce que tu as faim, toi ?

» — Oui... je prendrai bien quelque chose.

» — Moi, je n'ai pas du tout d'appétit.

» — Il viendra en mangeant.

» — Je me sens tout étourdi...

» — Ça se dissipera avec le potage.

» — Tu crois ?

» — Eh oui ! Allons... où veux-tu dîner ?

» — Ça m'est absolument égal !...

» — Allons chez le premier venu, il ne » manque pas de traiteurs dans le Palais-

» Royal. Si on ne nous sert pas bien, je » casse tout !... j'ai la tête montée. »

Les deux amis font plusieurs fois le tour du jardin avant de trouver un restaurant.

Timothée veut toujours aller chez Fortin, qu'il croit être un traiteur, et Bouchenot se sauve de tous les restaurateurs qu'il prend pour le café dont le maître a voulu se battre avec lui. Enfin, grâce à un honnête promeneur, ces messieurs entrent dans un salon où l'on dîne, et vont s'installer à une table après avoir renversé sur leur chemin deux chaises et un couvert. Cette manière de s'introduire ne dispose pas en leur faveur, et toutes les personnes qui dînent dans le salon lèvent les yeux pour examiner ces messieurs qui renversent tout ce qui se trouve sur leur passage.

Timothée s'est jeté plutôt qu'assis sur une chaise. Bouchenot tousse et crache, affecte des airs de grand seigneur, cligne des yeux en regardant autour de lui; puis en voulant accrocher son chapeau à une patère, fait tomber un chapeau et un parapluie placés à côté...

« — Voilà des messieurs bien maladroits, »

dit un petit homme joufflu et jaune, propriétaire du chapeau et du parapluie. Ce monsieur est assis à une table voisine, avec une dame d'un âge mûr, qui est coiffée comme une jeune fille, et dont le front ridé est orné d'une élégante féronnière.

Mais Bouchenot est parvenu à s'asseoir. Un garçon s'est empressé de ramasser les chapeaux, on met le couvert de ces messieurs, et on leur demande ce qu'ils veulent. Timothée, qui a l'air d'avoir envie de dormir, regarde le garçon d'un air hébété et ne répond rien. Bouchenot prend la carte, la parcourt, puis se tourne vers son ami en lui disant :

« — Qu'est-ce que tu veux ?...

» — Je prendrais bien du thé, » répond Timothée en se dandinant sur la chaise.

« — Du thé !... imbécile... Il se croit encore à Londres... où il a dépensé un million à boire une foule de choses. Garçon, donnez-nous ce que vous aurez de meilleur... n'importe quoi... et d'excellents vins surtout... car je m'y connais, je vous en préviens.

» — On voit même qu'ils en ont déjà bu

» aujourd'hui! » murmure le petit homme joufflu, qui ne pardonne pas à Bouchenot d'avoir jeté son chapeau par terre. La dame qui est avec ce monsieur s'est pincé la bouche d'un air dédaigneux après avoir envisagé ses deux voisins; et Bouchenot qui vient de la regarder, part d'un éclat de rire, en disant à Timothée :

« — Oh! la bonne tête!... tiens, derrière » moi... cette vieille coquette habillée en » rosière!... je ne lui ferai pas l'honneur de » la prendre pour une Parisienne! cela ar- » rive de son endroit avec les modes et un » visage que l'on portait il y a quinze ans... » et le mari... le petit roquet bouffi au teint » bilieux... quel joli couple!... je gage qu'ils » viennent à Paris pour se faire peindre et » mettre au salon. »

Timothée ne répond rien; il a bien assez à faire en tâchant de tenir ses yeux ouverts. Le garçon sert. Bouchenot couvre l'assiette de son ami en lui disant :

« — Mange, bois, ça te remettra, et re- » garde notre petite voisine, cela te réveil- » lera tout à fait.

» — Comment! est-ce qu'elle est ici? » dit Timothée en se frottant les yeux.

« — Oh! comme tu prends feu!... je te » parle de cette antiquaille coiffée avec une » féronnière.

» — Je pensais que c'était mademoiselle » Cœlina que tu allais me montrer.

» — Ah! fripon! il me paraît que tu en » tiens pour la petite enlumineuse...

» — Pourquoi pas?...

» — C'est que tu en seras pour tes sou- » pirs, mon garçon.

» — Qu'est-ce qui te fait penser cela?

» — Parbleu, c'est bien simple : cette » charmante grisette me plaît; j'ai jeté mes » vues sur elle... et je ne crois pas, mon » pauvre Timothée, que tu aies la prétention » de l'emporter sur moi.

» — Tu es un suffisant!... Je ferai la cour » à la petite Cœlina, et ce n'est pas toi qui » m'en empêcheras!

» — Timothée, vous le prenez bien haut, » mon ami; mais je te pardonne parce que » tu es gris.

» — Bouchenot, si tu m'ennuies, je

» te jette ce verre de vin au visage !...

» — Oh ! oh ! je t'en défie bien, par exemple !...

» — Ah ! tu m'en défies !... »

Ces mots n'étaient point achevés que Timothée avait pris son verre et en avait lancé le contenu sur Bouchenot qui était assis en face de lui ; mais Bouchenot s'était jeté de côté au mouvement que Timothée avait fait pour saisir son verre, si bien que le vin lancé avec violence va laver le visage du petit monsieur joufflu qui était à la table voisine.

« — Ah ! c'est trop fort ! » s'écrie le petit homme en secouant sa tête. « On n'a jamais » vu se conduire aussi indécemment... Mes- » sieurs, vous vous croyez au cabaret appa- » remment !...

» — Je suis désolé, monsieur ! » balbutie Timothée ; « ce n'est pas à vous que cela » était adressé.

» — Mais c'est moi qui ai tout reçu, mon- » sieur ; et si vous aviez aussi bien attrapé » mon épouse... cela ne se serait point passé » ainsi.

» — Monsieur... je suis confus...

» — J'en ai plein ma cravate... »

Pendant ce dialogue, Bouchenot se cachait le visage sous sa serviette pour ne point éclater; mais ne pouvant résister au désir de voir la figure de son voisin, il se retourne et se met à rire comme un fou, ce qui augmente la colère du petit monsieur.

« — De quoi riez-vous, monsieur? » dit le petit homme en lançant à Bouchenot des regards furibonds.

« — Monsieur... c'est de souvenir...

» — Qu'est-ce que cela signifie?... est-ce » que vous me connaissez?

» — Non, mais votre figure me rappelle » un petit ange bouffi que j'avais sur une » tabatière.

» — Est-ce que vous avez l'intention de » m'insulter, monsieur?

» — Comment, vous insulter!... parce » que je vous dis que vous ressemblez à un » ange...

» — Je ne suis point endurant, mon- » sieur!...

» — Et madame votre épouse vous adore » comme cela, j'en suis sûr...

» — J'ai bien envie de vous laver la tête...

» — Essuyez donc la vôtre, d'abord...

» — Sortons, monsieur...

» — Prenez garde, je vais croire que vous » avez une mauvaise graisse!... »

Ces mots et le ton goguenard de Bouchenot achèvent d'exaspérer le monsieur; il fait un mouvement comme pour se lever; mais déjà sa femme s'est saisie de son chapeau et de son parapluie, elle se hâte de coiffer son époux, et le prend par le bras en s'écriant :

« — Allons-nous-en, mon bon, allons-» nous-en !... ne vous compromettez pas avec » ces espèces... Je ne reste pas ici davantage ; » venez, je sens mes nerfs qui me travail-» lent... venez, mon bon ! je vous en supplie. »

Le gros monsieur se laisse entraîner par sa femme; il se lève; prend le bras de son épouse, passe avec elle au comptoir, où il paye son dîner en vociférant contre les jeunes gens qui viennent gris chez un traiteur, puis il sort du restaurant, dont il ferme la porte comme s'il voulait en casser tous les carreaux.

« — Mon bon me fait l'effet d'être un gros » méchant, » dit Bouchenot en se versant à boire.

« — Tais-toi, Bouchenot, tu as tort... tu » nous fais des querelles partout où nous » allons!...

» — Je te conseille de parler... monsieur » qui s'amuse à lancer des verres au nez de » ses voisins...

» — Tu sais bien que c'est à toi que je le » destinais.

» — Allons, je te pardonne, je n'ai pas de » rancune, moi; tu es amoureux de Cœlina, » moi aussi; eh bien! nous lui ferons la » cour tous les deux, et elle choisira.

» — A la bonne heure... je te rends mon » amitié.

» — Bois donc... mange donc... tu ne fais » rien; tiens, un verre de volnay... Ah! il » est délicieux le volnay.

» — Je t'assure que j'aimerais mieux du thé. »

Bouchenot force son compagnon à boire et à manger avec lui; cependant les dîneurs ont petit à petit déserté le salon, et Timothée dit à son ami :

« — Tout le monde s'en va... il doit être » tard, nous devrions nous en aller aussi.

» — Bah! déjà? Est-ce que tu as assez » mangé?

» — Il y a une heure que j'étouffe!...

» — Il faut prendre notre café d'abord... » Garçon, du café! vivement!... Comment » emploierons-nous notre soirée, Timothée?

» — Notre soirée!... mais nous irons nous » coucher.

» — Nous coucher à huit heures! fi donc! » nous deviendrions jaunes comme ce petit » monsieur auquel tu viens de laver la tête... » Ah! une idée!... Connais-tu *Séraphin*, toi?

» — Qu'est-ce que c'est que *Séraphin?*

» — Alors tu ne le connais pas. C'est un » spectacle de marionnettes, d'ombres chi- » noises... La dernière fois que j'y suis allé, » j'avais sept ans, et je me rappelle que je » m'y suis beaucoup amusé; je veux voir si » cela me procurera le même plaisir aujour- » d'hui. D'ailleurs, on m'a dit qu'il y avait » là de jolies petites bonnes... des femmes » de chambre... du cotillon enfin; il faut » aller là... nous rirons, je me sens en train

» de rire!... Allons, dépêche-toi de prendre
» ton café, je brûle d'envie de voir polichi-
» nelle. »

Le café étant pris, Bouchenot paye la carte, puis, soutenant Timothée qui ne serait point en état de marcher seul, il le mène chez *Séraphin*.

CHAPITRE II.

Le spectacle de Séraphin.

C'est un théâtre bien respectacle que celui qui brave le temps, les révolutions, et reste toujours debout, toujours en état de prospérité, dans le même emplacement, avec la même direction.

Séraphin a résolu ce problème : tandis qu'autour de lui tout change et tout passe, tandis que vingt directeurs ont fait faillite, que trois ou quatre ont fait fortune, que les théâtres les plus en vogue ont vu leurs salles désertes; que les genres ont été renouvelés, mêlés, confondus, bouleversés; qu'il a fallu faire des dépenses énormes pour attirer le public, que les acteurs en renom sont devenus nomades, que les actrices de talent sont

devenues rares; que les auteurs ont eu des procès avec les directeurs, que les entrepreneurs de succès ont fait la loi aux auteurs, et qu'au milieu de tout cela le public a souvent gardé son argent dans sa poche malgré la longueur démesurée des affiches, le spectacle de Séraphin a continué sa modeste fortune, et une fortune modeste, qui va toujours son chemin, vaut beaucoup mieux qu'un char brillant qui culbute. Vous me direz à cela que le directeur d'un théâtre de marionnettes a beaucoup moins de frais qu'un autre; que sa troupe est toujours soumise à ses moindres volontés, que ses acteurs ne murmurent jamais lorsqu'on leur donne un mauvais rôle; que ses actrices ne cabalent point entre elles pour se faire siffler. Mais, suivant moi, ce qui assure l'existence de ce spectacle, c'est que son public se compose en grande partie d'enfants, et les enfants sont beaucoup moins exigeants que les hommes; pourvu qu'on les amuse, ils sont contents et ne s'inquiètent pas si la pièce est bien écrite, bien conduite, bien intriguée. Il faut si peu de chose pour faire

rire tous ces petits visages qui viennent là chercher le plaisir et la joie! L'aspect seul de *Polichinelle* suffit pour animer, pour enchanter toutes ces petites physionomies; et il ferait beau voir que quelqu'un s'avisât de siffler *Polichinelle!* les cris, les trépignements des enfants en auraient bientôt fait justice. Ainsi donc, jamais de chutes au théâtre de Séraphin. Heureux théâtre pour les auteurs!... Heureux public pour ce théâtre! et nous ne prévoyons pas ce qui pourrait entraver la prospérité de ce spectacle de marionnettes, car il y aura toujours des enfants, du moins nous aimons à le croire.

Cependant, avec les enfants qui chez *Séraphin* sont les habitués, le noyau, la majorité du public, il vient aussi de grandes personnes. D'abord les enfants ne viendraient pas tout seuls; il faut, pour les accompagner, une maman, une bonne, ou une gouvernante; ce sont ordinairement les bonnes qui mènent les enfants voir les marionnettes. Mais les jeunes bonnes ont souvent avec elles des *payses*, celles-ci ont des cousins, ou de simples connaissances auxquelles elles

donnent rendez-vous chez Polichinelle.

Ensuite il y a les jeunes gens qui, comme Bouchenot (mais sans être gris cependant), vont chez Séraphin dans le but de rire avec les jeunes femmes de chambre, auxquelles ils content des gaudrioles pendant la représentation des *feux arabesques;* car les feux arabesques nécessitent une nuit complète dans la salle, c'est une espèce de fantasmagorie; le moment où l'on fait la nuit complète n'est pas le moins agréable de la soirée. Vous entendez alors de petits cris partir de différents points de la salle : ce sont les bonnes qui ont peur. Vous remarquez que les enfants ne crient jamais, ils sont beaucoup plus courageux que leurs bonnes.

Enfin, vous trouverez encore au théâtre de Séraphin des gens raisonnables, des gens âgés même, qui vont là sans enfants, et seulement pour se remémorer une récréation de leur jeunesse. Ils veulent voir s'ils prendront encore quelque plaisir aux scènes de *Polichinelle* et du *Pont Cassé,* ils voudraient oublier le temps qui a marché, et s'amuser comme aux beaux jours de leur printemps;

mais ils ont beau faire, et y mettre de la complaisance; le *Petit Poucet*, ou la forêt aux animaux, n'ont plus le même charme pour eux ; ils restent froids devant les danses de la mère Gigogne, ils ne sourient que du bout des lèvres aux bons mots d'Arlequin et de Gille! C'est que ce spectacle n'est plus fait pour leur âge, et que l'on ressent toujours un fond de tristesse dans un endroit où l'on ne va que pour chercher des souvenirs.

Or donc, Polichinelle avait déjà fait des choses admirables; il avait rossé le diable, bu plusieurs verres de vin, et s'était deux fois changé en pot de fleurs, à la grande satisfaction de son public, lorsque deux nouveaux spectateurs entrèrent dans la salle de Séraphin, s'annonçant d'avance, comme une tempête qui vient troubler un beau jour; dès leur entrée, ils avaient fait tant de bruit, que les enfants mêmes avaient un instant détourné leurs yeux de la scène pour regarder vers la porte.

Vous devinez que ces deux nouveaux venus étaient Bouchenot et Timothée; ce dernier, encore plus gris depuis qu'il avait pris l'air,

posait sa main sur tout ce qu'il pouvait atteindre, cherchant toujours un point d'appui. Son camarade était encore plus bruyant que chez le traiteur, mais ses yeux étaient devenus si petits qu'à peine si on les apercevait.

« — Passez sur le quatrième banc, mes» sieurs, il y a de la place, » dit aux deux amis une femme qui sert à la fois de contrôleur, de placeur et d'ouvreuse.

« — Nous passerons où nous voudrons, » chère amie! » répond Bouchenot en élevant la voix. « Nous avons pris des premières » places... des plus chères... ainsi, nous » pouvons aller partout et circuler où cela » nous fera plaisir... Voyons d'abord le » sexe... Je veux faire mes frais, moi...

» — Silence donc là-bas! » disent quelques personnes impatientées par le bruit que font les nouveaux venus.

« — Prrrrout! » répond Bouchenot, « les » moutards qui voudraient nous faire taire!... » Ah! ah!... nous les empêchons d'entendre » Polichinelle! Nous sommes ici pour notre » argent! nous ferons du bruit si ça nous

» plaît. Dis donc, Timothée, aperçois tu une » figure un peu émoustillante? »

Timothée, qui chancelait sans cesse, venait enfin de sentir quelque chose sous sa main gauche, et il s'appuyait avec délices sur ce qu'il avait rencontré. Mais bientôt une voix tremblante fait entendre ces mots :

« — Monsieur, voudriez-vous bien ôter » votre main de dessus ma tête?... vous me » gênez... Est-ce qu'on s'appuie comme cela » sur la tête du monde? »

C'était une vieille dame coiffée d'un immense chapeau vert pouvant à la rigueur passer pour un auvent, qui était assise à l'extrémité d'un banc, devant Timothée, et celui-ci avait empoigné le chapeau vert comme une rampe d'escalier.

« — Ah! belle dame! » s'écrie Bouchenot, « excusez mon ami; à coup sûr c'est sans » intention qu'il vous a pris quelque chose... » Comment, polisson, vous prenez les dames » par la tête! qu'est-ce que ça veut dire?... » est-ce que c'est jamais par là qu'on entame » l'entretien? »

Timothée a retiré sa main et balbutie des

mots que l'on n'entend pas. La vieille dame murmure parce que l'on a déformé son chapeau, et la personne qui reçoit les billets dit à Bouchenot d'un ton fort sévère :

« — Monsieur, on ne doit pas troubler le » spectacle; si vous êtes venu ici dans cette » intention, on va vous rendre votre argent.

» — Laissez-moi donc tranquille! » répond Bouchenot en lorgnant dans la salle; « vous allez voir que nous troublons vos ac- » teurs, peut-être... Ces gaillards-là savent » toujours leurs rôles parfaitement! par » exemple, je trouve qu'ils parlent tous du » nez comme Polichinelle; on leur fait sans » doute prendre trop de tabac. Dites-moi, » donne-t-on *le Pont Cassé*, ce soir?

» — Oui, monsieur.

» — A la bonne heure... c'est une pièce » classique, je serai enchanté de la revoir.. » N'est-ce pas là dedans que l'on chante : *Les* » *canards l'ont bien passée*, et *tirelonpha!*

» — Oui, monsieur.

» — Ah! bravo! délicieux! Timothée, on » va chanter *tirelonpha!* Tu feras ta partie. » Mon ami a une voix dans le genre de celle

» de vos acteurs. Ah ! Timothée, viens là-
» bas. . suis-moi, mon vieux, j'aperçois une
» figure assez drôlette... en avant ! »

Bouchenot passe à travers tout le monde sans demander excuse et sans attendre qu'on lui fasse place; il traîne Timothée avec lui. Ces messieurs arrivent derrière deux bonnes dont l'une était assez gentille et l'autre horriblement laide. Bouchenot s'assied derrière la première, et dit à son compagnon :

« — Mets-toi à côté de moi.

» — Mais il n'y a pas de place, » répond Timothée...

« — Assieds-toi toujours, ça se fera, on
» se prêtera un peu. »

Timothée se laisse tomber sur les genoux d'un monsieur qui semblait en extase devant les lazzi de *Polichinelle*.

« — Vous êtes sur moi ! vous m'étouffez ! » crie le monsieur en recevant Timothée qui se laisse aller avec un extrême abandon.

« — Ça va se faire... tout à l'heure nous
» serons très-bien, » dit Bouchenot.

Mais le monsieur se plaint toujours, le public s'impatiente; de toutes parts on crie :

Silence! à la porte! Enfin la dame contrôleur parvient à rétablir l'ordre en faisant reculer toutes les personnes qui sont sur la banquette occupée par les deux amis. Timothée se trouve avoir une place, son voisin n'est plus sous lui, et chacun peut voir le spectacle.

« — Ne craignez pas de vous appuyer sur » moi, belle blonde, » dit Bouchenot en s'adressant à la jeune fille qui est devant lui. « Adossez-vous... mes genoux vous serviront » de bras de fauteuil... et ils seront plus » doux, car je me flatte qu'ils ne sont pas » pointus. »

La jeune fille se contente de sourire sans répondre, et Bouchenot dit à Timothée :

« — Ça prendra... fais comme moi... oc- » cupe-toi de ton vis-à-vis, et tâche de ne » point dormir sur l'épaule de ton voisin... » Allons, Timothée, éveillons-nous, l'amour » nous appelle.

» — Mais il me semble qu'elle est laide... » celle qui est devant moi, » répond Timothée en cherchant à s'appuyer contre son voisin.

« — Laide!... pas du tout!... c'est le » clair-obscur de la salle qui te fait croire » cela... elle a une superbe tête africaine. » Laisse-moi faire, nous allons leur payer » du plaisir; ici, avec six sous de plaisirs » on subjugue tous les cœurs... ça n'est pas » cher. »

Les bonnes placées devant ces messieurs avaient chacune un enfant sous leur surveillance, c'étaient deux petits garçons qui étaient assis devant elles, et qui poussaient des exclamations de plaisir à chaque marionnette qui paraissait.

« — Ma bonne, » dit un des petits garçons en s'adressant à la jeune fille qui est devant Bouchenot. « qu'est-ce que c'est donc que » ce grand homme-là qui a un bonnet » pointu ?

» — Mon cher ami, » dit Bouchenot en avançant sa tête, « c'est *Rotomago* ou *Croquemitaine*, qui vient ici pour fouetter » tous les petits garçons qui ne sont pas » sages; mais il ne vous fouettera pas, parce » que vous êtes bien obéissant, et que vous » mangez de la soupe sans pleurer, n'est-ce

» pas, jolie blonde?.. Ah ! quelle jolie petite
» taille d'abeille !

» — Voyons, monsieur... vous m'empê-
» chez d'entendre le spectacle.

» — Ah ! parbleu, quand vous perdriez un
» des brrrrout de Polichinelle, voyez le grand
» malheur ! adossez-vous donc sur moi.

» — Non, je n'ai pas besoin de m'adosser.

» — Vous avez des cheveux d'un blond
» délicieux.

» — Tant mieux.

» — Je donnerais mon petit doigt pour
» les natter.

» — Laissez-moi donc tranquille.

» — Vous seriez ravissante en Suissesse.

» — C'est possible.

» — Sont-ils bien longs ?

» — Qu'est-ce que cela vous fait ?

» — Frisent-ils tout seuls ?

» — Ça ne vous regarde pas.

» — Ma bonne, » s'écrie le petit garçon d'un air effaré en regardant une marionnette, « qu'est-ce que c'est donc que ce vilain-là » qui a des cornes sur la tête ?

» — C'est le diable, » répond la bonne.

« — Tiens... c'est drôle... il ressemble à » papa Lolo !

» — Ce petit garçon a des saillies char- » mantes ! » s'écrie Bouchenot, tandis que les deux bonnes se regardent en riant.

« — Soutenez-vous donc, monsieur, » dit le voisin de Timothée; « vous appuyez » toujours votre tête sur mon épaule : c'est » fatigant à la fin !...

» — Allons, Timothée ! redresse-toi donc ! » dit Bouchenot en secouant le bras de son ami. « Tu veux sans cesse dormir... Est-ce » que tu deviens marmotte?... Cause donc » avec ton vis-à-vis... la belle Africaine; je » t'assure qu'elle n'est pas mal faite.

» — Regarde donc, ses mains sont rouges » et ont l'air enflé.

» — Ce n'est rien : ce sont des engelures : » ça n'empêche pas le sentiment. Ah ! la toile » baisse; c'est fini pour les marionnettes... » Nous allons avoir les feux arabesques... » J'adore ce théâtre-ci ; je n'y étais pas venu » depuis l'âge de sept ans, mais je veux m'y » abonner... Y venez-vous souvent, blondi- » nette ?

» — J'y viens quelquefois, quand on m'y » envoie... Voyons, monsieur, ôtez donc » vos mains. Est-ce que vous avez besoin de » les mettre là?...

» — C'est que je voudrais les réchauffer.

» — Et vous prenez mon... dos pour un » poêle... c'est sans gêne!...

» — Voulez-vous des plaisirs? qui est-ce » qui veut des plaisirs? » crie une vieille femme en se promenant dans la salle avec un grand panier rempli d'oublies et de pain d'épice.

« — Par ici, la marchande! » dit Bouchenot; « envoyez-nous votre panier. Je » régale tous ceux qui en veulent... Vivent » les plaisirs!... C'est léger!... c'est casuel... » c'est amusant!

» — Combien monsieur en veut-il? » demande la marchande.

« — Je vous dis de me passer votre boutique! J'achète toutes vos oublies!... je vous » payerai ce que vous voudrez! »

La marchande s'incline avec respect devant le monsieur qui agit en grand seigneur. Elle présente son panier à Bouche-

not. Celui-ci prend des piles de plaisirs; il en donne par douzaines aux petits garçons, et en offre aux deux bonnes qui font d'abord des façons.

« — Prenez donc! » dit Bouchenot; « le » plaisir ne se refuse jamais, et il ne donne » pas d'indigestions.

» — Ah! ben, je veux ben. Tant pis! » répond la bonne qui est devant Timothée. « Moi, j'aime tout ce qui se mange. Prends-en » donc, Louise! »

Louise est la jolie blonde; elle se décide enfin à accepter des oublies, et Bouchenot se penche vers Timothée, en lui disant à l'oreille :

« — Elles sont à nous!

» — Quoi? » répond Timothée.

« — Ah! tu n'y es jamais... Tiens, prends » des plaisirs... et offre cette douzaine à ton » voisin qui te sert d'oreiller : c'est bien le » moins que tu puisses faire pour lui. »

Le voisin accepte d'un air très reconnaissant la douzaine de plaisirs que Timothée lui présente. Bouchenot en distribue encore à quelques enfants qui sont près de lui, et

ne rend le panier que lorsqu'il n'y a plus d'oublies dedans. Il paye la marchande, qui lui fait une profonde révérence. En ce moment, la lumière de la salle disparaît : ce sont les feux arabesques que l'on va faire voir.

Bouchenot s'est hâté de se rasseoir, et tandis que l'on montre les tableaux, il cause de très-près avec la jeune blonde, que la douzaine de plaisirs a beaucoup humanisée et qui n'a plus peur de s'adosser sur son voisin. Pendant l'obscurité, il prend envie à Bouchenot de s'assurer si les genoux de la petite bonne ne sont pas plus pointus que les siens ; déjà sa main s'est avancée furtivement et se flatte d'atteindre ce qu'elle cherche, lorsqu'un cri aigu se fait entendre; toute la salle en a frémi, et le voisin de Timothée en a laissé tomber à terre sa pile de plaisirs.

La dame contrôleur se hâte de rendre la lumière à son public; Bouchenot a retiré sa main, et se tient à une distance respectueuse de sa voisine.

« — Qu'est-ce qu'il y a... qu'est-il

» arrivé? » demande-t-on de toutes parts.

C'était le petit bonhomme confié à la jeune blonde qui avait poussé le cri qu'on venait d'entendre. On s'aperçoit qu'il pleure encore en portant les mains à sa figure.

« — Qu'as-tu donc, Alexandre? » lui demande sa bonne.

L'enfant répond en pleurant :

« — Pendant qu'on ne voyait pas clair... » j'avais posé ma tête sur tes genoux... parce » que j'avais peur, et puis quelqu'un m'a » fourré son doigt dans le nez... hi! hi! hi! » hi! hi! et m'a tout égratigné...

» — Allons, taisez-vous, imbécile! » répond la petite bonne en rougissant; « il » fallait vous tenir à votre place, et ça ne » vous serait pas arrivé! Si vous n'êtes pas » sage, je ne vous amènerai plus aux ombres » chinoises. »

Pendant qu'on grondait l'enfant, Bouchenot s'était levé et retourné pour rire à son aise de la méprise que l'obscurité lui avait fait commettre, et il allait demander une seconde représentation des feux arabesques si brusquement interrompus par les cris du

petit Alexandre, lorsqu'une jeune fille placée au fond du théâtre et qui vient pour la première fois d'apercevoir la figure de Bouchenot, dit à une femme qui est avec elle :

« —Ah! mon Dieu... je ne me trompe pas!... » voilà ce monsieur qui est cause que j'ai » perdu mon chien... »

Le son de cette voix a frappé Bouchenot; il regarde la personne qui a parlé, et reconnaît mademoiselle Prudence. En ce moment, celle-ci se lève à demi, et s'adressant au jeune homme dont elle est séparée par trois banquettes, lui crie :

« — Monsieur, et Moustache?... dites-» moi donc ce que vous avez fait de mon » pauvre Moustache? »

En entendant prononcer le nom du chien, en reconnaissant la maîtresse de Moustache, Bouchenot a pâli, un changement subit s'opère en lui; il porte sa main à son front comme frappé de souvenirs, puis se penchant vers Timothée, lui dit, d'un ton qui n'est plus celui d'un homme gris :

« — Viens... allons-nous-en... partons!...

» — Comment, partir! est-ce que c'est

» fini? » murmure Timothée en se frottant les yeux.

« — Oui... c'est fini... viens donc!...

» — Non, ce n'est pas fini, il y a encore » les ombres chinoises, » s'écrie la jeune blonde en regardant Bouchenot d'un air tout surpris. Mais celui-ci ne fait plus la moindre attention à la petite bonne, et sans même lui dire adieu, il prend Timothée par le bras, l'entraîne, et ne semble tranquille que lorsqu'ils sont dehors du théâtre de Séraphin.

Cependant Timothée ne marchait qu'avec peine. Bouchenot parvient à le conduire jusqu'à un fiacre, il l'y fait monter, se place près de lui, et se fait mener à leur domicile.

Le mouvement de la voiture a bientôt endormi Timothée; cette fois son compagnon le laisse se livrer au sommeil, et pendant qu'il dort, il se dit :

« Je me suis conduit comme un imbécile... » j'étais gris... le nom de ce maudit chien » m'a tout de suite dégrisé... J'ai dépensé » beaucoup d'argent aujourd'hui... si Timo- » thée se le rappelait, que dirais-je?... Ces » cent écus en or que j'ai trouvés dans ma

» poche... faut-il dire à mes amis d'où ils
» me viennent?... Je l'aurais dû peut-être...
» Cependant... j'ai juré de me taire... Un
» serment fait par force à des misérables...
» ça n'engage à rien... mais si je parle... ils
» m'ont menacé... et puis... cet argent...
» George et Timothée me diraient de n'y
» point toucher... de ne rien recevoir de ces...
» Sacrebleu !... c'est bien embarrassant !
» Allons, décidément je me tairai. Timothée
» est gris, je lui dirai ce que je voudrai, il
» ne se souviendra de rien. »

La voiture s'arrête. Bouchenot réclame l'assistance du cocher pour l'aider à porter Timothée jusqu'à son logement. Le cocher y consent. On prend le dormeur sous les bras et on le monte au quatrième sans qu'il se réveille. La clef était sur la porte de la chambre des jeunes gens. George était déjà couché et endormi. Bouchenot s'empresse de mettre Timothée sur un lit, et après avoir payé et renvoyé son fiacre, il se jette lui-même à côté d'un des dormeurs, en disant :

« — Ma foi ! demain il fera jour ! »

CHAPITRE III.

Héro et Léandre.

C'est George qui réveille ses camarades en allant de grand matin leur crier aux oreilles :

« — Mes amis ! mes bons amis... éveillez-
» vous ! Vous ne savez pas la bonne... l'excel-
» lente nouvelle ! ma pièce est reçue.. reçue...
» entendez- vous ? et on va la mettre sur-le-
» champ en répétition... allons, félicitez-
» moi donc. »

Bouchenot se met sur son séant et regarde George, qui pour la première fois de sa vie, saute et danse en chemise dans la chambre; pendant ce temps, Timothée étend les bras en murmurant ;

« — Est-ce vrai que j'ai crevé un tapis
» de billard ?

» — Oui, mes chers amis, » reprend George, « j'ai vu hier le directeur; il a été » satisfait de mes corrections, et ma pièce » va être jouée.

» — Tant mieux, j'en suis enchanté! » dit Bouchenot, « tu peux être sûr que nous » serons là pour t'applaudir.

» —Oui... oui, nous serons là, » dit Timothée. « Mais, mon Dieu! qu'est-ce que nous » avons donc fait hier, Bouchenot?... il me » semble que tu m'as mené jouer au billard, » boire du punch, dîner chez le traiteur... » avec du champagne, des truffes...

» —Diable! messieurs, » reprend George, « il me paraît que vous n'avez pas ménagé » les quarante francs qui vous restaient à » chacun!

» —Timothée ne sait ce qu'il dit, » s'écrie Bouchenot, « nous n'avons presque rien » dépensé. Le fait est qu'en sortant de dejeuner il était gris; je l'ai fait entrer dans un » café où il s'est endormi en croyant jouer » au billard. Ensuite nous avons été dîner » chez un modeste traiteur à deux francs » par tête; et de là, je l'ai régalé des ombres

» chinoises ; mais comme il y dormait continuellement sur l'épaule de ses voisines, » je l'ai ramené ici un peu avant la fin du » spectacle. Voilà ce que nous avons fait » hier.

» — C'est singulier ! » dit Timothée, « je » me figurais avoir crevé un billard... jeté un » verre de vin au nez de quelqu'un... enfin, » il me semblait que nous avions dépensé » beaucoup d'argent... et le fait est qu'en » visitant mon gousset, je vois que je n'ai » rien dépensé du tout.

» — Mon pauvre Timothée ! tu étais tellement étourdi hier, que tu ne dois te » souvenir de rien. Oh ! je ne te conseille » pas de boire beaucoup, car tu ne peux pas » supporter le vin.

» — Je n'en ai pas envie non plus, » répond Timothée en se levant, « cela m'a donné » un mal de tête ! Mais c'est égal, il ne s'agit » plus de flâner... nous pouvons sortir maintenant... je vais aller à mes cours... Oh ! » je vais travailler, réparer le temps perdu.

» — Moi, je vais courir chez un copiste, » dit George, « il fera mes rôles, et je ferai

» avec mon brouillon un double du manu-
» scrit. »

Tout en parlant, George et Timothée se hâtaient de s'habiller, tandis qu'au contraire Bouchenot s'étendait avec volupté dans le lit qu'alors il occupait seul, en disant:

« — Ma foi, on est très-bien au lit... dans
» de bons draps... A propos, messieurs, la
» petite voisine ne nous a pas oubliés... nos
» deux couchers sont bons maintenant... et
» elle a mis jusqu'à des rideaux à la fe-
» nêtre!... Oh! les femmes! ça pense à tout!...

» — J'irai la remercier dès que j'aurai le
» temps, » dit George; « l'heure me presse,
» je pars : au revoir, mes amis.

» — Je m'en vais aussi, » dit Timothée en suivant George... « Eh bien! Bouchenot,
» tu ne te lèves donc pas, paresseux?

» — Si fait, tout à l'heure... c'est que
» j'ai comme une courbature.

» — A ton aise... mais tu sais que Henry
» t'attend...

» — Oui... oui ! »

Les deux jeunes gens sont partis; et Bouchenot se refourre dans son lit en se disant :

« Henry m'attend! Henry m'attend!... ils » me répètent toujours la même chose... Je » ne suis pas pressé d'y aller, moi... je m'en- » nuierai beaucoup là, avec ses écritures, » auxquelles je ne connais goutte. Après » tout, quand je n'aurai plus le sou dans ma » poche, il sera temps d'aller travailler. » Voilà qui me semble parfaitement rai- » sonné. Sur ce, tant pis! je me dorlote! »

Après être resté au lit et s'être dorloté encore plus d'une heure, Bouchenot se décide pourtant à se lever; tout en s'habillant, il compte son or, en se disant :

« Je l'ai fait danser un peu vite hier, mais » on ne ribote pas tous les jours!... La pe- » tite blonde de chez Séraphin était gen- » tille, pourtant elle ne vaut pas la voisine, » et d'ailleurs une bonne... fi donc! c'est » bon quand on n'a pas le moyen de mettre » le pot-au-feu. Je vais aller faire la cour à » la voisine; d'abord c'est bien le moins que » je la remercie pour la peine qu'elle a prise » de nous acheter des draps, des oreillers » et des rideaux... Mais si chez elle je venais » à rencontrer cette grosse Prudence... qui

» m'a reconnu hier chez Séraphin... et qui
» me reconnaîtrait également ailleurs. . .
» hom!... je la trouve affreuse maintenant,
» cette grosse fille-là... Hier, quand elle m'a
» parlé de Moustache, je n'ai pas été maître
» de ma terreur... j'ai si peur de me trouver
» compromis!... car au fait je puis être com-
» promis, moi... on pourrait me faire un
» crime de n'avoir pas révélé ce que j'ai
» vu... D'un autre côté, si je le révélais...
» les autres qui m'ont promis de me tuer à
» la moindre indiscrétion!... Ah! maudit
» chien! c'est toi qui m'a mis dans la posi-
» tion critique où je me trouve, en me con-
» duisant dans cette infernale maison que
» tu connais si bien. »

Bouchenot reste quelques instants plongé dans ses réflexions. Enfin il prend son parti et se dit : « Après tout... quand je me ren-
» drais malade, je ne puis pas revenir sur ce
» qui est arrivé!... Comment pourrait-on ja-
» mais savoir que j'ai découvert ce qui se pas-
» sait dans cette maison?... Ce n'est pas Mous-
» tache qui le dira ! ni ces hommes...
» d'ailleurs ils ne savent pas qui je suis, et

» j'espère bien ne les rencontrer nulle part; » quant à cette grosse Prudence, je pense » que je m'alarme à tort... Certainement » elle ne sait rien du tout; ce ne serait » donc que son parrain qui pourrait être un » de ces misérables... et cependant made- » moiselle Prudence a dit que son parrain » était jardinier fleuriste, et avait quitté » Paris depuis trois semaines pour retour- » ner dans son pays. Si je rencontre Pru- » dence chez Cœlina, je la ferai jaser sans » qu'elle se doute de rien. En attendant, » allons faire la cour à la voisine et couper » l'herbe sous le pied à notre ami Timo- » thée. »

La petite enlumineuse était en train de travailler lorsque Bouchenot entre chez elle, ce qu'il a pu faire sans la déranger, parce que les grisettes laissent ordinairement leur clef sur leur porte, excepté lorsqu'elles sont en tête à tête avec leur amant; alors on n'oublie pas, tout en allant et venant, de retirer la clef sans faire semblant de rien; et on a parfaitement raison : il ne faut jamais s'exposer à être interrompu dans le

beau milieu d'une conversation; on ne retrouve pas toujours ce que l'on allait dire.

« — Bonjour, voisine, » dit Bouchenot en s'approchant de Cœlina.

« — Bonjour, voisin... pardon si je con-
» tinue de travailler, mais c'est pressé.

» — Faites, je vous en prie. Si je pensais
» vous déranger, je ne viendrais pas. Est-ce
» encore Adam et Ève que vous enluminez ?

» — Non, c'est autre chose... Prenez
» donc une chaise.

» — Ne faites pas attention.

» — Dites donc, vous avez ramené votre
» ami dans un joli état hier au soir !

» — Comment! vous avez su cela?

» — Sans doute, ma porte n'était point
» fermée.

» — Et vous ne m'avez rien dit.

» — Oh ! quand on ne m'appelle pas, je
» ne me présente jamais, je craindrais d'être
» indiscrète... d'ailleurs, entre voisins, il
» ne faut pas s'espionner !... fi donc! A la
» vérité, j'entends tout ce qu'on dit dans
» l'escalier, mais, dame! ce n'est pas ma

» faute, je ne peux pas me boucher les » oreilles.

» — Oui... hier nous avons assez bien » dîné... aucun excès pourtant, mais Timo- » thée ne sait pas boire... il a la tête très- » faible! la moindre chose lui fait mal!... » C'est un garçon auquel il faut beaucoup » de ménagements en tous genres.

» — Ah! vous croyez? Pauvre jeune » homme! c'est bien triste!

» — La moindre folie le rend malade... il » a la poitrine faible.

» — Vraiment?

» — Règle générale : si vous avez la poi- » trine délicate, ne soyez pas amoureux. » Mais, malheureusement, on ne veut pas » écouter les conseils de la raison!...

» — Et c'est pour ça que la guimauve est » si chère! A propos, voisin, vous étiez » peut-être venu pour me demander quel- » que chose... quelque service?

» — Non! jolie voisine; j'étais venu » d'abord pour vous remercier pour moi et » mes amis de la peine que vous avez » bien voulu prendre en arrangeant notre

» chambre, en nous achetant tout ce qui
» nous manquait.

» — Ah! il y a encore bien des choses qui
» vous manquent; mais du moins vous avez
» le nécessaire, et c'est le principal... Par
» exemple, j'ai dépensé tout l'argent que
» vous m'aviez donné... d'ailleurs j'ai écrit...
» ma note est là, vous verrez.

» — Vous plaisantez... est-ce que nous
» compterons après vous?

» — Si, si, je veux que l'on compte,
» moi... Vos amis sont sortis?

» — Oui; la pièce de George est reçue,
» on va la jouer; il est dans l'enchante-
» ment.

» — Ah! tant mieux! ça fait que j'irai au
» spectacle! car j'espère qu'on me donnera
» un billet pour l'aller voir... cette pièce!

» — Et je vous demande d'avance la per-
» mission de vous offrir mon bras pour vous
» conduire au spectacle.

» — Très-volontiers, monsieur, si toute-
» fois... vous n'avez personne d'autre à
» mener.

» — Pourrais-je en avoir d'autres... lors-

» que vous voulez bien m'accepter pour
» cavalier?...

» — Si cela devait faire de la peine à
» quelqu'un... oh! je ne le voudrais pas.

» — A qui donc voudriez-vous que cela
» fît de la peine?

» — Mais... à une de vos maîtresses...

» — Des maîtresses! je n'en ai pas!...

» — Pas du tout!... oh! ce mensonge!
» vous en avez toujours au moins une...
» vous n'avez point la poitrine faible, vous.

» — Non, grâce au ciel, je suis un gail-
» lard solide! Mais depuis quelque temps
» nous étions si malheureux... Est-ce que
» l'on peut songer à l'amour quand on n'a
» pas de quoi dîner?

» — Si j'avais un amant et qu'il fût mal-
» heureux, croyez-vous donc que je l'en
» aimerais moins pour cela?

» — C'est que vous êtes vraiment sen-
» sible, vous! toutes les femmes ne pensent
» pas ainsi! Il en est tant auxquelles il faut
» avant tout des plaisirs, de la toilette!
» quand leur amant ne peut plus leur offrir
» cela, elles lui tournent le dos.

» — Ces femmes-là ne savent pas ce que » c'est que l'amour !...

» — Aussi, on ne les adore pas comme » vous !

» — Ah ! bah ! laissez donc, on les aime » bien plus au contraire ! on les accable de » présents, de galanteries ! on se met en » quatre pour leur plaire, on leur parle » comme à des divinités ; on supporte, sans » se plaindre, leur humeur, leurs caprices ! » et souvent même leurs infidélités ! tandis » que nous, pauvres filles, qui ne savons » qu'aimer bien sincèrement, on nous » prend sans amour et on nous quitte sans » regrets !...

» — Ah ! voisine, j'espère que vous ne » croyez pas tous les hommes capables de » se conduire ainsi?

» — Ma foi ! d'après les échantillons, il » me semble que l'on peut juger les pièces. » Deux fois j'ai été faible, j'ai cédé au pen- » chant de mon cœur ; et j'en ai été triste- » ment récompensée ! L'un m'avait prise » par caprice, l'autre par intérêt ; ni l'un » ni l'autre ne m'aimait.

» — Voisine, il faut essayer une troisième
» fois, ce sera la bonne... Il y a un proverbe
» qui dit que la troisième fois fait feu...

» — Non... je ne veux plus aimer... les
» hommes sont trop perfides!

» — Je ne le serais pas, moi, si j'avais le
» bonheur de vous plaire....

» — Vous feriez tout comme les autres!

» — Oh! non, je serais si heureux d'avoir
» une petite maîtresse jolie, bien faite,
» aimable, spirituelle comme vous!...

» — On nous trouve toujours charmantes
» quand on nous fait la cour... mais après...

» — Après, on doit vous idolâtrer... vous
» diviniser... vous...

» — Voyons, monsieur Bouchenot, ne
» remuez pas ma chaise, vous me feriez faire
» des bêtises sur mon ouvrage... Qu'est-ce
» que nous disions donc tout à l'heure?...

» — Je ne m'en souviens plus... vos jolis
» yeux me font tout oublier.

» — Ah! vous me disiez que la pièce de
» M. George va se jouer... et que nous irions
» au spectacle...

» — Nous n'avons pas besoin d'attendre

» sa pièce pour y aller; et quand vous le
» voudrez, je suis tout prêt à vous y con-
» duire...

» — C'est bon... nous verrons cela...
» quand je serai moins pressée. Et M. Timo-
» thée, que fait-il?

» — Oh! celui-là doit être avocat... il fait
» son droit... le voilà retombé sur le *Digeste*
» et les *Authentiques*, c'est un garçon perdu
» pour le plaisir.

» — Mais il faut bien travailler quand on
» n'est pas riche. Et vous, il me semblait
» que vos amis vous avaient dit : N'oublie
» pas que Henry t'attend.

» — Tiens, vous savez cela aussi?

» — Puisque je vous dis que de chez moi
» j'entends tout... Oh! je suis une voisine
» gênante!...

» — Vous ne vous êtes pas trompée.
» Notre ami Henry m'a en effet proposé un
» emploi...

» — Eh bien! est-ce que ça ne vous va
» pas?

» — Pardonnez-moi... Je crois que... c'est-
» à-dire j'aurais préféré une vie indépen-

» dante... c'est là ce qui m'irait très-bien...
» Oh ! la liberté !... avec de la fortune... c'est
» si gentil !...

» — Je crois que vous aimeriez assez à
» vous amuser du matin au soir... avec la
» liberté de ne pas faire autre chose? n'est-
» ce pas, voisin ?

» — Non, ce n'est pas cela; mais j'aurais
» voulu être artiste... j'avais tout ce qu'il
» faut pour faire un artiste... Mon père a eu
» grand tort de vouloir faire de moi un avo-
» cat... il a faussé ma vocation.

» — Qu'est-ce qu'il faisait, votre père?

» — Il était confiseur.

» — Et je gage que vous avez mangé son
» fonds...

» — Hom !... espiègle!... Si je vous avais
» connue alors... je vous aurais accablée de
» dragées... de pralines... de pastilles... »

Deux petits coups frappés à la porte interrompent la conversation.

« — Qui est-ce qui m'arrive? » dit Cœlina; « c'est peut-être ma tante.

» — Est-ce qu'elle vient prendre du punch
» le matin? » dit Bouchenot.

« — Oh! non... ce n'est pas probable. »

On frappe de nouveau.

« — Eh bien, entrez! La clef est à la » porte! » crie Cœlina sans se déranger.

« — Tiens! c'est vrai! Je ne la voyais » pas! » répond une voix de femme. Et au même instant la grosse Prudence entre dans la chambre.

Bouchenot, qui se tenait un peu derrière la porte, n'est pas maître d'un mouvement d'effroi en apercevant la jeune fille; cependant il se remet bientôt. Mademoiselle Prudence, qui ne voit pas d'abord le jeune homme, court à son amie en disant :

« — Bonjour, Cœlina. Ah! c'est bien heu- » reux que je te trouve!... Je suis venue hier : » tu étais sortie, et je t'ai attendue fort long- » temps chez tes voisins. Du reste, ce sont » des jeunes gens bien honnêtes, bien polis... » Il y en a même un qui est bien gentil, » quoiqu'il ait les cheveux un peu rouges.

» — Ah! tu as remarqué cela, toi! » dit Cœlina en souriant. « C'est bon... je dirai au » voisin que tu le trouves gentil...

» — Ah! Cœlina, ne fais pas cela... je

» n'oserais plus venir chez toi... je serais si » honteuse... et... Ah! mon Dieu!... »

Prudence venait de se retourner et d'apercevoir Bouchenot.

» — C'est un de mes voisins, dit Cœlina en riant de la mine que fait Prudence, « et » l'ami de celui que tu trouves de ton goût...

» —Monsieur! » s'écrie la grosse Prudence en regardant Bouchenot. « Comment! mon- » sieur serait ton voisin!...

» — Oui, mademoiselle, j'ai ce plaisir, » répond Bouchenot en s'inclinant.

« — Qu'est-ce qu'il y a donc là qui te fasse » ouvrir de si grands yeux? » demande Cœlina à son amie.

« — Ce qu'il y a? c'est que c'est monsieur » qui m'a emmené non pauvre Moustache; » qui est cause que j'ai perdu mon chien. » C'est que je rencontre monsieur partout : » dans la rue, ici, et hier au soir chez *Séra-* » *phin*. Mais c'est égal, je suis bien aise de » retrouver monsieur chez toi, Cœlina; je » t'en prie, dis à monsieur qu'il me rende » mon chien...

» — Eh! mon Dieu! tu vois bien qu'il ne

» l'a pas, ton Moustache!... Voyons, mon-
» sieur Bouchenot, justifiez-vous, répondez
» à Prudence Flambard, sans quoi elle est
» capable de nous ennuyer pendant deux
» heures avec son chien.

» — Mademoiselle, » répond Bouchenot en allant s'asseoir entre les deux jeunes filles... « Il ne me sera pas difficile de me
» justifier, et pour cela j'en appellerai même
» à la bonne foi de la plaignante. Avant-
» hier, en effet, ayant eu le plaisir de ren-
» contrer mademoiselle dans la rue, et sui-
» vant le même chemin qu'elle, je tâchai
» de lier conversation... J'ai toujours aimé
» à causer avec les jolies femmes...

» — Oh! oui, on sait cela, » dit Cœlina d'un air piqué. « Il paraît que vous vouliez
» aussi faire la conquête de Prudence!...
» Mon Dieu! quel conquérant vous faites!...
» vous êtes un petit Napoléon pour les
» cœurs!... »

Bouchenot se rengorge dans sa cravate, jette un tendre regard à Cœlina, et reprend : « Mademoiselle ne se montra point disposée
» à causer, je la quittai, car je suis inca-

» pable de contrarier une femme. Mais son
» chien me suivit... il abandonna sa maî-
» tresse pour moi, quoique je fisse tous mes
» efforts pour le chasser. Est-ce ma faute,
» et suis-je responsable des caprices de ce
» chien ?

» — Non certainement, » dit Cœlina; « et
» si cela s'est passé comme cela, que peux-tu
» reprocher à monsieur?

» — Mais... je ne sais pas... Enfin, mon
» chien vous a suivi, voilà le fait; eh bien !
» rendez-le-moi maintenant.

» — Si je l'avais encore, c'est ce que je
» m'empresserais de faire; mais après m'a-
» voir suivi toute la journée, et m'avoir,
» par ses déréglements, attiré une foule
» d'aventures toutes plus désagréables les
» unes que les autres, votre Moustache m'a
» quitté le soir, et je ne l'ai plus revu
» depuis.

» — Vous l'avez perdu aussi !... Mon Dieu,
» que c'est malheureux ! Comment le retrou-
» ver à présent?... Oh ! c'est fini, je vois bien
» qu'il faut que j'en fasse mon deuil.

» — Eh bien ! le grand malheur ! » dit

Cœlina, « je vous demande un peu de quelle » nécessité il est pour une apprentie lingère » d'avoir un énorme chien, que tu étais » obligée de tenir renfermé toute la journée » dans ta chambre.

» — Dame! ça me faisait une société, une » sûreté quand je sortais...

» — Ah! oui, il paraît qu'il te défendait » bien!

» — Et puis il m'avait été donné par mon » parrain Laforêt... et mon parrain aimait » tant Moustache, il m'avait tant recom- » mandé d'en avoir bien soin!

» — Votre parrain s'appelle Laforêt? » dit Bouchenot en regardant attentivement Prudence.

« — Oui, monsieur.

» — Et... que faisait-il à Paris, votre » parrain?

» — Il était jardinier fleuriste...

» — Jardinier fleuriste... c'est un assez bon » état... Savez-vous où il demeurait à Paris?

» — Oui, monsieur, car j'ai été deux fois » chez lui avant qu'il ne retournât à son pays. » Bouchenot pâlit en murmurant : « Ah!

» vous savez... vous connaissez la maison...
» où logeait votre parrain?...

» — Eh bien, qu'y a-t-il là d'étonnant? » dit Cœlina. « Êtes-vous drôle avec toutes vos » questions?...

» — Mademoiselle... si je demande cela à » votre amie, c'est parce que je pense que » le chien pourrait fort bien être retourné à » la demeure d'où il venait... c'est même » fort présumable... et si mademoiselle sait » où c'est...

» — Ah! bien! » s'écrie Prudence, « est-ce » que vous croyez que je n'ai pas songé à » cela hier? Je n'ai pas manqué d'aller à la » demeure de mon parrain... mais inutile- » ment... on n'y avait pas vu Moustache... » j'ai demandé à tous les voisins, personne » n'a pu me donner de ses nouvelles.

» — Vous avez demandé... aux voisins? » dit Bouchenot d'un air surpris. « Est-ce que » votre parrain... avait des voisins?...

» — Tiens, pourquoi donc pas? Est-ce » qu'il ne loge pas du monde dans la rue des » Martyrs?

» — Rue des Martyrs... Comment... c'est rue

» des Martyrs que demeurait votre parrain?...
» — Sans doute, c'est rue des Martyrs...
» près du faubourg Montmartre... puisque je
» vous dis que j'y suis encore allée hier.
» — Rue des Martyrs ! » se dit Bouchenot ;
« allons... c'est à tort que j'accusais le par-
» rain de cette jeune fille... Certainement
» avant hier j'étais bien loin de la rue des
» Martyrs... Le jardinier fleuriste est inno-
» cent, ou du moins cette jeune fille n'a
» jamais rien su, et j'étais un sot de trem-
» bler devant elle. »

Bouchenot reprend toute sa sécurité, et se rapprochant de mademoiselle Prudence, lui fait un gracieux sourire en lui disant :

« — Tenez, mademoiselle, je pense comme
» votre amie Cœlina, que le meilleur parti
» à prendre est de ne plus penser à votre
» chien... il est perdu, c'est un malheur... si
» j'en fus la cause, c'est bien involontaire-
» ment ; mais pour que vous ne m'en vouliez
» plus, je vous offre un caniche ou un lévrier
» à votre choix, j'en ai vu de charmants
» sur le Pont-Neuf, et de cette façon vous
» auriez de nouveau votre petite société.

» — Oh! je vous remercie, monsieur, » répond Prudence, « mais je ne veux plus de » chien, c'est fini, j'en ai bien assez!...

» — En ce cas qu'il n'en soit plus ques- » tion, » dit Cœlina; « tu aurais perdu ton » amant, que tu ne ferais pas tant de bruit. » Veux-tu déjeuner avec moi?

» — Comment! est-ce que tu n'as pas » encore déjeuné?... il est midi.

» — Qu'est-ce que ça fait? je déjeune toutes » les fois que j'ai faim, moi. Monsieur Bou- » chenot sera des nôtres... n'est-ce pas, » voisin?

» — Avec grand plaisir, à condition que » je payerai un pâté.

» — Oh! vous payerez tout ce que vous » voudrez; je ne suis pas fière, moi.

» — En ce cas, je cours aux provisions.

» — Allez, pendant ce temps-là, Pru- » dence mettra le couvert. »

Bouchenot est sorti, et tout en mettant le couvert, mademoiselle Prudence dit à son amie :

« — Il est bien drôle, ce monsieur-là... » c'est dommage qu'il est trop hardi avec les

» femmes! il vous regarde fixement; moi, ça
» me trouble tout de suite...

» — Bon! tu t'y feras; d'ailleurs les
» hommes les plus gais ne sont pas toujours
» les plus dangereux...

» — Bah! vraiment! je voudrais bien
» reconnaître tout de suite ceux qui sont
» dangereux... Ah! que tu es heureuse de
» savoir tout cela, Cœlina! ça fait qu'on ne
» peut pas t'attraper, toi.

» — La même chose. Mais que veux-tu!
» c'est notre lot à nous autres femmes!...

» — Ah! il faut que nous soyons attra-
» pées?

» — A moins pourtant de ne pas être sen-
» sibles...

» Qu'est-ce qui est le meilleur? de ne
» pas être sensible ou de se laisser attraper?

» — Mon Dieu! que tu es bête, Prudence!...
» Est-ce qu'on est maîtresse de ces choses-
» là!...

» — Dame! je ne sais pas, moi! tu m'avais
» dit que tu me déniaiserais, afin que ces
» demoiselles du magasin ne se moquent
» plus de moi... Et tu ne veux rien m'ap-

» prendre... Dis donc, si ce monsieur veut
» me faire encore la cour, faudra-t-il que je
» le laisse faire?

» — Sois tranquille, il ne te la fera plus.

» — Pourquoi cela?

» — Parce que c'est à moi qu'il la fait
» maintenant.

» — Tiens, il a donc changé d'idée?...
» Est-ce que tu l'écouteras, toi?

» — Peut-être... C'est possible...

» — Ah! bien, c'est bon, je vais retenir
» ce que tu lui répondras pour le dire quand
» on me fera la cour. »

Bouchenot revient avec un pâté et une boîte d'anchois; on se met à table. Toutes les attentions du jeune homme sont pour Cœlina; c'est toujours elle qu'il regarde, c'est à elle qu'il parle sans cesse; aussi mademoiselle Prudence prend-elle fort peu de part à la conversation; en revanche elle en prend une très-grosse de pâté et écoute attentivement ce que Cœlina répond aux doux propos de son voisin.

Le déjeuner s'est prolongé. Il est près de trois heures; Bouchenot est très-animé, la

petite voisine rit beaucoup, et la grosse Prudence en est à son treizième anchois, lorsqu'on frappe à la porte : c'est Timothée qui se présente devant la société.

Timothée paraît d'abord assez mécontent de trouver Bouchenot établi chez la voisine, et s'y mettant déjà à son aise comme s'il était le maître du logis; mais en apercevant mademoiselle Prudence, le grand jeune homme reprend sa bonne humeur.

« — J'étais venu pour vous faire nos re-» mercîments, mademoiselle, » dit Timothée en saluant Cœlina. « Mais... il me pa-» raît que Bouchenot vous a déjà fait les » siens...

» — Je ne me laisse jamais devancer, » mon petit, » répond Bouchenot en se dandinant sur sa chaise et regardant son ami d'un air railleur.

« — Asseyez-vous donc, monsieur Timo-» thée, » dit Cœlina. « Vous êtes ici en pays » de connaissance... Voilà mon amie Pru-» dence... à laquelle avant-hier vous avez » bien voulu permettre de se reposer chez » vous... Prudence, monsieur est un de mes

» voisins... dont tu me parlais tout à l'heure...
» Tu sais bien... celui que...

» — Oui, oui, » répond Prudence en rougissant jusqu'au blanc des yeux et avalant un quatorzième anchois pour se donner une contenance. « Oh! je reconnais bien mon» sieur...

» — De mon côté, mademoiselle, je vous » ai reconnue sur-le-champ, » dit Timothée en s'asseyant près de la jeune fille.

« — Décidément vous vous étiez fait im» pression l'un à l'autre, » s'écrie Bouchenot en riant. « Ce n'est point de mauvais au» gure.

» — Ah! par exemple... monsieur ne m'a» vait rien fait du tout! » dit Prudence en baissant le nez sur sa serviette.

« — Je gage que mon ami n'en dirait pas » autant, » répond Bouchenot.

Timothée semble fort embarrassé et ne pas savoir ce qu'il va répondre; mais Cœlina se hâte de lui dire :

« — Voulez-vous déjeuner avec nous, » monsieur Timothée?

» — Mademoiselle... Vous êtes bien bonne...

» Je comptais dîner bientôt, c'est égal.

» — Tiens! il n'y a plus d'anchois... Ah! » bien, il paraît que tu les aimes, Pru- » dence?...

» — Dame!... oui... je n'en avais jamais » mangé... Je croyais que c'étaient des huî- » tres!

» — Je vois, » dit Bouchenot, « qu'à » Poissy on est un peu en retard sur le pois- » son. Timothée va en aller chercher une » autre boîte...

» — Oh! ce n'est pas la peine!...

» — Si! si! va donc, Timothée, tu vois » bien que mademoiselle Prudence aime les » anchois. »

Et Bouchenot dit à l'oreille de son ami : « Les anchois sont salés, cela fait boire!... » Tu étourdiras la grosse Prudence, et elle » est à toi!...

» — Je ne veux pas réussir par de sem- » blables moyens!... » répond Timothée.

« — Alors j'ai bien peur que tu ne réus- » sisses pas du tout.

» — Qu'avez-vous donc à vous dire tout » bas? » demande Cœlina.

« — Rien, voisine... Je disais à mon ami » de nous acheter un peu de dessert.

» — Ah! pas de folies, messieurs; je n'en- » tends pas qu'on se mette en dépense.

» — Je vous obéirai, mademoiselle, » répond Timothée en sortant.

« — Oh! parbleu, c'était inutile de lui re- » commander cela, » dit Bouchenot. « Si » jamais celui-là se ruine, je vous assure » qu'il n'y aura pas de sa faute. »

Timothée ne tarde pas à revenir avec une boîte d'anchois, un quarteron de mendiants et un petit morceau de fromage de gruyère.

« — Peste! tout cela pour quatre! » s'écrie Bouchenot en piquant le morceau de fromage avec le bout de son couteau. « Diable! » mais tu veux donc que nous nous fassions du mal?...

» — Je ne savais pas si ces demoiselles » aimaient le fromage, » répond Timothée en se mettant à table.

« — C'est très-bien, monsieur Timothée, » n'écoutez donc pas votre ami; » dit Caroline; « moi j'aime bien qu'un jeune homme

» ait de l'économie, de l'ordre... et qu'il » mette de côté.

» — Je n'ai jamais mis que mon chapeau » de côté, » dit Bouchenot en riant.

« — Mademoiselle, prenez donc quelque » chose! » dit Timothée en présentant à la grosse Prudence la boîte de fer blanc contenant les anchois.

Mademoiselle Prudence fait tomber plusieurs anchois sur son assiette en disant : « C'est que ça altère beaucoup les huîtres.

» — Il paraît que tu tiens à ce que ce » soient des huîtres, » dit Cœlina. « Eh » bien... où allez-vous donc, monsieur Bou» chenot?

» — Je suis à vous dans la minute, voi» sine. »

Bouchenot est allé acheter deux bouteilles de champagne qu'il rapporte en s'écriant : « Voici de quoi faire couler les anchois.

» — Là! j'en étais sûre! des folies! » dit Cœlina, tout en souriant à la vue du champagne... « Ah! monsieur Bouchenot, c'est » bien mal! si vous saviez combien ce vin-là » m'étourdit! me rend folle!

» — Tant mieux ! vous êtes déjà si séduisante étant raisonnable ! ce doit être bien pis alors...

» — Taisez-vous, mauvais sujet !...

» — Mademoiselle, encore un peu de pâté ? » dit Timothée à Prudence ; et celle-ci, qui croit devoir imiter son amie, prend l'assiette en répondant : « Taisez-vous, mauvais sujet ! »

Le grand jeune homme reste tout ébahi, Cœlina part d'un éclat de rire, et Bouchenot fait sauter un bouchon. A la vue de ce jet de mousse qui s'élance jusque sur elle, la grosse Prudence se sauve en criant : « Ah ! mon » Dieu ! il y a du feu dans la bouteille ! »

Ce n'est pas sans peine que l'on parvient à la rassurer et à lui faire comprendre que la mousse du vin de Champagne n'est pas une fusée. Enfin, elle consent à y goûter et ne tarde pas à y prendre goût. Pendant que la conversation s'anime, que l'amour va grand train entre Cœlina et Bouchenot, Timothée tâche, de son côté, de faire la conquête de Prudence ; celle-ci, altérée par les anchois et étourdie par le champagne, a le regard beau-

coup plus tendre; et à tout ce que lui dit Timothée, elle répond: « Taisez-vous, mauvais sujet! »

Le temps passe bien vite lorsque l'on s'amuse. La nuit surprend les jeunes gens à table chez Cœlina.

« — Ah! mon Dieu! voilà la nuit! » s'écrie Prudence; « et moi qui ne devais être » qu'une demi-heure dehors... madame m'a- » vait envoyée acheter du cordonnet.

» — Vous direz que vous avez fait vingt » boutiques pour en trouver, » répond Bouchenot.

« — Ah! oui, avec ça que c'est rare, le » cordonnet!... mon Dieu! il faut que je » rentre... je vais être grondée... C'est sin- » gulier, j'ai comme des zigzags dans les » yeux.

» — Mon ami Timothée va vous recon- » duire, » s'écrie Bouchenot qui n'est pas fâché de rester seul avec Cœlina.

» — J'allais offrir mon bras à mademoi- » selle, » dit Timothée.

« — Ah! ce n'est pas la peine... taisez- » vous, mauvais sujet!... Dis donc, Cœlina,

» faut-il que je m'en aille avec monsieur?

» — Pourquoi pas?... toi qui aimes la » société.

» — Ah! c'est vrai... ça remplacera mon » chien. »

Cœlina et Bouchenot rient de plus belle; mais Timothée répond d'un ton pénétré : « Du moins, mademoiselle, je ne ferai pas » comme lui, moi : je ne vous quitterai pas.

» — Ah! mon Dieu! monsieur, excusez.. » j'ai dit cela... comme j'aurais dit autre » chose... Ah! c'est bien salé, les huitres; » mais c'est bien bon, le vin d'artifice...

» — Mademoiselle, je suis à vos ordres...

» — Taisez-vous, mauvais sujet! Bonsoir, » Cœlina... C'est drôle... je suis toute chose... » mais c'est égal, je me suis bien amusée.

» — Va... et ne fais pas de faux pas en » route. »

Prudence et Timothée sont partis. Cœlina se hâte de ranger, d'ôter le couvert, tout en disant :

« — Cette pauvre Prudence! elle est un » peu étourdie par le champagne... heureuse- » ment que votre ami est incapable d'abuser

» de sa position... je ne l'aurais pas laissée
» aller avec vous...

» — Vraiment!... mais vous êtes restée
» bien calme, vous...

» — Ah! c'est que je me suis méfiée...
» et puis comme il faut que je travaille...
» que je finisse d'enluminer *Héro et Léandre*...

» — Quoi! vous allez travailler ce soir?...

» — Oui, je vous dis qu'on attend après
» cela...

» — On attendra; après un repas si aima-
» ble, se remettre à travailler, fi donc!...

» — Cela ne vous empêchera pas de me
» tenir compagnie si... c'est votre idée. »

Cœlina a allumé une chandelle, et elle se remet à son ouvrage. Bouchenot va s'asseoir dans un coin de la chambre, il boude; la petite enlumineuse s'en aperçoit et chante.

Au bout de quelque temps Bouchenot s'ennuie de bouder, il se rapproche de Cœlina en lui disant :

« — Vous êtes bien méchante, voisine!

» — Je suis méchante parce que je tra-
» vaille!

» — Ne ferions-nous pas mieux de parler
» d'amour ?...

» — Je ne vous empêche pas de me par-
» ler ; mais vous aimez mieux bouder dans
» un coin.

» — C'est que l'on répond mal en travail-
» lant.

»—Oh ! ça ne me gêne pas pour répondre.

» — Est-ce que vous n'avez pas bientôt
» fini *Héro et Léandre?*

» — Pas encore...

» — Où en êtes-vous?...

» — Vous êtes bien curieux. »

Bouchenot se lève et va regarder la lithographie que la jeune fille recouvre de couleurs. C'était Léandre sortant de l'eau, et essuyé par son amante, qui lui verse sur la tête des parfums.

« — Voilà un gaillard qui n'est pas à
» plaindre ! » dit Bouchenot, « et j'envie
» beaucoup son sort ; sa bonne amie lui sert
» de garçon de bain, elle le frotte, le par-
» fume... Les femmes de l'antiquité étaient
» exemptes de préjugés : vous ne feriez pas
» cela, vous, tigresse ?

» — Peut-être!... songez donc aussi aux
» dangers que ce jeune homme bravait pour
» voir son amante!... traverser la mer à la
» nage!

» — Oh! la mer... ce serait un peu long!...
» ce n'était qu'un détroit!... et quand on
» sait nager, le beau mérite!...

» — Et si elle ne l'avait pas couvert,
» séché à son arrivée, certainement le
» pauvre garçon aurait gagné une fluxion
» de poitrine à ce métier-là! Quelle est la
» femme qui aurait été assez barbare pour
» le renvoyer comme cela ?... pour...
» Voyons, monsieur Bouchenot, ne m'em-
» pêchez pas de travailler...

» — Je veux vous embrasser, voisine.

» — Je ne le veux pas, moi.

» — Mais puisque je vous adore!

» — Je n'en crois rien.

» — Puisque je veux être votre amant!

» — Puisque je ne veux plus aimer!

» — Essayez encore une fois, vous n'en
» serez pas fâchée.

» — En amour, les essais valent des en-
» gagements.

» — Oh ! Cœlina... mettez votre main sur
» mon cœur !...

» — Je ne l'y mettrai pas !...

» — Vous l'y mettrez pour sentir comme
» il bat près de vous.

» — Laissez-moi tranquille, ou je vais
» vous égratigner. »

Bouchenot veut absolument embrasser Cœlina ; elle-ci se défend comme une lionne ; le vin de champagne, au lieu de l'attendrir, lui a monté la tête ; elle pense que c'est avec intention que le voisin lui en a fait boire, et lorsqu'une femme est sur ses gardes, il est assez difficile de triompher d'elle.

Bouchenot en est pour une grande égratignure au visage, avec laquelle il va cacher sa honte et son dépit dans le fond de la chambre ; la jeune fille a repris son travail ; plus d'une heure s'écoule, et ils ne se disent plus rien.

Impatientée peut-être de ce que le jeune homme garde le silence, Cœlina lui dit enfin :

« — Monsieur Bouchenot, il se fait tard...
» je voudrais me coucher... vous allez rentrer chez vous? n'est-ce pas?

» — Ah ! mademoiselle me met à la porte ?

» — Non, monsieur, je ne vous mets pas » à la porte : mais... vous savez bien que » vous ne pouvez pas coucher ici.

» — Pourquoi pas... si vous l'aviez voulu... » ne sommes-nous pas nos maîtres tous « deux ?...

« — Ah ! ce serait joli ; allons voisin... » prenez votre chapeau. »

Bouchenot se lève ; il fait quelques tours dans la chambre, puis au lieu de sortir, va dans une petite pièce qui sert de cuisine.

« — Où donc allez-vous ? » lui crie Cœlina.

« — Chercher mes gants que j'ai laissés » dans votre cuisine. »

Quelques minutes s'écoulent, et Bouchenot ne reparaît pas.

« — Il est bien longtemps pour trouver » ses gants, » se dit la jeune fille.

En ce moment Cœlina entend le robinet de la fontaine qui est ouvert et dont l'eau semble couler avec profusion.

« — Tiens, qu'est-ce qu'il fait donc à pré- » sent ? » reprend la jeune fille ; « est-ce qu'il

» lave ses gants?... ce serait une drôle » d'idée. »

Mais Cœlina n'est pas longtemps dans l'incertitude, car Bouchenot reparait bientôt devant elle dans l'état de Léandre sortant des eaux, car, après avoir ôté ses vêtements, il s'était couché sous le robinet de la fontaine, et avait laissé couler l'eau sur lui.

« — Ah! mon Dieu! qu'est-ce que cela » veut dire?... Dans quel état êtes-vous! » s'écrie Cœlina.

« — Cela veut dire que je vous aime autant que *Léandre* aimait *Héro;* que pour » parvenir jusqu'à vous je n'ai pas traversé » l'Hellespont, parce que la rue de la Calandre n'est pas dans la *Propontide;* mais » que je suis tout aussi mouillé que le jeune » homme pouvait l'être quand il sortait du » détroit, et que si vous n'avez pas pitié de » moi, j'attraperai la fluxion de poitrine » dont les soins de Héro préservaient son » amant. »

Cœlina ne sait plus que répondre; l'action de Bouchenot était une folie, mais les femmes aiment assez que l'on fasse des folies pour

elles. Et puis n'avait-elle pas dit quelques instants auparavant que Héro aurait été bien barbare si elle avait renvoyé son amant tout trempé? C'est vous dire assez que la lithographie fut mise en action.

CHAPITRE IV.

Des amis à une première représentation.

Il s'est écoulé près d'un mois. Bouchenot ne rentre plus le soir coucher avec ses deux amis ; ceux-ci présument qu'il est installé chez Henry, tandis que c'est chez leur voisine que Bouchenot a jugé à propos de s'installer.

Cependant, tout en cédant au penchant de son cœur et à la force des circonstances qui l'ont fait succomber, Cœlina dit souvent à son amant :

« — Mais cette place que l'on t'avait offerte... tu n'en veux donc pas?

» — Si, si, mais j'ai le temps de la prendre, » répond Bouchenot.

« — Et si on la donnait à un autre?...

» — Oh! que non... C'est chez un ami.

» — Mais s'il a besoin de toi pour l'aider?...

» — Ça ne doit pas presser... Ma chère » amie, est-ce que cela vous ennuie que je » passe tout mon temps près de vous, que » je vous mène chez le traiteur et au spectacle, que je ne vous quitte pas?

» — Non, sans doute; mais, malgré tout » le plaisir que j'éprouve à être avec toi, je » ne voudrais pas nuire à tes intérêts. Et » puis... tout cet argent que tu dépenses » avec moi... où donc le prends-tu?... Vous » étiez si gênés!

» — C'est une vieille créance dans la- » quelle je suis rentré... D'ailleurs, nous » ne dépensons pas beaucoup... Nous choi- » sissons des traiteurs modestes... et au » spectacle nous ne nous plaçons pas aux » avant-scènes...

» — Cela coûte toujours.

» — Sois tranquille, quand je n'aurai » plus rien, j'irai trouver Henry, et je tra- » vaillerai d'une façon étourdissante. »

George, tout occupé de sa pièce, n'avait pas revu Henry, et s'occupait peu de Bou-

chenot. Timothée travaillait toute la journée, et lorsqu'il voulait dire bonsoir à sa voisine, souvent elle était sortie avec Bouchenot. L'intimité qui régnait entre celui-ci et Cœlina n'était plus un mystère; Timothée avait reporté sa tendresse sur mademoiselle Prudence; mais depuis le jour où il l'avait reconduite à son magasin, on n'avait plus permis à la grosse fille de sortir, parce qu'elle passait une journée dehors pour acheter du cordonnet.

Mais, un matin, George alla trouver Henry pour lui apprendre qu'on allait jouer sa pièce.

Lorsque le jeune auteur eut longtemps parlé de son ouvrage, des scènes sur lesquelles il fondait l'espoir d'un succès, Henry lui parla de ses amours, de sa Pauline, de ses charmes, de ses qualités, de tout le bonheur qu'il goûterait près d'elle.

Chacun écouta l'autre avec attention. C'est toujours une preuve d'amitié ou tout au moins de savoir vivre... Dans le monde il y a bien peu de gens qui sachent vivre, car il y a peu de personnes qui sachent écouter.

Au moment de se séparer, George dit à Henry :

« — A propos, es-tu content de Bouche-
» not, travaille-t-il bien avec toi?

» — J'allais te demander de ses nouvel-
» les, » dit Henry; « je n'ai pas revu Bou-
» chenot depuis le jour de notre déjeuner,
» et je l'attends toujours. Cependant, s'il
» tarde encore, je serai obligé de prendre
» quelqu'un autre, car je ne puis suffire à
» la besogne que j'ai.

» — C'est incompréhensible!... moi et
» Timothée nous le croyions avec toi... ce
» garçon-là est incorrigible... dès qu'il a
» quelque argent dans sa poche, impossible
» de le faire travailler... mais comme il le
» dépense très-vite, je ne conçois pas qu'il
» en ait encore... dès aujourd'hui je parlerai
» à Timothée, il en sait peut-être plus que
» moi. »

George et Timothée se retrouvaient souvent, pour dîner, chez un modeste traiteur, dont la carte était proportionnée à la bourse des étudiants. En revoyant son compagnon, George lui dit :

« — Sais-tu que Bouchenot n'a pas encore » été chez Henry?

» — Je n'en savais rien, mais cela ne » m'étonne pas. Depuis qu'il est l'amant » de la voisine, il ne bouge plus de chez » elle!...

» — Il est donc l'amant de mademoiselle » Cœlina?

» — Parbleu!... ils ne s'en cachent ni » l'un ni l'autre! J'aurais cru plus de goût » à notre voisine.

» — C'est-à-dire que tu aurais voulu être » préféré.

» — Oh! je ne pense plus à elle, j'aime » bien mieux son amie... mademoiselle Pru- » dence, charmante grosse fille!... qui me » disait toujours : Taisez-vous, mauvais » sujet!... et qui, le soir où je l'ai ramenée » à son magasin, avait envie de valser tout » le long du chemin.

» — Ah! tu fais la cour à mademoiselle » Prudence, toi?

» — C'est-à-dire, que j'avais entamé sa » conquête... mais on ne la laisse plus sor- » tir... sous prétexte qu'elle ne rentre pas!

» — Revenons à Bouchenot : devines-tu
» de quoi il peut vivre depuis plus de trois
» semaines? Il doit avoir depuis longtemps
» mangé les quarante francs qui lui res-
» taient.

» — Oh ! certainement...

» — Où donc trouve-t-il de l'argent?...

» — Je ne sais pas... à moins que... La
» voisine a l'air d'être folle de lui... il se fait
» peut-être entretenir par la petite enlumi-
» neuse !

» — Ah ! fi... quelle idée!... si je savais
» Bouchenot assez peu délicat pour se con-
» duire ainsi, je ne le reverrais plus...

» — Je me trompe peut-être, d'ailleurs,
» on ne doit pas gagner grand' chose à enlu-
» miner des images.

» — Enfin, vois Bouchenot; ce ne doit
» pas être difficile, puisqu'il est toujours
» chez la voisine. Tâche de savoir ce qu'il
» fait... dis-lui que Henry l'attend... ensuite,
» préviens-le qu'on joue demain ma pièce.
» Je pense que ses nouvelles amours ne le
» rendent pas encore tout à fait indifférent
» aux succès d'un ami... dis-lui que je

» compte sur lui comme sur toi... c'est » mon premier ouvrage... une réussite peut » m'ouvrir le chemin... tandis qu'une chute » me rendrait la route bien plus difficile à » parcourir. Tiens, voilà deux places de » galerie pour toi et lui.

» — Que deux places! J'en voudrais au » moins quatre.

» — Est-ce que tu as deux amis à y mener?

» — Certainement... D'abord, Bouchenot » y mènera la voisine; et moi, je tâcherai » que mademoiselle Prudence y vienne.

» — Ah! ce sont des femmes que vous » voulez mener avec vous... au lieu d'avoir » deux autres amis qui applaudiraient bien!... » et c'est comme cela que tu t'intéresses au » succès de ma pièce... Oh! les hommes! ils » ne pensent que pour eux.

» — Sois donc tranquille! les femmes » applaudissent très-bien maintenant... Et » puis elles rient ou elles pleurent, ce qui » vaut encore mieux... Je te réponds que » nous ferons un tapage d'enfer!

» — Comment, un tapage? pour troubler » le spectacle, l'interrompre!...

» — Mais... non... pour que ta pièce aille » aux nues...

» — Allons, tiens, voilà quatre places... » Ah! je voudrais bien être plus vieux de » deux jours.

» — Sois sans inquiétude! Ça ira bien... » d'ailleurs nous serons là.

» — Oh oui! vous serez là! tout occupés » de vos belles et pensant fort peu à la pièce » de votre ami!

» — J'applaudirai comme un sourd.

» — Ce n'est pas cela : il faut applaudir » modérément et à propos. Tâche surtout » que Bouchenot ne fasse pas de train » comme c'est sa coutume pour se faire » regarder de toute la salle.

» — Il se rappellera que c'est ta pièce... » il ne sifflera pas.

» — Oh! vraiment il ne manquerait plus » que cela.

» — C'est que tu sais que cela l'amuse » beaucoup de siffler... Mais ta pièce... Oh! » ne crains rien! tu seras content de nous. »

En sortant de dîner, Timothée se rend chez Cœlina; il y trouve Bouchenot étendu

dans un vieux fauteuil de paille qui lui servait de dormeuse, les pieds posés dans le four d'un poêle et fumant avec volupté une cigarette d'Espagne, tandis que sa maîtresse enluminait les aventures du petit Chaperon Rouge.

« — Tiens ! c'est Timothée ! » s'écrie Bouchenot sans quitter sa position qui avait quelque chose d'asiatique.

« — Moi-même... Bonsoir, mademoiselle » Cœlina.

» — Bonsoir, monsieur Timothée... Pour» quoi donc venez-vous si rarement nous » voir?

» — Ah ! parbleu ! vous n'y êtes jamais ! » à quoi servirait que je vinsse?

» Vous voyez bien que nous y sommes, » puisque vous nous trouvez.

» — C'est un hasard.

» — Ah çà ! dis donc, Timothée, est-ce que » nous ne sommes pas libres d'aller nous pro» mener, moi et mon amante, quand ça nous » convient? » dit Bouchenot en lâchant une bouffée de tabac au nez de son ami. « Est-ce » qu'il nous faut ta permission pour cela ?

» — Je n'ai jamais dit cela!

» — C'est heureux!

» — Mais, par exemple, je voulais te dire » que Henry, qui t'avait offert un emploi » près de lui, est bien étonné de ne t'avoir » pas revu depuis notre dejeuner... Est-ce » que tu as trouvé une meilleure place que » celle qu'il t'a proposée?

» — Il me semble que je ne suis déjà pas » si mal ici, » répond Bouchenot en se couchant dans son fauteuil.

«—Monsieur Timothée, » dit Cœlina, « je » vous prie de croire que ce n'est pas moi » qui ai conseillé à Bouchenot de ne point » prendre la place que son ami lui offrait; » bien au contraire, car plusieurs fois je lui » ai demandé pourquoi il n'allait pas voir » M. Henry.

» — J'en suis persuadé, mademoiselle, » mais si les moyens de Bouchenot lui permettent de ne rien faire!...

» — Timothée, sais-tu que tu m'ennuies » beaucoup! » dit Bouchenot en interrompant son ami. « Si tu es venu ce soir ici » pour faire le maître d'école et me donner

» des leçons de morale, tu aurais aussi bien » fait de ne pas te déranger.

» — Non, je ne suis pas venu pour cela ; » mais pour vous dire qu'on joue demain la » pièce de George, et que voilà des billets.

» — Ah ! bravo ! à la bonne heure ! parlons » donc comme cela ! nous t'écouterons.

» — Quoi ! c'est pour demain ? » dit Cœlina; « ah ! quel plaisir !... A quel théâtre est-ce?

» — Au Vaudeville, mademoiselle.

» — En combien d'actes, sa pièce?...

» — En un acte.

» — Ah ! c'est bien peu !

» — Ce sera peut-être bien assez, » murmure Bouchenot en se dandinant sur son fauteuil.

« — Qu'est-ce que tu as dit, Bouchenot?...

» — Rien... je plaisantais... Combien as-tu » de places?

» — En voilà quatre pour nous trois.

» — Quatre pour nous trois ! » dit Cœlina; « vous avez donc quelqu'un à mener avec » nous?

» — Non, mademoiselle, je n'ai personne,

» moi... mais si vous avez quelqu'un... quelque amie...

» — Allons! ne fais donc pas la bête! » dit Bouchenot en riant, « dis tout de suite à » Cœlina que tu voudrais qu'elle y menât » Prudence. Hum! grand serin! qui as reconduit cette jeune fille, et ne lui as pas seulement demandé à voir sa petite chambrette.

» — Je ne pouvais pas voir sa chambre, » puisqu'elle est rentrée dans la boutique...

» —C'est égal, je te dis que tu es un serin... » Je voudrais être pacha! je te donnerais » tout mon sérail à reconduire.

» — Enfin, pensez-vous, ma voisine, que » mademoiselle Prudence puisse venir avec » nous au spectacle?

» — Ce sera bien difficile!... sa lingère » n'est bas de bonne humeur, depuis le dernier tour qu'elle lui a joué...

» — Comment! la grosse Prudence fait » des tours à la lingère! » dit Bouchenot; « j'avoue que je ne l'en aurais pas crue susceptible.

» — Est-ce que je ne t'ai pas conté cette » aventure?...

» — Non, vraiment.

» — Ah! il y a de quoi mourir de rire!

» — Contez nous donc cela, ma voisine, » vous serez bien aimable, » dit Timothée en allant s'asseoir près de Cœlina; celle-ci quitte ses couleurs, et fait aux deux jeunes gens le récit suivant :

« — D'abord, pour l'intelligence de cette » histoire, il faut que vous sachiez, mes- » sieurs, que la lingère chez laquelle tra- » vaille Prudence est une grosse maman » énorme, qui doit peser entre deux cent » trente et deux cent cinquante... de ces » femmes, la terreur des omnibus, et pour » lesquelles il faut faire des portes et des » fauteuils exprès. Il y a trois jours, ma- » dame Ballon, c'est le nom de cette dame, » avait affaire à Versailles; craignant de ne » pas trouver de place à l'heure où elle vou- » lait partir, elle envoie Prudence, de » grand matin, au bureau des Gondoles. » Mais, voulant être à son aise, et ne se dis- » simulant pas à elle-même sa prodigieuse

rotondité, madame Ballon dit à Prudence: Vous me retiendrez deux places; au moins, comme cela, je ferai le voyage beaucoup plus commodément. Prudence fait la commission dont on l'a chargée, revient, et dit à madame Ballon : Je vous ai retenu deux bonnes places, madame, et je les ai payées, pour qu'on ne les donne pas à d'autres. La lingère se met en route, elle arrive aux Gondoles quelques instants avant que la voiture ne parte. Enfin, on appelle les voyageurs pour l'intérieur, et on demande : Madame Ballon ! — Me voici, dit la grosse dame en se présentant; mais vous devez avoir deux places pour moi, et je vois déjà cinq voyageurs dans l'intérieur; qu'est-ce que cela signifie? Le conducteur regarde sa feuille et répond : Il n'y a qu'une place de retenue dans l'intérieur pour madame Ballon. Pourtant, monsieur, j'en ai fait prendre deux... Attendez, madame, attendez... dans la rotonde, madame Ballon... ça y est... v'là les deux places qu'on vous a retenues : une dans l'intérieur et l'autre dans la rotonde!

» — Ah! la fichue bête! » s'écrie la grosse lingère; « je retiens deux places pour être à » mon aise, et elle les prend séparées! » Tous les voyageurs se mirent à rire de » l'aventure qui arrivait à madame Ballon, » mais aucun ne voulut changer de place, » et la grosse maman fut très-mal à son aise » pendant toute la route; tandis que derrière elle, elle payait une place vide. Vous » jugez si à son retour elle gronda Prudence, » et voilà pourquoi je doute qu'elle veuille » lui permettre de sortir; mais cela ne m'empêchera pas d'aller le lui demander. »

Bouchenot rit beaucoup de l'histoire de madame Ballon; Timothée cherche à excuser Prudence en disant : « Après tout, si la lingère lui avait bien expliqué qu'elle voulait » deux places dans le même endroit, cette pauvre jeune fille ne se serait pas trompée.

» — C'est très-bien ce que tu fais là, Timothée, » dit Bouchenot; « il faut toujours excuser la femme que l'on aime!... » Cœlina dirait les plus grosses bêtises, » que je les soutiendrais comme des traits » d'esprit... mais elle n'en dira plus, ma

» Cœlina... car c'est un assemblage de » grâce... de malice... de gentillesse... Oh! » fée que tu es!...

» — Voyons, Bouchenot, tenez-vous donc » tranquille...

» — Non, je veux t'embrasser et t'idolâ- » trer à la face des deux mondes! »

Timothée prend son chapeau pendant que Bouchenot embrasse sa maîtresse, car on fait toujours une singulière figure à regarder les autres s'embrasser, et la figure s'allonge encore davantage lorsque les caresses s'adressent à une femme à qui l'on a fait la cour, et près de laquelle on n'a pas réussi.

« — A demain, » dit Timothée; « je » viendrai vous prendre à six heures... Si » mademoiselle Prudence peut venir, elle » sera ici à cette heure-là, et nous partirons » tous ensemble.

» — C'est convenu. »

Le lendemain était un grand jour pour George; il faut avoir fait représenter des pièces de théâtre pour connaître cette émotion, ce trouble, cette impatience, ce malaise qu'on éprouve le jour où l'on donne son

premier ouvrage. Pour quelques auteurs cette crise nerveuse se reproduit à chacune de leurs premières représentations; pour d'autres, elle passe avec l'habitude de se faire jouer; les uns fuient du théâtre pendant qu'on donne leur pièce, et n'ont pas le courage d'assister à leur défaite ou à leur triomphe; les autres, plus philosophes, se placent dans la salle afin de mieux juger l'effet de leur ouvrage, et demeurent impassibles aux applaudissements ou aux sifflets. On dit aussi qu'il y en a qui vont s'applaudir eux-mêmes; on ne dit pas qu'il y en ait qui aillent se siffler.

Ce soir-là la salle était pleine, cela fait à la fois plaisir et peur à l'auteur; il voudrait beaucoup de témoins de son succès, il en voudrait peu de sa chute. Avant que l'on ne joue sa pièce, son œil, collé au trou de la toile, regarde dans la salle et y cherche des amis... il n'en trouve jamais assez; il voudrait, sur tous les visages, lire la bienveillance et des dispositions favorables a son ouvrage; mais le moindre bruit l'inquiète, et pour lui, le criaillement d'une porte

qu'on ouvre ou qu'on ferme ressemble toujours à un sifflet.

George est sur le théâtre avant que l'on ne représente la pièce qui doit précéder la sienne; il se place au trou de la toile et regarde dans la salle. Au balcon il aperçoit Henry assis derrière une jeune personne charmante, qui semble un peu confuse de se voir le point de mire des lorgnons et des lorgnettes; c'est Pauline Giraumont. Une dame d'un certain âge l'accompagne; Henry a donné un billet à cette dame, chez laquelle il se trouve quelquefois avec Pauline, et par une extrême faveur, M. Giraumont a bien voulu consentir à ce que sa fille allât au spectacle avec cette dame, qui, à la vérité, ne lui a pas dit qu'elle tenait le billet de Henry, et que le jeune homme les y accompagnerait; car le vieux négociant est toujours d'une extrême sévérité, et quoiqu'il témoigne plus de bienveillance à Henry, quoiqu'il lui ait permis de venir quelquefois chez lui, les amants n'ont encore que des espérances. C'est donc un grand bonheur pour eux de pouvoir passer une soirée entière ensemble,

et sans être sous les yeux d'argus et d'importuns; pour eux le spectacle sera toujours amusant, les pièces toujours bonnes, les plus mauvaises leur sembleront trop courtes! ils craignent tant de voir arriver la fin de cette soirée!... Mais demandez-leur ensuite ce qu'ils ont vu, ils seront bien embarrassés pour vous le dire.

« — Bon, voilà un ami, » se dit George, « cherchons les autres maintenant. » En parcourant de l'œil les rangs pressés de la galerie, le jeune auteur ne tarde pas à apercevoir Timothée et Bouchenot; près de celui-ci était mademoiselle Cœlina, coiffée d'un petit chapeau rose, sous lequel sa physionomie mutine avait presque un air raisonnable. Sous sa toilette modeste, mais décente, personne n'aurait deviné une enlumineuse. A côté de Cœlina se tenait bien roide et bien droite une grande et forte fille haute en couleurs, coiffé à la chinoise, avec un petit crochet en cheveux sur chaque tempe.

C'était mademoiselle Prudence, qu'à la prière de Cœlina madame Ballon avait bien voulu consentir à laisser aller au spectacle,

et qui n'avait pas assez d'yeux pour regarder autour d'elle, parce que c'était la première fois qu'elle allait dans un grand théâtre.

Timothée venait ensuite. De temps à autre, il glissait un petit mot à sa superbe voisine, et celle-ci lui répondait toujours de manière à lui prouver qu'elle ne l'avait pas compris.

« Ils sont là! » se dit George, « ils sou-
» tiendront ma pièce de tout leur pouvoir,
» j'en suis sûr... Ah! pourquoi n'ai-je pas
» pu remplir toute la salle d'amis aussi dé-
» voués! alors je serais bien tranquille. »

La première pièce est jouée; la salle est pleine, sauf quelques loges louées où l'on n'est pas encore venu. Bouchenot se lève à chaque instant et regarde dans les loges en faisant tout haut ses réflexions :

« — C'est bien garni!... Voilà une femme
» là-bas qui n'est pas mal... Je connais cette
» figure-là... Cœlina, vous me pincez, chère
» amie... Qu'est-ce que c'est que ces mouve-
» ments de jalousie? Écoutez donc, ma
» chère, avant de vous connaître, je n'étais
» pas caché sous des feuilles de papier

» comme un neufchâtel !... Ah ! n'est-ce pas
» Elvina que je vois à l'avant-scène ?...
» — Qu'est-ce que c'est qu'Elvina, mon-
» sieur ?
» — C'est une figurante de l'Opéra.
» — Vous avez donc connu tout Paris ?
» Non ! je n'ai pas connu tout Paris, mais
» je suis assez répandu... Ah ! mon Dieu !
» qu'ils sont longs à commencer ! c'est dé-
» testable. »

Timothée regarde Bouchenot en lui disant à voix basse :

« — Est-ce que tu vas cabaler, toi ?
» — Non, je ne vais pas cabaler ; mais je
» peux bien dire qu'ils sont trop longs à
» commencer... C'est ridicule.
» — Ce n'est pas à nous à dire cela.
» — Ah ! es-tu bête !... Est-ce que je n'ose-
» rai pas me moucher non plus parce que
» la pièce est de George ? Tiens ! voilà Henry
» là-bas au balcon... Il cause avec une bien
» jolie femme..... Le polisson...
» — Ne parle donc pas si haut, Bouchenot,
» tout le monde te regarde.
» — Ah ! tu m'ennuies... Fais la cour à ta

» grosse, ou achète-lui un sucre d'orge, ça » vaudra mieux..... Sais-tu quelle est cette » jeune personne qui cause avec Henry?

» —C'est probablement la demoiselle dont » il nous a parlé... celle qu'il espère épouser.

» — Fichtre! je l'aimerais mieux dans mon » lit qu'une puce! Aye!... Cœlina, vous me » faites des bleus... vous me tatouez d'une » façon qui n'est pas agréable!... Allons! la » toile donc!...

» — Tu devrais demander ton argent, » Bouchenot, ce serait plus drôle.

» — Chère Pauline! que je suis heureux » ce soir!... et pourquoi n'ai-je pas le pou- » voir de prolonger toutes les pièces que l'on » nous donne! » dit Henry en se penchant vers la jeune personne qui est assise devant lui et en lui parlant bien bas, mais de très-près. Celle-ci se retourne à demi, et regarde tendrement le jeune homme en balbutiant :

« —Oh! moi aussi je suis bien heureuse... » bien contente; jamais je n'ai eu tant de » plaisir au spectacle!...

» — Est-ce la pièce que vous venez de » voir qui vous a ainsi amusée? »

La jeune fille sourit, baisse les yeux, et soupire, tout en murmurant :

« — La pièce... Mon Dieu... je ne sais pas » du tout ce qu'ils ont dit !...

» — Chère Pauline !... Quand donc pourrai-je librement vous parler de ma tendresse, vous répéter à chaque instant que » je vous adore?... Quand donc votre père » consentira-t-il à nous unir ?...

» — Attendons... espérons !

» — Ah ! j'attendrais sans me plaindre si » je pouvais comme ce soir être toujours » près de vous !

» — Mademoiselle Prudence, approchez-» vous donc de mon côté, » dit Timothée en s'adressant à sa grosse voisine, « vous serez » mieux...

» — Merci, monsieur Timothée, je suis très-bien...

» — Êtes-vous contente d'être au spectacle?...

» — Je crois bien ! je n'avais encore été que chez Séraphin et aux Funambules.

» — Moi, je suis surtout très-heureux... » de me retrouver avec vous, mademoiselle...

» à qui je pense sans cesse depuis que j'ai
» eu le plaisir de vous reconduire... l'autre
» soir.

» — Ah! oui, que par parenthèse je me
» suis tant crottée ce soir-là!... Dieu!... en
» avais-je de la crotte!...

» — Et vous rappelez-vous ce que je vous
» ai dit en chemin, mademoiselle?

» — Non, monsieur, je ne m'en souviens
» pas du tout.

» — Je vous ai dit, mademoiselle, que je
» m'estimerais bien heureux de faire naître
» dans votre cœur un sentiment qui...

» — Prenez garde, vous me marchez sur
» le pied.

» —Pardon, mademoiselle, c'est sans inten-
» tion... Je vous ai dit, mademoiselle, qu'il
» me serait bien doux de faire naître dans
» votre cœur une étincelle du feu que vos
» beaux yeux...

» — Oh! bon! voilà les musiciens qui
» arrivent! Cela va recommencer, n'est-ce
» pas?

» — Oui, mademoiselle. »

Et Timothée juge prudent de ne point pour-

suivre sa déclaration, parce qu'en ce moment Prudence est trop préoccupée du spectacle pour écouter ce qu'il lui dit.

Enfin on frappe les trois coups pour commencer la pièce de George; il était temps, car Bouchenot s'impatientait et tapait des pieds en criant contre la longueur de l'entr'acte; mais à ce signal tout le monde s'assied et le calme renait dans la salle. Bientôt la toile se lève et chacun se dispose à écouter.

Pendant la première scène, Bouchenot se retourne souvent pour regarder une femme assez jolie qui est à côté d'une loge restée vide; Cœlina, que les distractions de Bouchenot impatientent, pince fortement son amant en lui disant :

« — Finirez-vous de regarder cette » femme! »

Bouchenot pousse un léger cri. Le parterre demande silence, et Timothée dit à Prudence :

« — Cette scène-là est un peu longue. »

A quoi l'apprentie lingère répond :

« — Oh! je ne suis pas pressée, moi!

» — C'est froid ! » dit Bouchenot à la seconde scène. « Il faudra faire bien des cou-» pures là-dedans !...

» —Veux-tu te taire ! » répond Timothée.

« — Je dis cela entre nous... Je suis bien » le maître d'avoir mon opinion. »

Cependant l'action s'engage, et la pièce devient plus attachante; mais il arrive du monde dans la loge qui était restée vide derrière Bouchenot. Au bruit que font les nouveaux venus en s'asseyant, en laissant retomber les banquettes, le public s'impatiente, et Bouchenot qui veut toujours se faire remarquer crie : *Silence donc !* de manière à assourdir toute la salle.

Parmi les personnes qui viennent de se placer dans la loge est un homme d'une quarantaine d'années, dont les traits sont mâles et fortement prononcés, le teint très-brun, et la chevelure épaisse; ajoutez à cela un grasseyement assez marqué en parlant, et vous reconnaîtrez un habitant des provinces méridionales. Sa mise annonce l'opulence, et ses manières sont celles d'une personne qui va dans le grand monde.

Ce monsieur vient de se placer sur le devant de la loge, lorsque Bouchenot se retourne et rencontre ses regards. Tous deux se fixent quelque temps. Une expression de surprise se peint sur la figure de l'étranger; celle de Bouchenot exprime l'effroi, la terreur. Il devient pâle, tremblant; puis, détournant enfin la tête, se hâte de prendre son chapeau, se lève, enjambe la banquette, malgré les murmures de toutes les personnes placées derrière lui, qui trouvent très-mauvais qu'on veuille sortir au milieu du spectacle.

« — Où donc allez-vous? » s'écrie Cœlina en voyant Bouchenot se lever.

« — Je m'en vais...

» — Comment! vous vous en allez au milieu de la pièce?

» — Oui... je me trouve indisposé... laissez-moi sortir...

» — Mais restez donc... cela va se passer... je vais vous donner des pastilles de menthe... Reviendrez-vous au moins? »

De tous côtés on entend :

« — Voyons ! monsieur, voulez-vous » vous asseoir ?...

» — Vous tiendrez-vous tranquille ?...

» — On ne sort pas pendant la pièce.

» — Silence donc à la galerie !

» — Moi, je veux sortir... je me sens in- » disposé... »

En disant cela, Bouchenot se fait jour à travers tout le monde, et sans oser tourner la tête, de peur de voir encore le monsieur qui est dans la loge; il pousse les uns, bouscule les autres, et parvient enfin à sortir de la galerie.

« — Voilà un petit monsieur bien amu- » sant au spectacle ! » dit une personne placée derrière Bouchenot; « mais il faut » espérer que maintenant nous pourrons » entendre la pièce nouvelle. »

Cette personne se trompait, car au bout de cinq minutes Cœlina n'y tient plus; elle se lève à son tour, en s'écriant :

« — Il ne revient pas... il faut absolu- » ment que j'aille voir ce qu'il a... Pardon, » messieurs... excusez, mesdames, permet- » tez-moi de passer.

» — Ah ! quel supplice !

» — Mais, madame, vous sortirez tout à » l'heure... après la pièce...

» — Vous interrompez le spectacle.

» — Il fallait donc sortir en même temps que ce monsieur. »

Cœlina va toujours son train, poussant, se glissant, marchant sur les pieds, sur les robes, sur les petits bancs; elle arrive enfin à la porte de la galerie.

Au bout d'un moment, Prudence, détournant ses yeux qu'elle avait presque constamment fixés sur le théâtre, s'aperçoit que son amie n'est plus auprès d'elle; elle pousse un cri de surprise, en disant :

« — Eh bien ! où est donc Cœlina?

» — Chut! silence! à la porte! » crie-t-on de toutes parts.

« — Elle va revenir... n'ayez aucune » crainte, » dit tout bas Timothée à la grosse fille.

« — Mais je veux savoir où elle est, moi... » Mon Dieu! pourquoi donc est-elle partie » sans moi?...

» — Elle se sera trouvée indisposée.

» — Et vous croyez que je vais la laisser » être malade toute seule... ah ! par exemple, » ce serait d'un bon cœur... oh ! je vais la » retrouver...

» — Mais restez donc à votre place... » nous sortirons après la pièce...

» — Non... non ! oh bien ! j'aime mieux Cœ- » lina que votre pièce... à laquelle je ne com- » prends rien du tout... je veux la retrouver. »

Et mademoiselle Prudence prend le même chemin que son amie, et Timothée craignant qu'elle ne se perde dans un théâtre qu'elle ne connaît pas, se décide à la suivre, si bien qu'ils sortent tous deux, accompagnés des plaintes, des murmures de la salle entière, que ce mouvement continuel met en révolution, à tel point que le spectacle en est interrompu, et que l'on fait recommencer toute une scène aux acteurs.

Et pendant ce temps-là, Henry et Pauline échangeaient de doux regards, sans prendre plus de part à ce qui se passait dans la salle, qu'à ce qu'on jouait sur le théâtre.

Et malgré tout cela, la pièce de George réussit.

« — Il y avait pourtant une terrible » cabale dans la salle! » dirent les acteurs au jeune auteur, après la représentation de son ouvrage, et celui-ci répondit :

« — C'est vrai, on a fait beaucoup de » bruit, mais heureusement j'avais là de » bons amis qui m'ont bien servi. »

CHAPITRE V.

Puteaux, Saint-Ouen et Montmartre.

Bouchenot est sorti du spectacle comme un fou; il a couru dans la rue sans s'arrêter et comme s'il était poursuivi. Arrivé chez Cœlina, et ayant dans sa poche la clef de chez la petite enlumineuse, il est entré, s'est enfermé, puis s'est couché, et a mis la couverture par-dessus sa tête, en se disant : « Pourvu qu'il ne vienne pas me poursuivre » jusqu'ici, car c'était lui !... oh! c'était » bien lui !... je l'ai parfaitement reconnu !... » et j'ai bien dans l'idée qu'il m'a reconnu » aussi !... »

Cœlina a cherché son amant dans tous les corridors de la salle; elle l'a demandé à toutes les ouvreuses, qui ont répondu à la

jeune fille que ce monsieur n'était pas dans leurs petits cabinets. Cœlina s'est décidée à sortir du spectacle, elle a vainement regardé et appelé Bouchenot aux environs du théâtre; ne l'apercevant pas, elle prend le parti de retourner chez elle en marchant très-vite, parce que plusieurs messieurs lui marchent presque sur les talons, en lui adressant des galanteries de corps de garde.

Enfin la jeune fille est chez elle; elle frappe à sa porte, mais on ne lui répond pas, et comme elle n'aperçoit pas de lumière, elle se dit ; « Il n'est pas rentré! et il a ma clef!... comment vais-je faire? que peut-il être devenu? Ah! mon Dieu! où le chercher?... »

Comme Cœlina se plaint un peu haut, une voix lui crie :

« — Qui est-ce qui est là?...

» — Eh, mon Dieu! c'est moi... ouvre-» moi donc quand je frappe!... tu me laisses » me désespérer à la porte.

» — Il fallait te nommer, il fallait dire » que c'était toi! » répond Bouchenot en ouvrant la porte.

« — Est-ce que tu as peur des voleurs, à » présent? » dit Cœlina en entrant chez elle. « Mais me diras-tu, enfin, pourquoi tu es » parti du spectacle comme une fusée... » qu'est-ce qui t'a pris?...

» — Une horrible colique!

» — C'est bien singulier! et comment te » sens-tu maintenant?

» — Un peu mieux.

» — Veux-tu que je te fasse du thé?...

» — Non... si... comme tu voudras.

» — Cette pauvre pièce, que je me faisais » un plaisir de voir...

» — Elle ne valait rien... elle sera tom- » bée...

» — Qu'en sais-tu? nous n'en avons pas » vu la moitié; c'était bien la peine d'aller » au spectacle!

» — Cœlina, vos réflexions me semblent » déplacées. Un homme n'est pas maître de » ne pas avoir la colique! ce sont de ces » événements imprévus qui peuvent arriver » aux rois comme aux bergers.

» — C'est juste; alors je vais te faire du » thé. »

Cœlina avait allumé du feu, et elle se disposait à donner à Bouchenot une tasse de thé dans un pot de confitures, lorsqu'on frappa violemment à la porte.

« — N'ouvre pas! ne réponds pas ! » dit aussitôt Bouchenot d'une voix altérée et en la regardant avec terreur.

« — Pourquoi donc cela? » demande Cœlina, qui ne conçoit rien à la frayeur de son amant.

« — Pourquoi?... ça ne te regarde pas... » Tais-toi... ne souffle pas... »

La petite enlumineuse regardait Bouchenot d'un air intrigué, lorsqu'une grosse voix se fait entendre sur le carré :

« — Cœlina... y es-tu?... si tu n'y es pas, » réponds-nous !

» — Eh ! c'est Prudence! » s'écrie Cœlina en courant ouvrir. Bouchenot retombe sur le lit comme honteux de sa frayeur.

C'était en effet mademoiselle Prudence et M. Timothée, qui s'étaient retrouvés à la porte du théâtre, et venaient pour savoir la cause du départ précipité de Bouchenot et de Cœlina.

« — Monsieur a eu la colique! » dit la petite enlumineuse en riant; « et ce qu'il y » a de plus drôle, c'est que ça le rend poltron » comme un lièvre; il ne veut plus qu'on » ouvre la porte sans demander qui est là?

» — Mademoiselle, c'est nerveux, » répond Bouchenot avec humeur; « et si vous » aviez étudié la médecine, vous sauriez » qu'on n'est pas maître de ça. Et la pièce... » a-t-elle réussi?

» — Est-ce que nous en savons rien? » répond Timothée. « Mademoiselle Prudence » n'a pas voulu rester lorsqu'elle s'est aper- » çue que son amie était partie. Il me semble » pourtant qu'avec moi elle était en sûreté.

» — Je n'avais pas peur non plus, mon- » sieur, mais je voulais savoir ce qui était » arrivé à Cœlina. D'ailleurs, moi, ça ne » m'amuse pas beaucoup, les pièces de co- » médie... Tous ces gens-là parlent de leurs » affaires... ça ne me regarde pas... J'aime » bien mieux Polichinelle ou le Pierrot des » Funambules! Adieu, Cœlina; je m'en vais » rentrer... Madame Ballon ne dira pas que » je viens trop tard ce soir.

« — Je vais avoir le plaisir de vous reconduire, mademoiselle, » dit Timothée.

« — Vous êtes bien honnête, monsieur. » Ah! dis donc, Cœlina, c'est dans quatre » jours fête... nous avons toute notre journée » à nous... veux-tu venir promener?... Nous » voilà dans le printemps, la campagne doit » être déjà jolie... j'aime tant la verdure!...

» — Je vous demanderai la permission » d'être des vôtres, » dit Timothée. « Ce » jour-là je suis libre aussi, et je serais » charmé d'aller respirer l'air pur des » champs... *O rus! quandò te aspiciam?*

» — Vous voulez chercher des aspics? » dit Prudence en regardant Timothée d'un air niais.

« — Non, mademoiselle... je veux seulement voir de l'herbe.

» — Oh! j'aime bien l'herbe aussi, moi. » Eh bien, Cœlina, est-ce convenu pour ce » jour-là?

» — Moi, je ne demande pas mieux, » dit la petite enlumineuse; « et à moins que » monsieur n'ait encore des coliques...

» — Non, non... ce sera passé, et nous

» irons promener tous les quatre, » dit Bouchenot.

« — Et nous tâcherons de nous amuser » mieux que ce soir, » dit Cœlina. « Alors, » c'est entendu. Venez nous prendre à midi; » nous serons prêts. »

Timothée s'éloigne avec mademoiselle Prudence, qu'il reconduit chez elle et quitte respectueusement à sa porte. En rentrant à son logement, il rencontre George qui montait l'escalier en chantant, et en sautant, et qui se jette au cou de Timothée de plus loin qu'il l'aperçoit, en s'écriant :

« — Ah! mon ami!... embrasse-moi... Eh » bien! qu'en dis-tu? »

Timothée se gratte l'oreille et ne sait trop que dire, car il n'ose pas avouer à George qu'il n'est pas resté au spectacle pour voir sa pièce. Mais le jeune auteur ne lui laisse pas le temps de répondre, et reprend :

« — Quel succès, mon ami! quel succès!... malgré la cabale, car il y en avait... » N'est-ce pas que c'est bien?

» — Très-bien.

» — Tu as été content; hein?

» — Très-content.

» — Ça t'a fait plaisir?...

» — Oh! oui... mais je serai bien aise de » la revoir encore une fois, ta pièce...

» — Tant que tu voudras, mon ami... Et » Bouchenot, et la petite voisine, ils sont » satisfaits aussi?

» — Autant que moi, je t'assure...

» — Il faut que j'aille les embrasser...

» — Bouchenot est indisposé!

» — Ça ne fait rien... ces bons amis!... » Vous avez pris tant de part à mon succès, » qu'il est bien juste que je vous en témoigne » ma reconnaissance. »

Et George va cogner chez la petite voisine, ce qui fait encore tressaillir Bouchenot, et il se jette au cou de Cœlina et de son ami, et les remercie, et leur demande ce qu'ils pensent de son ouvrage, et ne leur laisse pas le temps de répondre; parce qu'un auteur qui vient de réussir a besoin de parler, de s'épancher, de se remuer, de s'agiter; parce qu'il ne peut tenir en place; c'est ce qui fait qu'au bout d'un moment, il quitte ses amis pour descendre et entrer dans un café, voir si,

par hasard, le journal du soir rend déjà compte de sa pièce.

Et quand Bouchenot, plus calme, peut réfléchir enfin sur les événements de la soirée, il se dit :

« Je suis un imbécile ! pourquoi ai-je peur » de cet homme !... c'est plutôt lui qui pour- » rait avoir peur de moi ! je n'ai pas manqué » au serment que je lui ai fait... Mais en le » reconnaissant je n'ai pas été maître de moi. » Hum ! il a la figure bien caractérisée, le » gaillard !... Je le reconnaîtrais entre mille. » Il a paru surpris en me voyant... Ce n'est » pas étonnant ! ma tenue était si différente » de celle dans laquelle il m'a vu la première » fois... Alors, il m'aura pris pour un mal- » heureux, un vagabond !... J'ai peur de cet » homme... j'ai peur qu'on ne découvre que » je le connais... je tremble d'être compro- » mis... et je fais des bêtises qui pourraient » faire naître des soupçons !... Et avec tout » cela, j'ai gardé les cent écus... je les ai » même mangés !... il ne me reste plus qu'une » vingtaine de francs !... Quand je n'aurai » plus rien, ce qui ne sera pas long, j'irai

» trouver notre ami Henry, et je prendrai » l'emploi qu'il m'a offert... Il faut bien se » ranger. »

L'indisposition dont s'était plaint Bouchenot n'ayant pas eu de suites, rien ne s'oppose à la partie de campagne qui a été projetée avec Prudence et Timothée après la soirée de spectacle.

Ce jour s'est levé pur, radieux et doux comme un enfant qui va souhaiter la fête à sa mère.

On était au commencement de mai ; à cette époque les beaux jours semblent plus beaux, la verdure plus fraîche, la chaleur plus agréable! c'est que tout cela est alors dans sa primeur, et que, comme l'a dit Bernardin de Saint-Pierre, les primeurs plaisent toujours.

Cœlina a fait une toilette de printemps; la robe rose à mille raies, faite à la dernière mode, le léger châle de soie et le chapeau de paille surmonté d'un joli nœud de ruban, font de la petite grisette une femme fort agréable pour promener à la campagne.

Mademoiselle Prudence Flambard a mis

aussi ses plus beaux atours; c'est une robe de toile imprimée, sur laquelle de gros bouquets brillent par des couleurs bien éclatantes. La jeune apprentie aime les dessins qui se voient de loin: elle affectionne aussi les bonnets, et en a mis un très-petit de forme, et sous lequel sa grosse figure violette paraît encore plus large et plus bouffie.

En comparant la tournure de Cœlina à celle de Prudence, le grand Timothée ne peut s'empêcher de donner la palme à la première; mais comme il n'a plus le choix, il veut au moins ne pas manquer la conquête de la grosse apprentie; il se flatte que la partie de campagne lui fournira des occasions de tête-à-tête qu'il compte mettre à profit

« —Comment me trouvez-vous? » dit Prudence en arrivant chez Cœlina. « N'est-ce » pas que ma robe est jolie? tout le monde » me regardait dans la rue.

» — Je le crois bien, » dit Bouchenot, « vous avez l'air d'un bosquet qui se pro- » mène.

» — C'est un peu trop voyant, » dit Cœlina.

» —Ah! j'aime ça, moi... et mon bonnet... » comme il est gentil, hein! et il me va bien...

« — Très-bien, » répond Bouchenot, « il » vous engraisse du double; si jamais je fais » une grande maladie, je me ferai faire un » bonnet comme celui-là pour ma convales- » cence.

» — Ah! est-il méchant, ce monsieur » Bouchetrot! » répond mademoiselle Prudence, en se tortillant devant une glace.

« — Mademoiselle, je ne suis pas Bou- » chetrop... je suis Bouchenot; demandez » plutôt à votre amie Cœlina.

» — Ah! c'est vrai... Mon Dieu, je me » trompe toujours pour les noms; c'est » comme dernièrement... il y a une de nos » pratiques qui s'est fâchée. C'est une dame » qui a l'air très-haut, très-fier!... elle s'ap- » pelle madame Monferrière; elle arrive... » ma maîtresse était dans l'arrière-boutique, » et je lui crie : « Madame Monderrière » vous demande. » Là-dessus cette dame » s'est mise en fureur, et est partie en di- » sant qu'on se moquait d'elle, et qu'elle ne » reviendrait plus chez nous... comme si on

» était obligé de bien savoir un nom propre !

» — Ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit, » dit Timothée. « Voyons, où allons-nous? Il » faut se décider avant de partir, pour ne » pas être dans la rue comme des imbéciles, » ne sachant de quel côté tourner.

» — Timothée a parfaitement raison, » répond Bouchenot. « Il serait très-fâcheux » que nous eussions l'air imbécile. Parlez, » mesdemoiselles, où voulez-vous porter » vos pas?

» — Allons déjeuner à Puteaux, » dit Cœlina; « on y fait très-bien sauter les la- » pins; de là, nous irons manger une mate- » lotte à Saint-Ouen, puis nous reviendrons » boire du lait à Montmartre.

» — Pas mal! » dit Bouchenot, « voilà » une journée qui me semble assez bien di- » visée. J'appuie la proposition.

» — Partons, » dit Timothée. « Nous pren- » drons l'omnibus, et de correspondance » en correspondance, nous finirons néces- » sairement par arriver à Puteaux. »

La société se met en route. Cœlina sous le bras de Bouchenot, toute fretillante d'amour,

de plaisir et de gentillesse, effleure à peine les pavés et semble marcher en dansant. Mademoiselle Prudence, beaucoup plus pesante dans son abandon, s'appuie sur le bras de Timothée, et fait beaucoup plus attention à ne point se crotter, qu'aux discours galants de son cavalier.

Bientôt, Bouchenot s'arrête devant une place de fiacre, en s'écriant :

« — Prendre un omnibus quand on est » quatre, c'est commettre une lésinerie en pure perte ; montons en voiture.

» — Mais le fiacre ne nous mènera que » jusqu'à la barrière, dit Timothée.

» — En doublant la course, il nous met- » tra à Courbevoie.

» — Alors, tu vois bien que c'est plus » cher que l'omnibus.

» — Qu'est-ce que cela te fait? c'est moi » qui paye.

» — Mais où diable prends-tu de l'argent, » pour toujours trancher du milord?

» — Je te dis que c'est une vieille créance » dans laquelle je suis rentré... Au reste, je » suis au bout de mes fonds. Aujourd'hui,

» nous ferons sauter mes derniers écus, et
» demain je prends la place que Henry m'a
» proposée... Mais cette journée est encore
» pour le plaisir, la folie!... Il faut bien
» l'employer... Allons, mes petites poules,
» en voiture, et faisons nous rouler; ça nous
» ira tout aussi bien qu'à d'autres. »

La société monte dans un fiacre. Mademoiselle Prudence est enchantée d'aller en voiture, ce qui ne lui est encore arrivé qu'une fois pour venir de Poissy à Paris. Elle tient sa tête en dehors de la portière, pendant presque tout le chemin, ce qui ennuie beaucoup Timothée, qui ne peut pas parvenir à se faire écouter.

On arrive au pont de Neuilly. La compagnie met pied à terre. Chaque cavalier reprend sa dame, et on se dirige gaiement vers Puteaux, village fort agréable quand il ne fait pas de soleil, mais où je ne vous conseille pas de vous promener pendant la canicule, car il est fort difficile d'y trouver de l'ombre.

« — Il me semble qu'il n'y a pas beaucoup
» d'arbres par ici, » dit Timothée; « moi,

» j'aime les campagnes où il y a des ombra-
» ges... Les bosquets!... les bois!... c'est si
» gentil. N'est-ce pas, mademoiselle Pru-
» dence?...

» — Oh! j'aimerais mieux déjeuner! »
répond la jeune apprentie, « car j'ai déjà
» très-faim.

» — J'approuve ce désir! » dit Bouche-
not; « déjeunons d'abord, d'autant plus
» que la promenade me semble peu ombra-
» gée, ainsi que l'a dit Timothée. Cœlina,
» pourquoi as-tu voulu venir à Puteaux?

» — Parce qu'on y mange des lapins sau-
» tés.

» — Mais, ma chère amie, on en mange
» dans toutes les campagnes, des lapins; tu
» ne sais donc pas qu'aux environs de Paris,
» les lapins et le veau rôti sont les deux
» plats en permanence sur la carte des res-
» taurateurs. Enfin, s'ils sont meilleurs ici
» qu'ailleurs, nous ne nous plaindrons plus
» de ce qu'il n'y a pas d'arbres à Puteaux. »

Les deux couples entrent chez un traiteur et demandent à déjeuner. Toute la cuisine est bien vite mise en mouvement. Le chef

fait agir les marmitons ; les marmitons bousculent la servante, et celle-ci casse des assiettes, en voulant mettre plus de célérité dans son service, car Bouchenot a prononcé les mots magiques :

« — Servez-nous bien, que tout soit bon, » et nous ne regarderons pas au prix. »

Cependant, malgré le mouvement que l'on se donne pour satisfaire la société qui est venue déjeuner à Puteaux, celle-ci n'est nullement satisfaite, car les œufs frais sentent la paille, les côtelettes sont dures, et le lapin est faisandé comme une bécasse.

Bouchenot jure, Timothée fait la grimace, Cœlina est fâchée d'avoir conduit la société à Puteaux ; Prudence seule mange comme quatre en disant :

« — Ce n'est pas trop mauvais !... et puis » quand on a faim, ça va toujours.

» — Et il paraît que vous aviez faim ? » dit Timothée.

« — Payons et allons nous promener, » dit Bouchenot.

« — Ah ! oui, allons cueillir des bluets, » des coquelicots, » dit Cœlina.

« — C'est ça, » dit Prudence ; « et puis » j'espère qu'on me fera voir la feuille à l'en- » vers, parce que les demoiselles du maga- » sin m'ont dit que c'était bien curieux, et » qu'il ne fallait pas oublier de voir cela » quand on allait promener à la campa- » gne. »

Les deux jeunes gens se mettent à rire, tandis que Cœlina donne un grand coup de coude à son amie, en lui disant à demi-voix :

« — Ma chère amie, tu devrais bien tâ- » cher de ne pas dire continuellement des » bêtises.

» — Qu'est-ce que j'ai donc dit encore de » mal ?

» — Mais quelque chose de fort inconve- » nant au moins.

» — Comment, parce que j'ai parlé de la » feuille à l'envers !

» — Justement.

» — Toutes ces demoiselles m'en parlent » depuis hier.

» — Elles se sont moquées de toi, elles » ont vu que tu étais une sotte.

» — Mais enfin qu'est-ce qu'il y a donc de » mal dans...?

» — Allons, tais-toi... tu sauras cela plus » tard. »

On est sorti de chez le traiteur. On se remet en route; mais le soleil continue de griller la société; elle se décide à quitter Puteaux et à se rendre sur-le-champ à Saint-Ouen.

La promenade se fait gaiement, quoique Timothée soit contrarié de ne point trouver de bosquet, et que mademoiselle Prudence soit fort intriguée de ce qu'on ait ri de sa proposition touchant la feuille à l'envers. Au bout d'une heure les jeunes gens avaient oublié leur mauvais déjeuner, et la grosse apprentie avait déjà repris de l'appétit.

On arrive à Saint-Ouen.

« — Ici, je réponds que nous mangerons » une bonne matelotte, » dit Bouchenot, » et, ce qu'il y a de mieux, c'est que nous » pouvons la pêcher nous-mêmes si nous le » désirons.. Je connais le traiteur, il a un » bateau, il va nous donner des filets et tout » ce qu'il faut pour pêcher... Cela vous con- » vient-il?

» — Oh ! oui, cela nous amusera ! » disent les jeunes filles.

« — J'adore pêcher, » dit Cœlina.

« — Moi, je n'ai pas encore péché, » dit Prudence, « mais je suis sûre que je le sau-» rai tout de suite.

» — Cela s'apprend très-vite, mademoi-» selle, » dit Timothée, « et si vous voulez » nous pêcherons ensemble.

» — Avec plaisir, monsieur. »

Bouchenot va chercher le marinier qu'il connaît, et bientôt le bateau et les filets sont à la disposition de la société. Les jeunes filles se jettent dans la petite embarcation en riant et en faisant mille folies, ce qui manque de la faire chavirer.

« — De la prudence, mesdemoiselles, » dit Timothée; « rappelez-vous que vous n'êtes » pas ici sur le gazon.

» — Il n'y a pas de danger ! » dit Bouche-not, « d'ailleurs tu sais nager?

» — Certainement, et toi?...

» — Moi aussi !... mais cela m'est défendu » parce que je suis sujet à la crampe et que » je pourrais me noyer.

» — Alors il faudrait que je sauvasse tout » le monde, moi. Mesdemoiselles, pas de » folies, je vous en prie. »

Cependant Cœlina a jeté le filet plusieurs fois, et elle ne ramène que du fretin.

« — Si nous ne mangeons que cela, » dit Bouchenot, « autant valait commander en- » core un lapin.

» — A mon tour, » dit Prudence, « vous » allez voir comme je vais lancer le filet; je » suis bien plus forte que Cœlina, je vais » ramener de beaux poissons. »

La grosse apprentie ne veut pas écouter Timothée qui veut lui montrer de quelle manière un filet se ramasse et se lance; elle se croit sûre de sa pêche; elle jette le filet de toute sa force; mais le poids des plombs l'entraîne, et elle disparaît au fond de l'eau avec les filets.

Cœlina pousse un cri d'effroi, Bouchenot en pousse deux ou trois pour appeler des mariniers, mais Timothée a déjà ôté son habit et s'est jeté à l'eau. Il ne tarde pas à saisir Prudence qui est enveloppée dans le filet. Il reparaît sur l'eau en soutenant la jeune

fille ; mais celle-ci va l'entraîner sous l'eau en l'empêchant de nager ; heureusement des bateliers sont accourus, ils parviennent jusqu'à Timothée et ils saisissent le filet. Les jeunes gens sont sauvés, et on retire mademoiselle Prudence de l'épervier.

Quand la grosse fille revient à elle, c'est pour déclarer qu'elle ne pêchera jamais à l'avenir. On se hâte d'allez chez le traiteur, et là le marinier et sa femme prêtent des habits à Timothée et à Prudence pour qu'ils puissent manger la matelotte, tandis que leurs vêtements mouillés sècheront devant un grand feu.

Cet événement a un peu troublé la joie de la société ; cependant Prudence n'a pas perdu l'appétit au fond de l'eau ; mais comme elle manque trois fois de s'étrangler en fêtant la matelotte, Cœlina déclare que c'est la dernière fois qu'elle en mange avec elle.

Les vêtements étant à peu près secs, mademoiselle Prudence et son libérateur font de nouveau leur toilette, puis on quitte Saint-Ouen pour se rendre à Montmartre, où, après avoir bu du lait, on doit terminer la soirée en dansant à l'Ermitage.

La compagnie fait le trajet à pied; car Bouchenot, qui a payé jusqu'alors, en est à son dernier écu, ce qui lui fait parfois pousser de profonds soupirs en songeant qu'il faudra cesser cette vie de plaisirs et de paresse, pour laquelle il a une si forte prédilection.

On arrive à Montmartre; Prudence déclare que le lait lui fera grand plaisir, et qu'elle trempera volontiers du pain dedans. Bouchenot, qui se flatte tous jours de connaître les bons endroits, conduit la société dans une espèce de petit cabaret où l'on trouve du lait, des ânes, du vin et un jeu de siam.

Le jeu de siam est un amusement assez connu dans les guinguettes; Bouchenot prétend y être très-fort, il défie Timothée et lui dit: « Pendant que ces dames boiront » du lait, nous allons jouer un poulet et » une salade pour souper. »

Cette proposition est acceptée; on apporte du lait dans de petites tasses de faïence, et on place les quilles pour les messieurs.

Le jeu de siam était disposé dans une espèce de petite esplanade qui se trouvait

devant la maison du loueur d'ânes ; de là on voyait à ses pieds tout Paris, et l'œil parcourait une immense étendue de pays.

« — Qu'est-ce que nous allons faire pendant que vous jouerez au siam? » dit Cœlina à Bouchenot.

« — Reposez-vous... admirez la vue... il me semble qu'elle en vaut la peine.

» — Ah ! c'est bien amusant d'être avec des hommes qui jouent au siam !

» — Mesdemoiselles, le jeu de siam est un jeu noble qui nous vient de la Grèce ; n'en dites pas de mal...

» — Pourquoi donc, si c'est un jeu noble, n'y joue-t-on que dans les cabarets?

» — Parce que cela tiendrait trop de place dans un salon ; buvez votre lait et laissez-nous jouer le souper. »

Les deux jeunes filles, que cela n'amuse pas de regarder jouer au siam, vont se promener dans le village après avoir bu leur lait. Bouchenot et Timothée prennent grand plaisir à leur jeu ; ils ont déjà fait plusieurs parties, et sont en train de jouer la belle, lorsque plusieurs hommes, qui demandent du

vin, viennent s'asseoir à une table à peu de distance des joueurs. En ce moment Bouchenot, un genou en terre s'apprêtait à lancer le disque; la présence de plusieurs hommes qui le regardent jouer est un véhicule pour son amour-propre. Quoique les nouveaux venus paraissent être des gens assez communs, Bouchenot, qui brigue tous les suffrages, met beaucoup plus de temps à calculer son coup, et crie à Timothée:

« — Tu as perdu, mon cher, je vais abat-
» tre toute la queue!

» — Allons, joue donc: voilà deux heures
» que tu tiens le disque, et tu n'en finis pas!

» — Ah! c'est que je calcule mon affaire...
» tu vas voir. »

Et Bouchenot se prépare à jouer, lorsqu'un gros chien arrive du dehors en courant, et, traversant le jeu de siam, renverse en un instant une grande partie des quilles.

« — Que le diable emporte les chiens! » s'écrie Bouchenot; « c'est fort désagréable
» de recevoir la visite d'un chien dans un
» jeu de quilles.

» — A qui donc est cet animal-là? » dit

Timothée, « est-ce qu'il est de la maison?

» — Non, monsieur, il est à moi, » dit un des hommes qui viennent d'arriver ; « mais je vais l'appeler et le garder à mes » côtés pour qu'il n'aille plus dans votre » jeu... Ici... donc... Venez coucher tout de » suite. »

Cependant le chien s'était arrêté devant Bouchenot, et celui-ci, ayant de nouveau porté les yeux sur lui, devient tout à coup pâle et tremblant en reconnaissant Moustache.

Le chien ne s'empressait pas d'obéir aux ordres de son maître, il continuait de se promener dans le jeu de siam, lorsque Cœlina et Prudence revenant de leur promenade arrivent sur la petite esplanade.

« — Eh bien, avez-vous fini de jouer? » dit Cœlina, « il me semble que vous devez » en avoir assez de vos quilles... D'ailleurs » voilà la nuit et nous voulons danser à » l'Ermitage.

» — Oui, » dit Prudence, « nous avons en- » tendu le violon, et.. Ah! mon Dieu! serait- » il possible!... Mais oui... mais c'est lui!...

» — Qu'est-ce que tu as donc? » demande Cœlina à son amie. « Est-ce que le lait t'a » grisée.

» — Ce que j'ai !... mais c'est mon chien... » c'est Moustache que je retrouve... Tiens, » le voilà... le reconnais-tu ?... Mous- » tache !... viens donc ici... viens donc ca- » resser ta maîtresse. »

Le chien qui n'avait jamais été très-caressant, restait immobile au milieu des quilles, regardant tantôt son ancienne maîtresse, tantôt son nouveau maître, et le plus souvent léchant le bout de sa queue d'un air fort indifférent.

Cependant, l'homme qui a déjà appelé le chien plusieurs fois, quitte la table où il buvait, et s'avance au moment où Prudence allait caresser Moustache, en s'écriant d'un air colère :

» — Qu'est-ce que c'est?... qui est-ce qui » se permet de dire que mon chien est à » lui?... Je voudrais voir ça, par exemple.

» — Oui, certainement, ce chien est à » moi, » dit Prudence; « c'est lui, c'est Mous- » tache... n'est-ce pas, Cœlina?... N'est-ce

» pas, monsieur Bouchenot... Tiens ! où est-
» il donc?... il connaît bien mon chien, lui.

» — Où est Bouchenot? » dit à son tour Célina en regardant de tous côtés: « qu'est-il
» donc devenu? répondez, monsieur Timothée.

» — Mon Dieu ! mademoiselle, je n'en sais
» rien, » dit le jeune homme; « Bouchenot
» était là tout à l'heure... Il faut qu'il ait dis-
» paru tout à coup... il va revenir sans doute.

» — Enfin, cela ne fait rien, » reprend Prudence; « ce chien est à moi, je l'avais
» perdu, il y a approchant six semaines...
» je le retrouve, je vais l'emmener.

» — Vous allez l'emmener ! » dit l'homme d'une voix de stentor. « Ah ! bien, je vou-
» drais voir cela !... Que ce chien ait été à
» vous, c'est possible; mais maintenant il
» est à moi, bien à moi, qui l'ai payé dix
» francs à un homme qui est venu un soir
» me le proposer dans ma boutique. Je suis
» connu, ma grosse fille, je suis marchand
» de vin établi à Paris... J'ai des témoins
» de ce que j'ai payé ce chien. Si vous l'avez
» perdu, tant pis pour vous; mais aujour-

» d'hui ce n'est plus Moustache, c'est Dra-
» gon qu'il se nomme, et je vous réponds
» que vous ne l'emmènerez pas... Ici, Dra-
» gon! ici, ou je te bats comme du plâtre.
» — Mais, monsieur... puisque c'est mon
» parrain qui me l'avait donné...
» — C'est vrai, » dit Timothée, « made-
» moiselle tenait cet animal de son parrain.
» — Qu'est-ce que ça me fait à moi, que
» ce soit votre parrain ou votre tante? je
» vous dis qu'il est à moi.
» — Cœlina parle donc à monsieur... tu
» sais bien que c'est Moustache, toi.
» — Ah! laisse-moi donc tranquille... Je
» cherche Bouchenot qui est perdu... c'est
» bien plus intéressant que ton chien. »

Pendant que Prudence se lamente, le marchand de vin, pour en finir, a passé son mouchoir au collier de Moustache, et il s'éloigne avec ses amis en emmenant le chien que la jeune fille regarde partir, en poussant de gros soupirs.

De son côté Cœlina a visité tous les environs de la maison en appelant en vain Bouchenot.

« — Il est parti, » dit-elle, « parti comme

» cela... tout d'un coup... sans nous attendre!... Comprenez-vous cela, monsieur » Timothée?

» — Probablement, mademoiselle, qu'il » aura encore eu des coliques comme au » spectacle.

» — Des coliques... Ah!... je ne sais... » mais la conduite de Bouchenot n'est pas » naturelle...

» — C'est ce que je trouve aussi, made» moiselle...

»—Ce jeune homme-là a quelque secret...

» — Je le crois...

» — En attendant, il faut partir... car en» fin s'il était malade... Allons, monsieur » Timothée, donnez-nous votre bras.

» — Volontiers, mesdemoiselles...

» — S'en aller quand on comptait s'amu» ser... danser!... Ah! quelle triste partie » de campagne!

» — Ah! mon pauvre chien! » dit Prudence; « c'est bien vilain de n'avoir pas » voulu me le rendre. »

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE

DES MATIÈRES.

		Pages.
Chap. Ier.	Un déjeuner et ses suites.	1
II.	Le spectacle de Séraphin.	34
III.	Héro et Léandre.	54
IV.	Des amis à une première représentation.	94
V.	Puteaux. Saint-Ouen et Montmartre.	125

MOUSTACHE,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

C'est par la paresse que l'ennui est entré dans le monde.
— La Bruyère. —

TOME QUATRIÈME.

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.
HAUMAN ET Cᵉ.

1839

MOUSTACHE.

CHAPITRE Ier.

Bouchenot en bonne société.

Timothée revient à Paris avec les deux jeunes filles, qui sont fort tristes : l'une parce que son amant a disparu, l'autre parce que son chien ne lui a pas été rendu. Timothée fait tous ses efforts pour consoler Cœlina et Prudence : à l'une, il dit que son amant se retrouvera ; à l'autre, que son chien ne vaut pas la peine qu'on le regrette. Quelquefois il se trompe, et adresse à l'une ce qu'il voulait dire à l'autre; il prétend que Bouchenot ne valait pas dix francs, et que Moustache aura été pris d'une colique; mais les jeunes filles sont trop préoccupées pour remarquer ces bévues, et l'on arrive rue de

la Calandre, en pestant contre les mésaventures de la journée.

Bouchenot était déjà rentré et couché, suivant son habitude de se réfugier sous une couverture, lorsqu'il était en proie à quelque violente terreur. La vue de Moustache l'avait bouleversé, il s'était figuré que le chien allait de nouveau s'attacher à ses pas; que l'homme qu'il avait reconnu au spectacle se mettait à sa poursuite; et il avait quitté Montmartre et était revenu à Paris, toujours courant, et sans oser regarder derrière lui.

« — Me direz-vous, monsieur, pourquoi » vous nous avez laissés tous à Montmartre, » comme des paquets? » s'écrie Cœlina en revoyant Bouchenot; « savez-vous que c'est » très-malhonnête, ce que vous avez fait là!

» — Il est certain, » dit Thimothée, « qu'on » ne quitte pas ainsi les personnes avec lesquelles on est. Tu ne finis pas notre partie » de siam... C'était la belle, et certainement » tu aurais perdu le souper... Ce n'est pas » encore de cela dont je me plains... mais » disparaître sans avertir!... sans dire un » mot!... Cela n'est pas du tout aimable.

» — Vous êtes cause que nous n'avons pas » dansé à l'Ermitage, » dit Prudence. « Et » puis, si vous étiez resté là, vous auriez » peut-être su me faire rendre mon chien ; » ou bien, il vous aurait encore suivi... ce » pauvre Moustache ! que j'avais retrouvé, et » qu'un vilain homme n'a pas voulu me ren- » dre, sous prétexte qu'il l'a payé dix francs, » et qu'il est bien à lui.

» — Voyons, monsieur, pourquoi nous » avez-vous quittés comme cela ? » s'écrie Cœlina, en prenant un petit ton bien cour- roucé.

« — Je me suis senti... indisposé, » ré- pond Bouchenot en tâchant de se donner un air intéressant.

« — Encore !... Diable !... cela vous arrive » souvent !... Mais au surplus, Montmartre » est grand, et ce n'était pas une raison » pour revenir sans nous à Paris. Tenez, » monsieur Bouchenot, votre conduite n'est » pas naturelle... Vous avez des mystères !... » des secrets !... je ne sais quoi !. . mais cer- » tainement, vous avez quelque chose.

» — J'ai des coliques, mademoiselle, et

» pas autre chose, » répond Bouchenot avec humeur.

« — C'est singulier! » dit Timothée; « tu » n'y étais pas sujet autrefois.

» — Il me semble que le tempérament peut » changer!... cela n'a rien d'extraordinaire.

» — Voilà une partie de plaisir qui n'a » pas été bien agréable!... » reprend Cœlina; « au spectacle, à la campagne... vous nous » jouez partout le même tour. C'est fort en- » nuyeux d'avoir un amant qui part comme » une fusée, au moment où l'on ne s'y attend » pas. »

Prudence dit adieu à son amie, et Timothée offre, comme de coutume, son bras à la jeune fille. Lorsqu'il se voit seul avec Cœlina, Bouchenot essaye de renouer la conversation.

« — Vous êtes donc revenus de Montmar- » tre... sur-le-champ?

» — Ne fallait-il pas que nous nous mis- » sions à danser, sans savoir ce que vous » étiez devenu?

» — Et... Prudence avait donc retrouvé » son chien?

» — Oui.

» — Mais ce chien... vous ne l'avez pas » ramené ?

» — Vous n'avez donc pas entendu ce » qu'elle vous a dit ! L'homme auquel il ap- » partient maintenant n'a pas voulu le ren- » dre. Il prétend l'avoir acheté pour dix » francs.

» — Ah !... il l'a acheté !... Et quelle es- » pèce d'homme était-ce ?

» — Quelqu'un qui paraissait assez gros- » sier... Il s'est dit marchand de vin.

» — Marchand de vin !... dans quelle rue? » a-t-il dit son adresse?

» — Ah ! mon Dieu ! non...

» — Et il a emmené le chien?

» — Sans doute. En vérité, je suis bien » bonne de vous répondre ; qu'est-ce que » tout cela a d'intéressant? Au lieu de vous » occuper de moi, de me demander pardon » de votre conduite malhonnête à mon » égard, vous ne songez qu'au chien de » mademoiselle Prudence ! Eh ! mon Dieu ! » monsieur, il fallait courir après, puisque » vous vous y intéressez tant. »

Bouchenot se tait, il réfléchit ; il commence à penser qu'il a encore cédé à une terreur panique, et qu'il a eu tort de se sauver en apercevant Moustache. Il se dit que cela ne lui arrivera plus, et il s'endort, en se promettant de ne plus être poltron mal à propos.

Le lendemain, Bouchenot, après avoir fait sa paix avec Cœlina, lui dit d'un ton tragi-comique :

« — Chère amie, nos beaux jours sont » passés !... Nous avons épuisé la coupe » des voluptés... et mangé tout notre pain » blanc !... Il faut maintenant avaler le calice » de l'amertume.

» — Qu'est-ce que tout cela veut dire ? » reprend la petite enlumineuse, en fixant sur son amant des regards étonnés.

« — Cela veut dire que je n'ai plus le sou... » que, par conséquent, il faut que je prenne » l'emploi que l'on m'a proposé, que je me » fixe près de mon ami Henry Jumières ; » qu'il faudra que je travaille comme un » manœuvre pour gagner quelque malheu- » reux écus, et que je ne pourrai plus pas-

» ser une journée à te faire la cour et à te
» mener promener.

» — Si c'est là ce qui t'attriste, » dit Cœlina, « il me semble que tu as grand tort;
» le travail n'est pas un ennui, au contraire:
» je pensais comme toi autrefois, lorsque je
» ne voulais rien faire que m'amuser, cou-
» rir, vivre enfin en véritable gamin; mais
» depuis que je me suis livrée au travail, je
» me suis aperçue que l'on s'amuse beaucoup
» mieux quand on ne s'amuse pas toujours.
» Depuis que tu es avec moi, je t'ai surpris
» plusieurs fois bâillant, l'air ennuyé, en-
» dormi, et ne sachant qu'inventer pour
» tuer le temps. Lorsque tu travailleras, tu
» n'éprouveras pas cela; tu verras que le
» temps marche vite alors, et tu t'amuseras
» bien plus lorsque tu en auras le loisir.
» D'ailleurs ton ami Henry n'est pas un
» tyran, sans doute; tu pourras venir me
» voir tous les jours, ou du moins fort sou-
» vent, et peut-être qu'en n'étant plus sans
» cesse avec moi, ton amour, qui s'attiédit
» un peu, reprendra une nouvelle force.

» — Ma chère Cœlina, tu parles comme

» Bossuet, et quoique je ne me sois jamais » ennuyé près de toi, bien que tu aies l'air » de le croire, je vais essayer de m'y plaire » davantage en y étant moins souvent; je » vais de ce pas trouver Henry, et lui an- » noncer que je me mets dès ce moment à » sa disposition... Cependant, s'il me donne » encore quelques jours je les prendrai... » parce qu'il faut devenir sage le plus tard » que l'on peut; c'est ma maxime à moi... » Ah! tu as beau dire, Cœlina, je trouve » qu'une fortune toute faite vaut bien une » fortune à faire.

» — Mais quand on n'en a pas une toute » faite, il faut bien se donner quelque peine » pour en acquérir...

» — Que veux-tu!... je m'étais laissé dire » que la fortune nous venait en dormant, » et je l'aurais volontiers attendue comme » cela; mais il me paraît que ce serait m'ex- » poser à dormir trop longtemps, et voilà » pourquoi je vais trouver mon ami le com- » merçant. »

Bouchenot se rend en effet chez Henry, qu'il trouve occupé à travailler; le jeune

négociant fait une exclamation de surprise en l'apercevant.

« — Ah! te voilà donc enfin, Bouchenot?

» — Oui, mon cher ami, me voilà.

» — Parbleu! ce n'est pas malheureux!

» —Il est vrai que j'ai un peu tardé... » mais que veux-tu!... j'étais rentré dans » une petite somme... sur laquelle je ne » comptais pas... et avant de me livrer en- » tièrement au travail, j'ai pensé que je » pouvais encore m'amuser un peu...

» — Tu appelles cela un peu... voilà près » de deux mois que je t'attends.

» — Tu crois qu'il y a tant que cela?

» — Et si, ne te voyant pas venir, j'avais » disposé de la place que je t'avais offerte?

» — Alors... j'attendrais qu'il s'en pré- » sentât une autre.

» — Calme-toi, il n'en est pas ainsi. J'ai » toujours pensé que tu viendrais enfin, et » je n'ai pas pris un autre commis; quoique » surchargé de besogne, j'ai suffi à tout. En » passant des nuits, en travaillant sans re- » lâche, on fait bien des choses!

» — Oui, en effet, je crois qu'en travail-

» lant... sans relâche... par exemple, cela » doit échauffer le sang.

» — Rassure-toi ; quand nous serons deux, » nous serons bien moins pressés... Tu auras » encore du temps pour aller voir ta maî- » tresse.

» — Ah! ça me fera bien plaisir, car j'ai » une fort jolie maîtresse, et je t'avoue que » je suis jaloux comme un tigre. C'est pour- » quoi je suis bien aise de pouvoir la sur- » veiller.

» — Moi, je ne suis point jaloux... je suis » tellement sûr du cœur de ma Pauline... et » pourtant, elle est bien séduisante aussi!... » Dis-moi, Bouchenot, la connais-tu? l'as- » tu vue?

» — Celle que tu aimes? N'est-ce pas cette » jeune personne qui était devant toi, au » Vaudeville, le soir de la première repré- » sentation de la pièce de George?

» — Précisément... Eh bien?

» — Elle m'a paru charmante... Mais de » loin, au spectacle, tu sais qu'on ne peut » pas bien juger...

» — Oh! je veux que tu la connaisses, tu

» verras qu'elle est aussi aimable, aussi
» bonne que jolie. Tiens aujourd'hui même,
» je puis te présenter à Pauline...

» — Aujourd'hui?

» — Oui... Es-tu libre ce soir?

» — Sans doute, puisque je venais me
» mettre à ta disposition.

» — Il est trop tard, aujourd'hui, pour
» que tu entres en fonctions... Tu commen-
» ceras demain.

» — J'aime autant cela, d'autant que j'ai
» un peu mal à la tête.

» — Mais ce soir, si tu veux, je te mènerai
» dans une maison où Pauline et son père
» seront. C'est chez madame Merlier, une
» dame fort comme il faut... celle qui était
» avec nous au spectacle.

» — Ah! très bien... Je ne la connais pas,
» madame Merlier.

» — Elle m'aime beaucoup, et présenté
» par moi, tu seras bien reçu. Par exemple,
» je n'ai pas besoin de te dire que c'est une
» maison dans laquelle il faut se conduire
» décemment.

» — Sois donc tranquille! est-ce que tu

» crois que je vais demander le pot de » chambre en arrivant ?

» — Ah ! si tu parles comme cela, ce n'est » pas rassurant.

» — Non, non ! Je veux seulement te per- » suader que je sais fort bien me conduire » dans une société comme il faut. A t'en- » tendre, on croirait que je n'ai jamais été « que dans de mauvais lieux.

» — Ce n'est pas cela que je veux dire ; » mais, entre nous, tu conviendras que » depuis quelque temps tu ne fréquentes » plus que des grisettes.

» — Parbleu ! quand je passais une se- » maine avec six sous dans ma poche, je ne » pouvais pas aller souvent au balcon des » Italiens ou de l'Opéra. Mais, je te le ré- » pète, tu seras content de moi. Qu'est-ce » qu'on fait chez cette madame Merlier?

» — On cause, on fait un peu de musique, » et on joue la bouillotte et l'écarté.

» — Très-bien... Tu m'avanceras de l'ar- » gent pour jouer, parce que je n'en ai plus.

» — Volontiers. Mais je te préviens qu'on » joue petit jeu.

» — Prend-on quelque chose, dans la » soirée ?

» — Oui, on apporte de l'orgeat... de l'eau » sucrée.

» — Ah ! diable ! ça ne porte pas à la tête. » Enfin, c'est égal, je prendrai ce qu'on me » donnera.

» — Tu soigneras ta toilette...

» — Oui... oui... Je resterai comme je » suis, parce que je n'ai pas autre chose, » mais je mettrai du linge blanc. Je te gage » que je fais quelque conquête chez ta ma- » dame Merlier... Dis-donc, y vient-il des » dames un peu potables ?

» — Ah ! Bouchenot, je te repète que je » te mène en bonne compagnie, et si tu as » déjà de ces idées-là...

» — Il me semble que c'est justement dans » la bonne société que les hommes doivent » être galants... Est-ce que les Richelieu, » les Grammont, n'étaient pas bonne com- » pagnie ? et cela ne les empêchait pas de » faire leur cour aux dames. Au reste je te » répète que tu seras content de moi. Je » serai sage comme un puritain.

» — Viens me prendre à six heures; nous » dînerons ensemble, et nous irons ensuite » dans la maison où je te présenterai.

» — Très-bien, je serai exact. »

Bouchenot retourne près de Cœlina, va se mirer, change de cravate, en refait cinq fois le nœud, ce qui donne de l'humeur à la petite enlumineuse, qui prétend que son amant n'a pas besoin d'être si beau pour aller sans elle en compagnie. Enfin, il la quitte et se promène jusqu'au moment d'aller retrouver Henry, en se disant : « Je puis » bien passer encore cette journée à flâner... » cela ne m'arrivera plus de longtemps. »

Henry mène son ami dîner chez un traiteur, et après un repas dans lequel Bouchenot trouve qu'ils ont bu trop raisonnablement, ils se dirigent vers le Marais, et s'arrêtent rue de Bretagne, où demeure madame Merlier.

On arrive dans une vieille maison à grande porte cochère; on monte un grand escalier dont les marches de pierre sont larges et basses, et dont la rampe de fer est soutenue par de grosses colonnes de bois.

« — Si la société dans laquelle tu vas » m'introduire est aussi ancienne que la » maison, » dit Bouchenot à Henry, « je » vais me trouver avec de la noblesse du » roi Pepin.

» — Bouchenot, tu sais ce que tu m'as » promis?

» — Sois tranquille: cette maison antique » m'inspire déjà un sentiment de respect... » je me sens déjà vieilli depuis les pieds jus- » qu'à la tête... Je ne parlerai que de l'his- » toire ancienne.

» — Je crois que tu feras bien de t'obser- » ver... Mais nous y voici. »

Un domestique ouvre à ces messieurs, et Bouchenot murmure, en traversant l'antichambre :

« — Un valet mâle!... peste... bon genre... » mais j'aimerais mieux deux cuisinières. »

Le domestique ouvre la porte du salon, et annonce, sur ce que lui a dit Henry : M. Jumières, M. Bouchenot.

Henry passe le premier, et Bouchenot le suit dans un immense salon où il y a déjà beaucoup de monde. Madame Merlier, femme

d'une cinquantaine d'années, dont les manières sont gracieuses et distinguées, vient au-devant de ces messieurs. Henry prend Bouchenot par la main et le présente à la maîtresse de la maison comme un de ses meilleurs amis. Madame Merlier adresse quelques paroles aimables à Bouchenot, et celui-ci, ne pouvant pas parvenir à tourner une réponse convenable, se contente de saluer profondément en se tenant le col bien roide dans sa cravate.

Henry vient d'apercevoir sa Pauline, et il quitte bien vite son ami pour aller près de la femme qu'il aime. Madame Merlier va recevoir d'autres personnes qui arrivent, et Bouchenot se trouve abandonné à lui-même au milieu du salon, dans un immense cercle de dames de tout âge, derrière lesquelles les hommes causent et se promènent. Bouchenot se sent extrêmement mal à son aise. S'il y avait du feu à la cheminée, il irait se placer devant, et, au risque de se griller les mollets, il trouverait là une contenance. Mais un paravent a remplacé le feu : aller s'intaller devant peut sembler gauche. Bouchenot

s'assiérait volontiers, et il a pour cela jeté des regards furtifs autour de lui ; mais tous les siéges sont occupés, et ce qu'il y a de pis, c'est que deux nouvelles dames qui viennent d'arriver ont, en se plaçant, fermé l'entrée du cercle dans lequel Bouchenot a été introduit. Il se trouve bloqué dans le beau milieu du salon, et pouvant servir de point de mire à toute la société.

Sacrebleu ! je dois avoir l'air de l'obélis- » que ! » se dit Bouchenot en tournant et retournant son chapeau dans ses mains et le faisant passer de son bras droit sous son bras gauche, comme s'il eût voulu faire des tours avec. « Si l'on croit que je m'amuse au milieu » de ce cercle ! Et ce Henry qui me laisse » là... et toutes ces femmes qui me regar- » dent... Ce que c'est que de perdre l'habi- » tude de la société... on est tout embar- » rassé... tout bête... Il me semble que dans » ce moment mon nez est enflé d'un tiers. » Allons, remettons-nous... de l'aplomb... » de l'assurance... n'ayons pas l'air gêné. »

Et pour n'avoir pas l'air gêné, Bouchenot commence par mettre son chapeau sur sa

tête, et fredonne un couplet entre ses dents; mais bientôt il s'aperçoit que quelques dames le regardent d'un air surpris, que plusieurs hommes ricanent en l'examinant, ne sachant pas ce que cela veut dire, il devient rouge écarlate, et fourre ses deux mains dans son pantalon en tâchant de se donner une pose académique.

Heureusement Henry vient de jeter les yeux sur son ami, et, se hâtant de pénétrer dans le cercle, il court à lui et lui dit à l'oreille :

« — Malheureux, qu'est-ce que tu fais! » veux-tu bien ôter ton chapeau de dessus » ta tête!... Comment, dans un salon, devant » des dames, tu oses te couvrir!

» — Ah! mon Dieu! c'est vrai, » répond Bouchenot en ôtant vivement son chapeau, « tu as raison... je n'y pensais plus... je me » croyais à l'estaminet...

» — Mais veux-tu te taire!

» — Oui, je voulais dire... je me croyais » au café... Aussi, pourquoi me laisses-tu » comme cela seul au milieu de ce salon, » dans lequel je ne connais personne? Quelle

» mine veux-tu que je fasse moi?... Toutes
» ces dames me regardent... ça me trouble,
» parole d'honneur... je ne sais plus comment
» pincer ma bouche.

» — Ne la pince pas du tout, cela vaudra
» infiniment mieux.

» — Cela t'est facile à dire... il faut bien
» que je me fasse une bouche, un sourire... je
» vois que la société ne se compose pas que
» de vieilles gens... c'est vrai... il y a de la
» jeunesse aussi... c'est mêlé... c'est très-
» mêlé ici.

» — Chut! ne parle pas si haut...

» — Il me semble que je ne dis pas de
» sottises... reste près de moi, ça me fera
» plaisir.

» — Tout à l'heure je te présenterai à ma
» Pauline...

» —Ah! oui, tu me retireras de ce cercle...
» ça m'obligera beaucoup.

» — Vois-tu ce vieux monsieur qui cause
» dans ce coin là-bas?...

» — Ce petit vilain, sec, ridé?

» — Chut! c'est M. Giraumont, le père de
» Pauline.

» — Ah! c'est là M. Giraumont... diable! » il est bien laid, M. Giraumont; et pour » avoir une fille si jolie, il faut que sa femme » ait eu un regard ou autre chose...

» — Bouchenot, je te prie de ne point te » permettre de pareilles plaisanteries sur » des personnes que je dois respecter.

» — Mon Dieu! tu ne veux pas que je » plaisante, tu ne veux pas que je chante... » tu ne veux pas que je pince ma bouche... » alors il faut donc que je fasse la statue » pour avoir l'air bonne compagnie. »

Henry allait répondre à son ami, mais en ce moment une dame l'appelle, il se hâte d'aller près d'elle, et Bouchenot se retrouve de nouveau seul dans le cercle, parce qu'il n'a su comment marcher pour en sortir. Il se décide pourtant à aller s'adosser devant la cheminée, écartant les basques de son habit comme s'il se chauffait; et pour se désennuyer, il prête l'oreille aux conversations des dames qui sont assises près de lui.

« — Madame, je suis vraiment en mal- » heur depuis quelque temps, » dit une petite dame âgée à une personne placée près

d'elle; « c'est étonnant comme cela me pour-
» suit...

» — Est-ce que vous avez encore été mal-
» traitée hier, madame Gimblanc ?

» — Très-maltraitée... Si cela continue,
» il faudra que je cesse de jouer !...

» — Est-ce à la bouillotte que vous avez
» perdu ?

» — A la bouillotte! fi donc! je n'aime pas
» ce jeu-là... c'est trop perfide, et puis cela
» va trop vite. C'est au boston que j'ai joué
» hier, et j'ai encore perdu dix-neuf sous...
» trente-huit fiches.

» — Ah ! vous jouez à deux liards la fiche;
» c'est bien cher !

» — Que voulez-vous? maintenant dans le
» monde on joue un jeu d'enfer ! c'est en-
» nuyeux.

» — J'espère qu'on ne me fera pas faire la
» partie de ces dames, » se dit Bouchenot.
» Ce doit être amusant... être avec de vieilles
» têtes, et finir par leur gagner six blancs!
» ce serait par trop bon genre. Écoutons
» d'un autre côté.

» — Vous devez trouver ma fille gran-

» die, » dit une dame à sa voisine, « car il » y a longtemps que vous ne l'avez vue.

» — Oui, en effet... je crois qu'elle est un » peu grandie.

» — Un peu ! de huit lignes depuis sept » mois !... c'est énorme... et j'en suis sûre, » je l'avais mesurée avant qu'elle ne retour- » nât à sa pension, et je l'ai mesurée hier » quand elle est arrivée.

» — La petite Durieux a grandi aussi... » je crois qu'elle est maintenant de la taille » de la vôtre.

» — Oh ! que non ; il y a un demi-pouce » de différence, j'en suis certaine, je les ai » mesurées toutes les deux. Ma fille sera » très-grande ; depuis l'année dernière, c'est » étonnant comme elle s'est développée... » Je vois cela à ses robes...

» — La petite Durieux sera très-bien » faite, je crois.

» — Ma fille a la taille plus mince ; je la » lui ai mesurée avant-hier...

» — Après cela, les enfants changent » beaucoup en prenant de l'âge : il y en » a qui grandissent tard ; on ne peut

» pas savoir d'avance ce qu'ils seront.
» — Oh! pardonnez-moi, on voit à la
» longueur de leurs doigts s'ils auront une
» taille élevée... Les doigts de ma fille sont
» plus longs que tous ceux des autres pen-
» sionnaires de son âge. Je les ai mesurés.
» — Il paraît que cette dame mesure
» tout, » se dit Bouchenot en se détour-
nant. « Si elle m'avait mesuré depuis que je
» suis debout au milieu de ce salon, je suis
» sûr qu'elle me trouverait maintenant rape-
» tissé de beaucoup, car cela me fatigue
» considérablement de rester ainsi. Ah!
» voilà un siége vacant... ma foi, tant pis,
» je m'y mets. »

Bouchenot va s'asseoir dans le cercle; il se trouve avoir à sa gauche une petite vieille bien parée, bien fardée, bien élégante... dont le cou, les oreilles et les doigts sont couverts de diamants, et qui fait toujours non avec sa tête, et à sa droite une grande dame entre deux âges, qui passe fort souvent le bout de sa langue sur les lèvres en y mettant une certaine fierté.

Bouchenot adresse quelques mots à la

petite vieille pour tâcher d'entrer en conversation ; mais on ne lui répond que par des sourires et des signes négatifs.

« — Est-ce que cette dame est muette, » ou sourde, » se dit Bouchenot ; « cela » m'étonnerait ! Voyons, essayons encore... » Elle a l'air d'entendre pourtant... »

Et se penchant contre l'oreille de la vieille dame, il lui dit en élevant la voix :

« — Madame va probablement faire sa » partie... à l'âge de madame on doit aimer » le jeu... On ne peut plus guère faire autre » chose en société... car certainement ma- » dame ne danse plus. »

La petite vieille sourit, branle la tête et répond d'une petite voix claire et tremblottante :

« — J'ai pris deux fois du café aujour- » d'hui !... on m'en donnera encore demain... » si je suis bien sage ! »

Bouchenot se recule en ouvrant de grands yeux et cherchant à deviner si cette vieille dame est sourde ou si elle se moque de lui... Mais un jeune homme placé derrière sa chaise, remarquant sa stupéfaction, lui dit

en souriant : « Vous aurez de la peine à faire » la conversation avec madame de Courti- » vaud; elle est en enfance.

» — Eh bien, c'est gentil ! » s'écrie Bouchenot, « et moi qui voulais absolument » causer ! je m'étais bien adressé ! quand » on est comme cela, que vient-on faire en » société ?

» — On place quelquefois madame de » Courtivaud au boston. Elle a tellement » l'habitude de ce jeu, qu'à défaut de sa » tête, ses yeux lui suffisent encore pour y » faire sa partie; cependant elle y commet » de fréquentes distractions.

» — Ce doit être bien amusant de jouer » avec elle !...

» — Méfiez-vous de la partie de boston si » on vous propose de vous y mettre avec des » personnes que vous ne connaissez pas. » Dernièrement ici, je me suis trouvé y » tenir tête à trois dames dont l'une était » madame de Courtivaud qui est en enfance, » et met souvent du pique pour du cœur; la » seconde dame était sourde, et la troisième » s'endormait toujours pendant qu'on don-

» nait les cartes; nous avons mis trois » heures et demie pour faire deux tours.

» — Vous avez eu de la patience ! au » second coup, je vous certifie que j'aurais » renversé les cartes, les bougies et la » table. »

Bouchenot s'est tourné vers le jeune homme avec lequel il serait bien aise de continuer à causer : mais celui-ci se lève pour aller parler à des dames, et Bouchenot en est réduit à écouter sa grande voisine de droite, qui parle alors avec une dame et lui dit :

« — Je n'aime que ce qui est beau et » bon... que voulez-vous ? chacun a ses » goûts... d'abord mon mari gagne beaucoup » d'argent... Il gagne tout ce qu'il veut... il » fait des affaires, des spéculations !... ma » foi, moi je me dis : Pourquoi se priver de » ce qui fait plaisir ?... quand j'achète » quelque chose, c'est toujours ce qu'il y a » de meilleur... je n'aime pas le mauvais... » nous vivons bien ! nous vivons très-bien ! « il serait impossible à mon mari de dîner « rien qu'avec deux plats, il lui en faut au

» moins quatre, et toujours du dessert !...
» il ne dînerait pas sans dessert... il serait
» malheureux, il lui manquerait quelque
» chose... Mais pourquoi se priver... quand
» on gagne beaucoup d'argent ?...

» — Voilà une dame qui finira par se faire
» voler ! » se dit Bouchenot. « Ah çà ! est-ce
» que Henry va me laisser toute la soirée
» livré à moi-même ?... Ah ! le cercle se dé-
» fait enfin... Oh ! ma foi, je vais essayer de
» me dégourdir les jambes ! »

Bouchenot se lève et se dirige du côté de son ami qui est assis derrière sa Pauline à laquelle il tâche de temps en temps de glisser un mot d'amour.

« — Dis donc, Henry, tu me laisses là-
» bas tout seul, si tu crois que je m'a-
» muse !... »

Henry se hâte d'interrompre Bouchenot et le présente à mademoiselle Giraumont en lui disant : « Voulez-vous me permettre, made-
» moiselle, de vous présenter un de mes amis
» qui va devenir mon compagnon de tra-
» vail ?... A dater de demain, Bouchenot est
» de ma maison... Et je pourrai alors avoir

» quelques moments de plus... pour aller » voir... mes connaissances. »

Pauline fait à Bouchenot un salut gracieux, en lui disant : « Monsieur Henry m'a » souvent parlé de vous, monsieur... Il était » même inquiet de ne point avoir de vos » nouvelles.

» — Ce cher Henry ! » répond Bouchenot; « oh ! c'est un ami !... nous nous aimons beaucoup tous les deux... il m'a souvent prêté » de... Je veux dire que nous nous obligeons « dans l'occasion... Et certainement, made- » moiselle... quand il s'agira de danser à sa » noce, je n'aurai pas la goutte aux jambes ! »

La jeune fille baisse les yeux en rougissant, et Henry pousse Bouchenot en lui disant tout bas : « Est-ce qu'on parle de ces » choses-là !... Tu es bien indiscret...

» — Ah ! je croyais que la chose était con- » venue entre vous... On ne sait jamais ce » qu'on peut dire ici.

» — J'ai beaucoup d'espoir ; Pauline n'aime » que moi, je suis sûr de son cœur...

» — Eh bien ! ça va tout seul alors.

» — Mais son père tient tant à ce qu'on

» ait de la fortune... ou un commerce très-
» florissant !

» — On l'invite à déjeuner, on le grise,
» et il consent à tout.

» — Oh ! non, ce n'est pas ainsi qu'il faut
» agir pour réussir près de monsieur Giraumont !... C'est à force de travail, d'ordre,
» de bonne conduite, que j'obtiendrai la
» main de sa fille.

» — Il ne me prendra jamais pour gendre,
» moi !

» — Monsieur joue-t-il à la bouillotte ? »
dit madame Merlier en s'adressant à Bouchenot.

« — Oui, madame. Oh ! la bouillotte...
» j'y ai passé bien des nuits...

» — Voici une place ; si vous voulez com-
» mencer, veuillez prendre une carte !

» — Très-volontiers, madame. »

Madame Merlier s'éloigne et Bouchenot s'approche de Henry en lui disant à l'oreille : « Je vais jouer... glisse-moi de l'argent dans
» la main sans que cela paraisse... Nous
» avons oublié cela avant d'entrer.

» — Ah ! c'est juste .. tiens.

» — Tu ne me donnes que vingt francs.

» — C'est plus qu'il ne te faut, puisque » je te dis qu'on joue petit jeu... trente sous » la cave...

» — Enfin, c'est égal, quand je n'en aurai » plus, je te ferai signe. »

Et Bouchenot se dirige vers la table de bouillotte en se disant : « Pourvu qu'on ne » me fasse pas jouer avec madame de Cour- » tivaud et avec la dame qui s'endort et celle » qui est sourde... A la rigueur, si la petite » Courtivaud voulait, je lui jouerais ses » diamants. »

Bouchenot est à la table de bouillotte depuis quelque temps; il joue très-lestement l'argent de son ami; il gagne et il commence à trouver que l'on s'amuse chez madame Merlier, lorsque la porte du salon s'ouvre et le domestique annonce :

« — Monsieur Mortandal. »

Un bel homme, mis avec élégance, entre dans le salon, et va saluer la maîtresse de la maison, qui semble redoubler de politesse pour le recevoir.

Bouchenot, qui a levé la tête et jeté par

hasard les yeux sur la personne qui vient d'entrer, sent une sueur froide parcourir tout son corps, en reconnaissant le monsieur qu'il a déjà vu au Vaudeville.

« — Qu'est-ce que vous faites donc, mon-» sieur? » dit un des joueurs de bouillotte en s'adressant à Bouchenot. « Vous nous » donnez à chacun quatre cartes...

» — Ah! pardon, monsieur... je croyais » jouer au billard...

» — Au billard! » répond le joueur en riant.

« — Non... au piquet... ou... le fait est » que je ne savais plus à quoi je jouais. »

Bouchenot ne sait plus ce qu'il fait. La vue de la personne qui vient d'arriver le bouleverse, il a fait deux fois le mouvement de se lever, il a bien envie de sortir du salon; cependant, il fait tous ses efforts pour se remettre, en se disant :

« — Allons... qu'est-ce que cela signifie » d'avoir peur de cet homme?... il ne me » mangera pas... D'ailleurs... c'est lui... qui » doit avoir peur... je suis un imbécile .. Me » sauver, de quoi aurais-je l'air?... que pen-

» serait Henry?... Allons, remettons-nous..
» n'ayons pas l'air de connaître. . . cet
» homme... je suis bien sûr qu'il en fera
» autant de son côté... Restons au jeu... ne
» regardons que mes cartes... »

Malgré tous ses efforts pour paraître calme, Bouchenot n'est plus à son jeu. Il commet de fréquentes bévues. Il abat ses cartes avant qu'on ait parlé. Il tient quand il faudrait passer, et il passe avec des brelans... Bientôt ses distractions augmentent, car il écoute avec attention une conversation qui a lieu près de lui.

« — Qu'est-ce donc que ce M. Mortandal? » demande un jeune homme à un de ses voisins. « Madame Merlier semble avoir pour » lui beaucoup de considération.

» — Ah! mon cher! c'est que ce monsieur » est fort riche. C'est un Marseillais, il est » arrivé à Paris il y a une dizaine d'années, » pour remplir une place de petit commis » dans une maison de commerce ; et, au- » jourd'hui, il a maison à Paris, maison » de campagne, cabriolet ! une fortune » enfin !...

» — Et comment a-t-il gagné cette for-
» tune-là ?

» — Dans le commerce... Il a fait des en-
» treprises en grand... Tout lui réussit, à
» ce qu'il paraît ; enfin, il gagne beaucoup
» d'argent... Aussi, c'est à qui aura l'avan-
» tage de recevoir M. Mortandal.

» — Monsieur... c'est à vous à faire... »
dit un joueur, en s'adressant pour la troi-
sième fois à Bouchenot ; et celui-ci, qui était
tout entier à ce qu'il entendait dire sur le
Marseillais, sort enfin de sa léthargie et tâche
d'être à son jeu, tout en se disant :

« Il gagne beaucoup d'argent !... il a ca-
» briolet !... il est très-riche !... Parbleu !...
» je le crois bien !... Mais, si l'on savait par
» quels moyens il fait fortune... et moi qui
» le sais !... et qui n'ose pas le dire... Je suis
» un grand drôle !... Je voudrais bien m'en
» aller sans que cela se remarquât. Ah ! mon
» Dieu ! je crois qu'il m'a vu... cet homme...
» il me reconnaît... il va peut-être s'en
» aller... S'il pouvait s'en aller... »

Mais au lieu de s'éloigner, M. Mortandal,
qui venait de regarder attentivement Bou-

chenot, se contente de se pencher vers madame Merlier, qui est alors près de lui, et semble lui adresser des questions ; puis, au bout de quelques instants, il s'approche de la table de bouillotte, et se tient justement en face de celui qu'il a aussi reconnu.

« — Quelle audace ! » se dit Bouchenot, « il vient se poser là... devant mes yeux... » me braver... J'ai beau tâcher de prendre » sur moi... je me sens bien mal à mon « aise... je dois avoir l'air très-bête en ce » moment. »

Bientôt une place est vacante à la bouillotte, M. Mortandal s'y met et se trouve ainsi faire la partie de Bouchenot; celui-ci n'est plus maître de son trouble, quoique le Marseillais semble lui sourire et affecte de lui parler avec une extrême politesse.

« — Mon tout, mon tout ! mon tout ! » s'écrie Bouchenot en roulant des yeux effarés autour de lui. Cette manière de jouer fait d'abord reculer les personnes qui font la partie de Bouchenot; mais bientôt pourtant le *tout* offert est tenu, et Bouchenot est décavé.

« — Comment, monsieur, vous faites votre tout avec deux huit et une dame! » dit le Marseillais en regardant Bouchenot d'une façon singulière.

« — Oui monsieur, » répond celui-ci en se levant et quittant la table ; « c'est comme » cela que je joue à la bouillotte... chacun a » sa manière.

» Je doute que ce monsieur gagne souvent, » dit un des joueurs lorsque Bouchenot est éloigné.

« — Je crois que ce monsieur était indisposé et voulait s'en aller, » dit un autre; « car, depuis quelques moments, il n'était » plus du tout à son jeu.

Le Marseillais ne dit rien; mais il tourne doucement la tête pour regarder la porte du salon qui venait de se refermer sur Bouchenot, qui s'était doucement glissé jusque-là, et était parti après avoir pris le premier chapeau qu'il avait trouvé sous sa main.

CHAPITRE II.

Une fortune inattendue.

« — Eh bien ! » dit Cœlina en voyant revenir Bouchenot près d'elle, et en remarquant son trouble, sa pâleur, le désordre qui règne dans toute sa personne; « eh bien ! cher ami, » que vous est-il donc arrivé ce soir ?... Comme vous voilà défait... bouleversé ! » Est-ce que vos coliques vous ont pris » dans cette belle réunion pour laquelle » vous vous étiez fait si beau?

» — Oui... » répond Bouchenot en se jetant sur une chaise, « je me suis trouvé... » fort mal à mon aise... je suis sorti très-» vite.

» — Mais savez-vous que ça devient in-» quiétant un mal qui revient si souvent ?

» Voulez-vous que j'aille chercher le médecin ?

» — Non, c'est inutile... je me sens déjà mieux.

» — Veux-tu prendre quelque chose?

» — Je ne veux rien.

» — Tu ne veux rien prendre ! Oh ! certainement tu es malade, cher ami ; tu n'es pas dans ton état naturel.

» — Cœlina, laissez-moi tranquille; vous me ferez bien plaisir.

» — Tiens, ce chapeau dont la coiffe est blanche... et la tienne était noire... Ce n'est pas ton chapeau cela.

» — C'est possible... Je trouvais aussi en chemin qu'il m'était un peu large.

» — Comment, tu n'as pas vu que tu te trompais de chapeau !... Il me semble cependant qu'une coiffe blanche ne ressemble pas à une noire.

» — Quand on est pressé, cela se ressemble beaucoup.

» — Et qui te pressait donc tant?

» — Puisque je vous ai dit que j'avais mes coliques... »

Cœlina hoche la tête d'un air de doute et en murmurant : « Tout cela n'est pas natu-
» rel... Certainement on a quelque secret
» qu'on ne veut pas me confier... et c'est
» bien mal : avec qui aura-t-on de la con-
» fiance si l'on en manque pour sa meilleure
» amie, pour celle qui nous a donné des
» preuves de son sincère attachement, qui
» nous a aimé, dans l'infortune, et qui ne
» voudrait des richesses que pour les par-
» tager avec nous. »

Tout en disant cela, la jeune fille s'est rapprochée de Bouchenot ; elle passe une de ses mains derrière son épaule, de l'autre, elle lui caresse doucement le menton, et lui dit avec une voix suppliante :

« — Mon petit Bouchenot, je serai bien
» discrète, je te le jure!... mais apprends-
» moi ce qui te tourmente comme cela quel-
» quefois... ce qui te rend tout à coup triste
» quand tu étais gai... muet quand tu étais
» bavard... ce qui enfin change tout à coup
» ton humeur... Oh! tu vas me le dire...
» n'est-ce pas que tu vas me le dire?

» — Cœlina, fais-moi le plaisir de me

» laisser tranquille, » répond Bouchenot en repoussant sa maîtresse.

La petite enlumineuse s'éloigne avec dépit, et Bouchenot cherche dans le sommeil l'oubli de ses terreurs de la soirée.

Le lendemain, Cœlina boudait encore, et Bouchenot faisait un petit paquet de ses effets pour les transporter au domicile de Henry, qui allait devenir le sien. Il se hâtait lentement, suivant son habitude, lorsqu'il s'agissait de prendre une sage résolution. Mais son gousset était vide; le travail de Cœlina n'était que bien juste suffisant pour subvenir à ses besoins, il fallait donc se résoudre à faire aussi quelque chose pour gagner de l'argent.

« — Voilà ce que c'est! » dit Bouchenot après avoir terminé ses préparatifs. « Maintenant il faut aller prendre le collier de » misère. Ce n'est pas le travail qui m'effraye, certainement!... mais ce qui m'afflige, c'est de se quitter... ma petite » Cœlina... j'étais si heureux près de toi... » Eh bien! tu ne me réponds pas... tu me » boudes, Cœlina?

» — Laissez-moi tranquille, monsieur, » répond la petite enlumineuse. « Hier au soir » vous n'avez pas voulu me parler; moi, je » ne veux pas vous répondre à présent. Chacun son tour.

» — Hier... j'étais malade.

» — Oh! oui, comme je danse.

» —Aujourd'hui, je vais te quitter... Veux-» tu nous separer fâchés?

» — Vous ne méritez pas que je vous » aime.

» Si... et tu verras... dès que j'aurai fait » fortune dans le commerce... et je tâcherai » que ce soit le plus vite possible, c'est à tes » pieds que je viendrai déposer le fruit de » mes veilles.

» — Nous verrons cela... Maintenant que » vous allez habiter chez M. Henry, il va » vous mener tous les soirs avec lui dans le » monde... dans de belles réunions comme » celle d'hier.

» —Oh! je n'irai pas! je te certifie que je » ne veux plus y retourner dans ses belles » sociétés où l'on rencontre des... où l'on se » trouve avec toutes sortes de gens!... Je te

» le répète, c'est près de toi que je viendrai
» passer tous les moments que j'aurai de
» libres... et je tâcherai d'en avoir souvent...
» Mais il se fait tard... midi est sonné, et je
» devais être chez Henry de bonne heure...
» Adieu, ma petite Cœlina. Je vais prendre
» en bas un commissionnaire qui marchera
» derrière moi avec mon paquet; j'aurai l'air
» d'aller aux diligences.

» —Veux-tu que je te le porte, ton paquet?

» — Non, chère amie, non : il ne faut
» jamais réduire la beauté à l'emploi de
» portefaix... J'ai encore quinze sous... ce
» sera suffisant pour payer la commission.

» — Et tes amis George et Timothée, tu
» ne vas pas leur dire adieu?

» — Certainement ils ne sont pas dans
» leur chambre à m'attendre... D'ailleurs, ils
» me gronderaient de ce que je ne suis pas
» parti plus tôt, et ce n'est pas la peine. Ils
» viendront me voir... à mon bureau. »

Bouchenot embrasse Cœlina et se dispose à sortir, lorsqu'une voix crie dans l'escalier :

« — Monsieur Bouchenot!... trois sous
» s'il vous plaît !...

» — Tiens! c'est toi que l'on appelle, » dit Cœlina en regardant son amant.

« — Moi!... » répond Bouchenot en devenant tout tremblant. « Je n'y suis pas!... dis » que je n'y suis pas!... »

Et déjà Bouchenot se sauve dans la petite pièce qui sert de cuisine, et dans son trouble il veut se cacher derrière la fontaine, lorsque sa maîtresse court après lui, en lui disant :

« — Mais qu'est-ce qui te prend donc » encore?... qu'est-ce que tu as?... C'est le » facteur qui t'appelle... n'entends-tu pas » sa claquette... et n'a-t-il pas demandé » trois sous?

» — Le facteur... tu crois que c'est le facteur? » répond Bouchenot d'un air inquiet.

« — Sans doute c'est une lettre pour toi... » je vais aller la chercher...

» — Une lettre... pour moi... de Paris.. » Mais si c'était autre chose!... Il faudrait » t'assurer auparavant...

Mais Cœlina n'écoute plus Bouchenot, elle est déjà dans l'escalier, et elle remonte bientôt, tenant une lettre à sa main.

« — Tu vois bien que je ne m'étais pas

» trompée... c'est une lettre pour toi... la » voilà.

» — C'est singulier! » dit Bouchenot en s'emparant de la lettre; « je n'attends pas de » nouvelles... qui donc peut m'écrire?

» — Oh! quelque femme sans doute! cela » se devine!...

» — Non... ce n'est pas là une écriture de » femme.

» — Pourquoi donc! il y en a qui écrivent » comme des peintres, maintenant. C'est » quelque beauté dont vous aurez fait la » conquête hier, en société, et qui vous » donne un rendez-vous...

» — Hier... en société... Oh! non... je ne » pense pas avoir fait de conquêtes hier...

» — Au reste, j'espère que je vais savoir » ce qu'on vous écrit... voyons... ouvrez » donc... dépêchez-vous donc... Ah! il y a » longtemps que j'aurais brisé le cachet, » moi!... »

Bouchenot examinait et tâtait la lettre, il semblait craindre qu'en la décachetant elle ne fît explosion. Il ne reconnaissait pas l'écriture, qui, quoique belle, semblait con-

trefaite. Enfin, il se décide cependant à briser le cachet, mais auparavant il s'éloigne de Cœlina, en lui disant :

« — Permettez, chère amie, il peut y » avoir là dedans des choses qui ne concer- » nent pas les femmes.

» — Oh ! c'est bon !... lisez... mais il fau- » dra bien que je la lise aussi, moi... ou » sans cela, gare à vos yeux. »

Bouchenot se retire dans l'embrasure d'une fenêtre; il ouvre la lettre, et là, la première chose qui frappe ses regards est un billet de banque, plié en quatre, qui était renfermé dedans.

Par un mouvement aussi prompt que la pensée, Bouchenot a saisi le billet de banque, l'a roulé dans sa main et glissé dans sa poche, en tournant le dos à Cœlina, qui ne s'est aperçue de rien. Il se hâte ensuite de lire la lettre, qui n'est point signée, et contient ces mots :

« Je croyais ne jamais vous revoir; car » dans l'état où je vous vis pour la première » fois, je ne devais pas soupçonner en vous » un homme qui est reçu dans le monde;

» puisque nous nous sommes retrouvés,
» j'espère que vous serez toujours aussi
» fidèle au serment que vous nous avez
» fait : je viens de prendre des informations
» sur vous, je sais que la fortune ne vous
» est point favorable, je vous prie d'ac-
» cepter les mille francs que renferme cette
» lettre, et tous les mois vous recevrez par
» la poste cinq cents francs pour prix de
» votre discrétion. »

Bouchenot a cessé de lire, mais il tient toujours ses regards attachés sur la lettre; il semble absorbé dans ses réflexions. L'étonnement, la joie et la crainte se partagent tour à tour son être; il ne sait s'il doit ajouter foi à ce qui lui arrive; il relit encore le billet anonyme dont il devine aisément l'auteur.

Cœlina, impatientée de ce que la lecture du billet se prolonge, se rapproche de son amant, et passe doucement la tête par-dessus son épaule en s'écriant :

« — Il paraît qu'il y en a long !... voyons
» un peu ça !... »

Mais Bouchenot froisse la lettre dans ses

mains et la fourre précipitamment dans sa poche, en disant :

« — Ce sont des affaires particulières... » des choses... de famille qui ne regardent » que moi... vous ne pouvez pas voir cette » lettre.

» — Je ne puis pas voir cette lettre ! » répond la petite enlumineuse en devenant pâle de jalousie et de colère. « Ah ! par » exemple, ce serait un peu fort... Vous ne » pensez pas sans doute que je me contenterai de cette réponse !

» — Il le faudra bien. Je vous répète, » Cœlina, que ce billet n'a rapport qu'à des » affaires de famille.

» — Vous mentez, vous n'avez plus de » famille... tous vos parents sont morts, » vous me l'avez dit cent fois.

» — Je me trompais !... il m'était resté » un cousin... un arrière-cousin... c'est lui » qui m'écrit.

» — Et comment s'appelle-t-il, ce cousin ?... voyons quel est le nom de la personne qui vous écrit ?... Eh bien... vous « ne pouvez pas répondre... vous ne savez

» pas même le nom de celui qui vous écrit?

» — Si, mademoiselle, je le sais... mais » je ne veux pas le dire.

» — Monsieur Bouchenot, montrez-moi » cette lettre... tout de suite... je veux la » lire.

» — Mademoiselle Cœlina, je vous répète » que vous ne la lirez pas, parce qu'elle » parle de choses qui ne sont pas de votre » compétence.

» — C'est bien, monsieur, il suffit, il est » inutile de chercher à me tromper... je ne » suis pas encore bête comme Prudence; » Dieu merci !... je vois ce qui en est, cette » lettre est d'une femme... vous avez une » intrigue nouvelle... je m'en doutais... » Depuis longtemps vos mystères... vos dis- » tractions, vos soi-disant coliques m'a- » vaient donné des soupçons; maintenant » je n'ai plus même l'ombre d'un doute; » vous en aimez une autre... je suis délaissée, » trahie !...

» — Cœlina, je te certifie qu'il n'en est » rien... il n'est pas du tout question » d'amour dans cette lettre...

» — Eh bien, alors, montrez-la-moi... » laissez-moi la lire... Bouchenot... mon » petit Bouchenot... je t'en supplie... laissez-» moi lire cette lettre... ou je vais grincer » des dents et m'arracher les cheveux.

» — Tu ne t'arracheras rien du tout, et » je ne te montrerai pas la lettre... je suis » désolé de te refuser, mais cela ne peut pas » être autrement.

» — Ah! vous le prenez sur ce ton, mon-» sieur! » s'écrie Cœlina en s'éloignant de Bouchenot, « eh bien! tout est fini entre » nous... je ne veux plus vous voir... je ne » veux plus entendre parler de vous...

» — Comme il vous fera plaisir, made-» moiselle.

» — Voilà vos effets, monsieur, emportez » votre paquet... il n'est pas trop lourd...

» — C'est ce que je vais faire, mademoi-» selle.

»—Et ne vous donnez pas la peine de reve-» nir chez moi, parce que je n'y serai jamais.

» — Cela suffit, mademoiselle, on s'y » conformera; j'ai bien l'honneur de vous » souhaiter le bonjour. »

Bouchenot prend son paquet et descend fort tranquillement l'escalier; quand il est arrivé au premier étage, Cœlina lui jette sur la tête une brosse à dents et un peigne, en lui criant :

« — Tenez, monsieur, voilà qui vous » appartient encore... je ne veux garder » aucun de vos effets... donnez cela à votre » nouvelle maîtresse pour la mettre dans ses » meubles. »

Bouchenot foule dédaigneusement à ses pieds le peigne et la brosse à dents, et sort de la maison, en se disant : « Je vais m'y » mettre, moi, dans mes meubles, et cette » fois, ce sera un peu élégant, je m'en » vante.

» — Cinq cents francs par mois ! » se répète Bouchenot, en marchant au hasard le long des quais, tenant son petit paquet sous son bras gauche, et de sa main droite caressant le billet de banque, qui est dans la poche de son pantalon. « Cinq cents » francs par mois ! .. cela fait six mille » francs de rentes par an ! cela représente » un capital de cent vingt mille francs... et

» même plus, maintenant que la rente est
» à cent neuf quatre-vingt... Il est vrai
» qu'on doit rembourser le cinq pour cent...
» Mais moi, je suis tranquille, on ne me
» remboursera pas mon capital... j'ai donc
» maintenant six mille francs de rentes...
» C'est une fort jolie fortune pour un gar-
» çon... qui n'avait rien... plus, mille
» francs comptant... mille francs que je
» tiens... que je palpe... que je caresse...
» dont je puis dès à présent faire tout ce
» que bon me semblera... Ah çà! mais..
» c'est magnifique tout cela... me voici dans
» une position superbe !... suis-je bien
» éveillé !... Moi... qui n'avais que l'espoir
» d'une place médiocre... où il aurait fallu
» travailler comme un nègre... me voilà
» riche... me voilà rentier et maître de mon
» temps !... Je n'ai plus rien à faire, qu'à
» m'amuser du matin jusqu'au soir... Oh !
» mais c'est charmant !... je suis le plus
» heureux des mortels !... »

Et Bouchenot, qui sourit en parlant tout seul, comme cela arrive fréquemment aux personnes fortement préoccupées, est sur le

point de se mettre à danser sur le quai, lorsque tout à coup sa figure se rembrunit, sa gaieté disparaît, son front se plisse et devient soucieux; c'est qu'alors Bouchenot fait d'autres réflexions, c'est qu'il se dit :

« Mais cette fortune qui me tombe!... non » pas du ciel!... mais d'une source bien cri- » minelle!... si l'on venait à découvrir de » qui je la tiens... ne serais-je pas grave- » ment compromis?...ne serais-je pas regardé » comme complice de cet homme qui paye » mon silence?... Ah! mon Dieu!... cette ré- » flexion me fait frissonner!... Que faire!... » quel parti prendre!... »

Et Bouchenot marche plus lentement, d'un pas plus lourd cette fois, il ne se sent plus envie de chanter, de danser en marchant; mais cependant sa main droite ne sort pas de son gousset et ne cesse pas de caresser le billet de banque.

Après être resté assez longtemps dans l'indécision sur le parti qu'il doit prendre, Bouchenot se dit :

« Vraiment je suis bien niais de me con- » sulter pour savoir si j'accepterai ou si je

» refuserai la fortune qui m'arrive.. Il faut
» bien que je l'accepte... J'y suis forcé ! car
» à qui la renverrais-je?... Cette lettre est
» anonyme... Je me doute de qui elle vient...
» mais je n'ai pas de preuve... La personne
» peut nier. Irai-je renvoyer ce billet de
» banque à monsieur Mortandal... à ce Mar-
» seillais qui ne m'a pas adressé un seul
» mot... Il pourrait me répondre qu'il ne
» sait pas ce que je veux dire... qu'il ne me
» connaît pas... qu'il ne m'a jamais vu... et
» certainement il me répondrait cela... et
» moi, que dirais-je alors?... j'aurais l'air
» d'un imbécile... Allons, décidément il
» faut que je me résigne à avoir désormais
» six mille livres de rentes et à disposer des
» mille francs que j'ai dans ma poche... Ma
» foi, tant pis, je me résigne. »

Et cette fois Bouchenot reprend une physionomie tout à fait riante, car il a cherché à se persuader qu'il n'avait aucun reproche à se faire, et il y a facilement réussi. Du moment que l'on capitule avec sa conscience, c'est que l'on a déjà l'intention de ne plus écouter sa voix. En fait de probité, de

délicatesse, celui qui hésite est déjà coupable ; dans une âme honnête il y a un sentiment de droiture qui n'admet pas comme faisable ce dont on pourrait avoir à rougir.

« Que vais-je faire maintenant » dit Bouchenot, « je suis brouillé avec Cœlina... et » je n'en suis pas très-fâché, car un homme » qui a six mille livres de rentes ne peut » pas demeurer avec une enlumineuse, fi » donc !... et loger rue de la Calandre !... » quelle horreur ! Il me faut maintenant un » appartement dans le beau quartier... dans » la Chaussée-d'Antin ; je veux devenir un » petit-maître... je veux coucher avec des » gants, je veux être mis dans le dernier » goût... et porter un lorgnon, deux lorgnons même si c'est le genre !... Oh ! » comme je vais faire sauter mes six mille » livres de rentes !... et pour commencer » je ne vais plus à pied... A pied... avec un » paquet sous le bras... Ah ! mon Dieu ! je » dois avoir l'air d'un tailleur... Si je jetais » mon paquet dans la Seine... Non... il y a » des choses dedans qui pourront encore » me servir... mais je vais prendre un ca-

» briolet pour chercher un logement. Holà, » cocher ! ici !

» — Montez, mon bourgeois !

» — Je vous prends à l'heure ! mais allons » très-vite, vous aurez pour boire.

» — Cela suffit, bourgeois ; voyez votre » montre.

» — Ma montre, » dit Bouchenôt en faisant » semblant de tâter à son gousset. Ah ! dia- » ble ! je l'ai perdue !...

» — Vous l'avez perdue... mais on vous » l'a peut-être volée ?

» — C'est encore très-possible... On me » l'aura volée.

» — Avez-vous fait votre déclaration, » bourgeois ?

» — J'en serais bien fâché ! est-ce que j'ai » le temps de m'occuper de ces misères-là ! » j'en achèterai une autre ; allons, fouettez » votre cheval.

» — Où allons-nous bourgeois ?

» — Chercher des logements.

» — Des logements ! où ça ?

» — Parbleu ! dans le beau quartier ; » menez-moi dans la Chaussée-d'Antin, et

» là nous nous arrêterons devant les écri-
» teaux. »

Le cocher fouette son cheval, et conduit Bouchenot rue du Mont-Blanc. Chemin faisant le jeune homme se penche sur le tablier ou avance la tête hors du cabriolet pour tâcher d'être remarqué par les passants ; il se trouve si bien en voiture, qu'il ne pense plus à en descendre lorsque son cocher lui dit :

« — Bourgeois, voilà un écriteau.

» — Très-bien, allez demander au con-
» cierge ce qu'il y a à louer, et quel est le
» prix. »

Le cocher entre dans la maison et revient dire :

« — Bel appartement complet, avec des
» caves et papiers peints, en couleurs, tout
» frais; deux mille cinq cents.

» —C'est trop grand, » répond Bouchenot,
« voyons ailleurs. »

On fait dix pas, et l'on aperçoit un nouvel écriteau. Bouchenot fait arrêter et descendre le cocher, qui revient lui dire :

« — Petit logement, une pièce et un ca-

» binet sur le derrière, de garçon ; deux cents
» francs.

» — C'est trop petit. »

A peine le cocher est-il remonté dans le cabriolet, qu'on aperçoit un écriteau de l'autre côté de la rue, il faut s'arrêter de nouveau. Le cocher va aux informations, en disant :

« — Il me semble, bourgeois, que ce n'est
» pas la peine que je remonte pour redes-
» cendre à chaque porte cochère...

» — Il est certain que ce n'est pas com-
» mode d'être en cabriolet pour chercher
» des logements, » dit Bouchenot ; « vous
» allez continuer de marcher, et moi je vais
» vous suivre dans le cabriolet, je ne des-
» cendrai qu'aux appartements qui me sem-
» bleront convenables. »

Le bourgeois et le cocher passent de cette manière deux heures rien que dans la rue du Mont-Blanc ; tantôt c'est le cocher qui va devant aux informations, tantôt c'est Bouchenot qui descend pour aller visiter les logements. Enfin, dans la rue Saint-Lazare, Bouchenot se decide à louer un petit appar-

tement de cinq cents francs, dans lequel on peut entrer sur-le-champ.

Le concierge de la maison tend la main pour recevoir le denier à Dieu; Bouchenot se tâte, il n'a sur lui que quinze sous et son billet de banque. Il présente ses mille francs au concierge, en lui disant :

« — Je n'ai que des billets de banque sur » moi, pouvez-vous me changer cela ?

» — Très-facilement, monsieur, il y a un » banquier dans la maison.

» — Alors, allez me chercher de la mon- » naie. »

Le concierge prend le billet de banque en s'inclinant jusqu'à terre, parce qu'un homme qui n'a que des billets de mille francs dans sa poche est, aux yeux du vulgaire, un être supérieur, digne qu'on le traite comme un prince. Pendant qu'il va chercher de la monnaie, Bouchenot se dit :

« J'ai un logement, c'est très-bien, mais » il n'y a rien dedans, et je n'ai pas envie » de coucher par terre; heureusement qu'à » Paris, avec de l'argent, on peut en une » journée se procurer un ménage complet...

» on trouverait jusqu'à une femme et des » enfants.

Le concierge revient avec un sac d'argent, qu'il présente humblement à Bouchenot. Celui-ci, après l'avoir généreusement payé de sa peine, lui dit :

« — Mon cher ami, je voudrais maintenant avoir des meubles pour mon appartement : j'ai fait cadeau de ceux que j'avais » à ma dernière maîtresse... Connaissez-vous » par ici un tapissier... je payerai comptant..

» — J'ai bien mieux que cela à vous offrir, » monsieur, » répond le concierge. Un Anglais qui loge dans cette maison, et qui » repart pour Londres, veut vendre son mobilier... C'est très-joli, tout neuf, et » comme il est pressé de partir, vous aurez » cela pour rien.

» — Pour rien ! je le prends. Peut-on voir » sur-le-champ ce mobilier ?

» — Oui, monsieur, c'est dans la maison.

» — Conduisez-moi, concierge... Cocher, » veux-tu venir voir le mobilier !

» — Merci, bourgeois, il faut que je garde » ma voiture.

» — C'est juste, garde notre voiture...
» fais manger ton cheval ; double ration,
» c'est moi qui le régale. »

Le concierge mène Bouchenot chez l'Anglais qui veut se défaire de ses meubles. Le marché est bientôt exclu. Moyennant six cents francs, Bouchenot se trouve possesseur d'un charmant mobilier, qui lui aurait coûté le triple chez un marchand. Il a jusqu'à des draps à son lit et des foulards pour mettre sur sa tête. Il est dans l'enchantement. Il paye sur-le-champ. Il est sur le point d'embrasser le concierge ; il le charge de faire transporter ses meubles dans son logement, et celui-ci ne lui demande que deux heures pour avoir fini.

Bouchenot remonte dans le cabriolet, et se fait reconduire à son ancien logement de la rue de la Calandre. Son intention n'est point de remonter chez lui, ni de retourner chez Cœlina ; mais ce qui lui importe beaucoup, c'est que là, on sache sa nouvelle adresse, afin de pouvoir la donner, lorsque le facteur viendra lui apporter des lettres. Comme c'est par la poste que Bouchenot

doit recevoir ses rentes, il tient essentiellement à ce que la poste ne mette pas ses lettres au rebut. Il va donner sa nouvelle adresse à la fruitière, à l'épicier, à tous les boutiquiers des environs ; il distribue d'avance des pour boire, il a incessamment la main à la poche, et on lui promet de donner fidèlement sa nouvelle adresse au facteur.

Bouchenot quitte alors son ancien quartier, en murmurant : « *Adieu, Rome! je pars!...* » je deviens dès aujourd'hui un heureux » habitant de la Chaussée-d'Antin... je déjeunerai chez Tortoni et je dinerai au » Café de Paris!... Autre temps!... autres » soins!... et je ferai ce qui me fera plaisir, » depuis le matin jusqu'au soir.. Ah ! mon » Dieu!... à propos de cela ! et Henry, qui » m'attend ce matin pour m'installer à son » bureau!... Je n'en veux plus de sa place!... » Je n'en ai plus besoin. Mais cependant, il » ne faut pas le laisser m'attendre... ce serait » malhonnête, et je ne veux pas qu'on dise » que la fortune me rend impoli. Si j'allais » dire à Henry qu'il peut disposer de sa » place... Mais si je vais le voir, il me ques-

» tionnera... me demandera d'où me vient » l'argent que je dépense... non... je ne veux » pas aller le voir... Parbleu!... écrivons-» lui; une lettre, c'est bien plus commode. » On n'écrit que ce qu'on veut et on ne ré-» pond à rien. Cocher, arrêtez-moi à ce café » là-bas.

» — Oui, bourgeois, »

Bouchenot entre dans un café; il se fait servir un verre de malaga, demande du papier, une plume, et écrit à Henry la lettre suivante :

« Mon cher Henry, ne m'attends pas ce » matin pour travailler : des affaires impré-» vues m'empêcheront d'aller chez toi; je te » dirai en même temps que tu peux disposer » de la place que tu m'avais proposée; déci-» dément, je ne la prendrai pas. Des ren-» trées de fonds sur lesquelles je ne comp-» tais plus me permettent une existence » plus libre. J'ai changé de projet et je re-» nonce au commerce. Je n'en suis pas » moins reconnaissant de tes offres, et te » prie de me croire toujours ton ami. »

Après avoir signé cette lettre, Bouchenot

se dit : « J'aurais peut-être dû parler à Henry » de l'argent que je lui dois... Ah ! bah !... » il n'en a pas besoin maintenant, et je le » lui rendrai plus tard. Portons cette lettre » à son adresse. »

Bouchenot remonte en cabriolet, se fait conduire devant la demeure de Henry, fait remettre par son cocher la lettre qu'il vient d'écrire, puis se fait ramener à son nouveau logement de la rue Saint-Lazare où il congédie son cabriolet après avoir généreusement rétribué le cocher.

« — Le logement de monsieur est prêt; » les meubles sont transportés, et j'espère » que monsieur sera satisfait de l'arrange- » ment du mobilier, » dit le concierge en présentant une clef à son nouveau locataire, comme on présente à un conquérant les clefs d'une ville.

« — Bravo ! mon concierge ! » dit Bouchenot en prenant sa clef. « Vous êtes un » homme expéditif; j'aime cela. Désormais, » c'est vous que je charge d'avoir soin de » mon appartement; vous ferez mes cham- » bres, mes bottes; vous battrez mes habits,

» et vous fixerez vous-même vos émoluments;
» cela vous va-t-il ?

» — Oui, sans doute, monsieur, je serai
» toujours à vos ordres.

» — A propos! je n'ai pas encore songé à
» vous donner mon ancienne adresse; si
» vous vouliez aller aux renseignements...

» — Ah! fi donc! Monsieur me fait une
» injure... on voit bien à qui l'on a affaire,
» et je n'ai besoin d'aucune information
» avec monsieur.

» — Allons! » se dit Bouchenot, « il pa-
» rait que j'ai l'air très comme il faut!... Ce
» que c'est pourtant que d'avoir toujours
» l'argent à la main. »

CHAPITRE III.

L'amour s'en va, l'amitié s'éloigne.

« Charmant! enchanteur! délicieux! » s'écrie Bouchenot en se jetant sur une petite causeuse qui est placée en face de son lit. « J'ai un logement très-confortable!... un joli » mobilier... je suis dans le quartier le plus » élégant de la capitale, et j'ai de l'argent » plein un sac... Quand je dis plein, je me » trompe..... Je n'en ai pas mal dépensé » aujourd'hui. Voyons ce qui me reste... trois » cent soixante-cinq francs... c'est encore » fort gentil; cependant il faudra me mo- » dérer pour arriver jusqu'à la fin du mois; » c'est égal, me voici dans une position fort » agréable... je ne me suis jamais vu si bien; » jouissons de ma fortune; soyons heureux,

» amusons-nous... mais dans le bon genre,
» car il faut savoir tenir son rang. Et puis...
» qui sait!... si quelque grande dame deve-
» venait amoureuse de moi; si quelque riche
» héritière acceptait mon hommage... pour-
» quoi ne ferais-je pas un beau, un riche
» mariage qui doublerait, triplerait ma for-
» tune?... Si l'occasion se présente, je ne
» la laisserai pas échapper. »

Et Bouchenot se lève; il se promène avec délices dans son appartement qui n'est composé que de deux pièces et une petite entrée, parce qu'à la Chaussée-d'Antin on n'a que peu de chose pour cinq cents francs, mais qui est fraîchement peint et décoré avec goût.

« Ce local est gentil, » se dit Bouchenot,
« mais plus tard j'en prendrai un plus grand.
» En ce moment il est suffisant pour les
» meubles que j'ai achetés; si je fais un riche
» mariage, c'est alors que je veux avoir un
» mobilier élégant, moderne... gothique...
» tout ce qu'il y aura de plus à la mode... et
» voiture... qui sait si je n'aurai pas voiture!
» rien ne me semble impossible à présent.
» Rangeons mes effets dans mes meubles. »

Bouchenot défait le petit paquet qu'il a apporté, et dans lequel il y a quatre chemises, six mouchoirs, douze faux cols, un pantalon, un gilet et quelques paires de bas. Il ouvre une assez jolie commode en acajou qui est placée dans sa chambre à coucher. Il étale dans un tiroir ses chemises, dans l'autre ses faux cols, dans un troisième ses mouchoirs en disant :

« Je ne suis pas encore très-bien monté » en linge, mais plus tard tous ces tiroirs » seront pleins... j'économiserai sur mes » autres dépenses. Oh ! je veux avoir de l'or- » dre, beaucoup d'ordre... je veux n'être » plus reconnaissable. Ah ! j'ai un somno.. » il est fort gentil mon sommo... j'ai une » glace... Ah ! non, elle est à la maison, mais » j'ai deux fauteuils et six chaises en étoffe » de soie... une causeuse... un secrétaire .. » une commode, une table... Je suis très- » bien meublé ! je puis recevoir du beau » monde chez moi. J'en recevrai, je donnerai » des thés, des punch, des soirées ! Ah ! Dieu ! » vais-je m'amuser ! »

Et Bouchenot saute dans sa chambre, puis

il se jette dans un fauteuil, il se relève pour aller s'asseoir sur une chaise, et va ensuite s'étendre dans sa causeuse, d'où il va se mettre sur son lit pour voir s'il est bien doux.

Après avoir fait ce manége pendant assez long-temps, il commence à se sentir fatigué de s'asseoir, et il va se mettre à sa fenêtre pour faire connaissance avec ses voisines, dans le cas où il en aurait de jolies.

Mais les fenêtres qui lui font face restent fermées; une seule s'ouvre enfin, et une dame d'une soixantaine d'années se montre avec un turban sur la tête, du fard sur ses joues et une verrue sur le nez. Elle jette un regard sur son nouveau voisin, et celui-ci se hâte de refermer la croisée, en se disant :

« Si toutes mes voisines sont dans ce genre-
» là, je ne me mettrai pas souvent à la fenêtre.
» Il faut convenir que Cœlina valait mieux
» que cela... Elle était gentille, Cœlina... et
» elle l'est encore... mais une grisette, une
» enlumineuse... cela ne peut plus s'harmo-
» niser avec moi. Je l'aurai bien vite oubliée,
» tout s'oublie dans ce monde !... surtout
» lorsqu'on est en position de se procurer

» des distractions... Allons nous distraire...
» et d'abord allons nous commander une
» jolie redingote à la mode, car un homme
» qui a un logement comme celui-ci ne peut
» pas toujours sortir avec le même habit. »

Bouchenot va chez un tailleur; il se commande une redingote, il la veut pour le lendemain, il payera *comptant;* avec ces mots magiques on lève tous les obstacles. Il donne son adresse en criant bien haut : « Monsieur » Bouchenot, rue Saint-Lazare, Chaussée-» d'Antin! » Il lui semble qu'on ne peut plus demeurer que dans ce quartier-là; déjà à ses yeux tout ce qui n'habite pas la Chaussée-d'Antin ne vaut pas la peine d'être connu; les personnes qui logent dans d'autres quartiers sont des parias, des malheureux qu'on ne peut pas aller voir sans se compromettre. La fortune a tourné la tête à Bouchenot qui d'ailleurs n'en avait pas une bien solide; elle a su plus d'une fois la tourner à des gens d'esprit, il n'est donc pas étonnant qu'elle agisse rapidement sur quelqu'un qui n'a jamais eu que fort peu de raison. Pour résister aux faveurs de la fortune, pour ne

point changer lorsqu'elle nous comble de ses dons, il faut souvent plus de force de caractère, que pour supporter les coups du sort. Le malheur se reçoit comme une chose toute naturelle; comme une vieille connaissance dont on doit toujours attendre la visite; le bonheur, au contraire, nous éblouit et nous étonne, c'est un étranger qui nous arrive, et que nous ne sommes pas si bien préparés à recevoir.

En attendant l'heure du dîner, le nouveau riche est allé se promener sur le boulevard des Italiens. Là il s'étudie à copier la tournure, les manières et jusqu'à la démarche des jeunes gens les plus à la mode; il veut devenir un dandy, et pour cela il se guinde, se tient bien roide, semble gêné dans ses bottes, et fait continuellement une grimace, comme quelqu'un qui passerait près d'une fuite de gaz.

Après une assez longue promenade, pendant laquelle Bouchenot n'a pas osé sourire une seule fois, parce qu'il craint que ce ne soit mauvais genre, il entre pour dîner au Café de Paris; là il n'est encore occupé qu'à

examiner comment dînent les petits-maîtres. Il demande de l'eau de Seltz qu'il n'aime pas, parce qu'il en voit prendre à des fashionables, et n'ose pas demander de l'omelette soufflée qu'il aime, parce que c'est mauvais genre.

Le soir, pour achever de prendre les bonnes manières, Bouchenot va aux Italiens, dont il n'entend pas la langue, et dont il n'a jamais su apprécier la musique. Vers le milieu du spectacle, il se sent une très-grande envie de dormir, mais il parvient à la combattre, s'efforce d'avoir l'air enthousiasmé, et crie à chaque instant : « *Brava!* » *brava! bravo! bravissimo!* »

En sortant du spectacle, Bouchenot veut rentrer chez lui ; mais, peu habitué au quartier de la Chaussée-d'Antin, il se perd dans les rues qui conduisent à la sienne, et ce n'est qu'après avoir fait trois fois le chemin, qu'il arrive enfin devant sa nouvelle demeure, qu'il craignait déjà de ne plus retrouver.

La porte cochère qui reste ouverte le matin, est naturellement fermée le soir.

Bouchenot veut frapper il cherche le marteau, il n'y en a pas; il cherche une sonnette; il n'en trouve point.

« Ah çà! comment diable fait-on pour » rentrer chez soi, quand on demeure dans » ma nouvelle maison? » se dit Bouchenot. « Certainenent, je suis fort content d'avoir » un joli logement à la Chaussée-d'Antin... » mais s'il faut que je reste toute la nuit à » la porte, cela me gênera beaucoup pour » sortir... Holà!... hé!... concierge!... portier!... quelqu'un!... »

Personne ne répond, et comme il est tard, la rue Saint-Lazare, assez peu fréquentée du côté de la rue de Clichy, prend un aspect de solitude qui ne rassure pas Bouchenot. Il donne des coups de pied, des coups de poing dans la porte cochère de sa nouvelle demeure, mais elle ne s'ouvre pas, et personne ne répond.

« Sacrebleu! est-ce que je vais coucher » dans la rue! Cela commence à m'embê- » ter!... » crie Bouchenot, qui oublie alors son rôle de fashionable. « Je n'ai pas loué » un appartement de cinq cents francs,

» pour faire toute la nuit sentinelle devant.
» Holà!... concierge!... le cordon s'il vous
» plaît... le cordon, fichetre!... je vais me
» fâcher!... Ah! on me laisse coucher de-
» hors... nous allons voir... Au voleur! à la
« garde!... à l'assassin!... au secours!... »

Personne ne répond, aucune fenêtre ne s'ouvre, aucune lumière ne paraît. Seulement, une ou deux personnes qui allaient suivre la rue, se sauvent à toutes jambes, en rebroussant chemin.

« — Il paraît que dans ce quartier on
» laisse tuer les gens sans même leur offrir
» un verre d'eau! » se dit Bouchenot, las de crier inutilement. « Personne ne bouge...
» j'ai fait fuir deux passants. C'est gentil.
» Soyez donc attaqué par ici... les voleurs
» peuvent travailler fort à leur aise... cela
» n'est pas rassurant du tout. Et ce misé-
» rable concierge, auquel j'ai déjà donné
» aujourd'hui une quinzaine de francs, et
» qui me laisse dans la rue. Ah!... une autre
» idée pour me faire ouvrir... oui, cela
» vaudra beaucoup mieux. Au feu! au feu!
» au feu! »

Pendant longtemps ces cris ne produisent aucun effet; enfin une fenêtre s'ouvre au troisième étage de la maison où demeure Bouchenot. Un vieux monsieur paraît en robe de chambre et la tête couverte de trois foulards; il regarde dans la rue en demandant d'une voix aigre :

« — Où donc est le feu?

» — Chez votre femme! » répond Bouchenot au hasard.

« — Tiens! polisson, voilà pour t'ap» prendre à te moquer de moi, et à réveiller » les gens, » dit le vieux bonhomme en jetant dans la rue le contenu d'un vase de nuit; et au même moment la fenêtre est refermée.

« — Ah! pour le coup! c'est trop fort!... » crie Bouchenot exaspéré par le liquide qui mouille son habit. « Si c'est comme cela » qu'on est traité quand on loge à la » Chaussée-d'Antin, demain je donnerai » congé. Mais en attendant je veux rentrer; » je veux qu'on m'ouvre : je démolirai plutôt » la maison. »

Et Bouchenot, qui vient de ramasser des

pierres, en jette contre les persiennes qui garantissent les carreaux; il se dispose même à en jeter contre la porte cochère, lorsqu'il se sent tout à coup arrêté par un bras vigoureux; il se retourne avec effroi, et il s'aperçoit qu'une patrouille est derrière lui.

« — Ah! vous voulez démolir la maison! » dit le caporal sans lâcher Bouchenot. « Voilà » un joli jeu!... mais nous y mettrons » ordre... Allons, suivez-nous, mon petit » monsieur.

» — Caporal, » répond Bouchenot, « je » suis enchanté que vous soyez arrivé avec » votre patrouille. Voilà une heure que je » suis dans la rue; je ne peux pas rentrer » chez moi; on ne veut pas m'ouvrir... J'em- » ploie tous les moyens pour me faire enten- » dre... c'est pour cela que je jetais des » pierres dans les croisées.

» — Ah! c'est pour rentrer chez vous que » vous jetez des pierres... A d'autres, mon- » sieur, vous nous prenez sans doute pour » des conscrits. En attendant vous allez » venir coucher au corps de garde.

» — Au corps de garde!... Pourquoi donc
» cela, caporal? puisque je vous dis que je
» demeure-là... Faites-moi ouvrir ma porte,
» cela vaudra beaucoup mieux.

» — Allons! pas tant de raisons, et suivez-
» nous.

» — Mais, caporal, j'ai loué un apparte-
» ment de cinq cents francs à la Chaussée-
» d'Antin, ce n'est pas pour coucher au
» corps de garde...

» — Marchons, et plus vite que cela... Je
» vous ai pris lançant des pierres dans les
» croisées... ce n'est pas comme cela que l'on
» rentre chez soi.

» — Mais quand on ne trouve ni marteau,
» ni sonnette pour se faire ouvrir.

» — Mauvaise défaite que cela!... est-ce
» que chaque maison n'a pas ce qui est né-
» cessaire pour entendre les locataires?...

» — Je vous assure... caporal... Venez
» plutôt chercher avec moi.

» — En route! vous vous expliquerez au
» corps de garde. »

Bouchenot est obligé de marcher au milieu de la patrouille sous peine de s'y sentir con-

traint par des crosses de fusils; il cède à la force publique, mais ce n'est pas sans maudire son destin et les appartements de la Chaussée-d'Antin.

On arrive au poste voisin. Bouchenot demande à parler au commandant; mais comme le commandant du poste vient de s'endormir, le caporal ne juge pas nécessaire de le réveiller, et il fait entrer Bouchenot au violon, où il passe la nuit dans la compagnie d'un homme ivre et d'un voleur, ce qui est infiniment désagréable pour quelqu'un qui vient de louer un joli appartement et d'acheter un mobilier.

Enfin, au point du jour, le commandant du poste vient passer la revue de ses prisonniers. Bouchenot adresse ses réclamations, explique son aventure, et donne cent sous à un tambour pour qu'il aille jusqu'à son domicile chercher le concierge qui viendra affirmer la vérité des faits.

Le tambour part et ne tarde pas à ramener le concierge, qui ne comprend pas pourquoi son nouveau locataire a couché au corps de garde, lorsqu'au moyen d'un joli bouton

bronzé placé sur la gauche de la porte cochère, on tire une sonnette pour se faire ouvrir.

« — Il fallait donc me le montrer, ce » malheureux bouton! » s'écrie Bouchenot en quittant le corps de garde; « je n'aurais » pas crié au voleur, au feu, et jeté des » pierres dans les persiennes... je n'aurais » pas reçu... enfin voilà une nuit bien désa- » gréable pour quelqu'un qui est enchanté » d'avoir un logement à la Chaussée-d'An- » tin. »

Arrivé devant son domicile, Bouchenot se fait montrer le bouton de bronze qui est artistement caché dans un ornement; il le tire cinq ou six fois, en s'écriant :

« — Qui diable aussi aurait deviné qu'il » y avait là une sonnette, un bouton qui se » tirait?

» — Monsieur, » répond le concierge, « c'est comme cela maintenant à toutes les » maisons bien tenues... j'ai cru que vous » deviez le savoir, sans quoi je vous l'aurais » indiqué.

» — C'est vrai! c'est juste! » dit Bouche-

not, « je le savais... mais la nuit je n'ai pas » pour deux liards de mémoire; désormais je » vous réponds que je ne coucherai plus au » corps de garde... A propos, qui donc » demeure au troisième, au-dessous de moi?

» — Un vieux garçon, un ancien mili- » taire.

» — Ah! bon, je comprends pourquoi il » a cru que je me moquais de lui cette nuit.

» — Est-ce qu'il a provoqué monsieur?... » cela ne m'étonnerait pas, parce que c'est » un homme très querelleur.

» — Non... non... il ne m'a point provo- » qué; au reste, ne lui dites pas que c'est » moi qui cette nuit ai crié au feu, on se » moquerait de moi et c'est tout à fait inu- » tile.

» — Soyez tranquille, monsieur, je serai » muet.

» — Très-bien, concierge. A présent, je » vais me coucher, parce qu'on dort très- » mal au violon. »

Bouchenot rentre chez lui, se met au lit, dort toute la journée, ne sort que pour dîner, et rentre de très-bonne heure, de crainte de

ne pas savoir encore tirer la sonnette; mais cette fois il rentre sans difficulté et sans avoir attiré la patrouille par ses cris.

Quinze jours se sont écoulés depuis que Bouchenot demeure rue Saint-Lazare, et qu'il cherche à prendre les manières d'un homme du grand monde: il se lève fort tard, passe des heures entières à sa toilette, va se promener, lit les journaux, dîne; va au spectacle ou au concert, et rentre chez lui, où il fume des cigarettes parfumées.

Cette nouvelle manière de vivre ne l'amuse pas excessivement; mais elle flatte son amour-propre, et il se persuade qu'il s'y accoutumera. Ce qui le surprend, c'est de n'avoir encore fait aucune conquête, c'est de n'avoir pas reçu un seul billet doux. Cependant, au spectacle, à la promenade, dès qu'il voit une dame élégante et jolie, il fait tous ses efforts pour en être remarqué. Plus d'une fois même, il a glissé une déclaration, et tout cela n'a pas amené une seule bonne fortune. D'où vient qu'il était plus heureux près des femmes, au temps où il ne possédait que l'habit qu'il portait sur son dos, et qui n'était pas

toujours d'une extrême fraîcheur! Bouchenot se fait souvent cette question, et n'y trouve pas réponse. Il ne comprend pas que l'on plaît davantage, lorsque l'on est soi avec les défauts que la nature nous a donnés, que lorsqu'on veut changer, forcer son naturel. Bouchenot, courant les grisettes, mettant son chapeau sur le côté, et ne se guindant pas dans sa marche, avait une allure vive et gaie, qui pouvait plaire quelquefois. Bouchenot, singeant le petit-maître, se tenant bien roide et n'osant pas sourire, est devenu ridicule; et si on le remarque, ce n'est plus que pour se moquer de lui.

Ne forçons pas notre talent.
Nous ne ferions rien avec grâce.

Un soir, pourtant, comme il rentrait chez lui, le concierge appelle Bouchenot, et lui dit avec un malin sourire :

« — Une dame est venue demander monsieur.

» — Une dame ! » répond Bouchenot en se gonflant de plaisir.

« — Oui, monsieur... ou une demoiselle, » je ne sais pas au juste.

» — Était-elle bien élégante ?

» — Mais... pas trop !... une petite robe » simple... un bonnet...

» — Alors, c'était donc une femme de » chambre ?

» — Cela se pourrait bien ! oui, c'est » sans doute une femme de chambre.

» — Qu'a-t-elle demandé ?

» — Si monsieur demeurait ici... à quelle » heure on le trouvait ?

» — C'est sa maîtresse qui l'envoie aux » informations. A-t-elle dit de quelle part » elle venait ?

» — Non, monsieur.

» — Ah ! que je suis bête !... une grande » dame n'ira pas dire son nom au con- » cierge !... A-t-elle laissé quelque chose?

» — Non, monsieur, mais elle a dit « qu'elle reviendrait demain matin, avant » onze heures.

» — Fort bien, vous la laisserez monter... » elle a sans doute un billet doux qu'elle ne » veut me donner qu'en mains propres. »

Bouchenot monte chez lui, ivre de joie : il est persuadé qu'il a fait la conquête d'une grande dame, il se voit déjà le héros d'une aventure brillante; il reçoit des présents, il est fêté, chéri, recherché partout, il se promène dans l'équipage de sa belle. Elle lui prête ses chevaux, en attendant qu'elle lui offre sa fortune et sa main. Enfin, il se couche, et fait des rêves charmants. Le lendemain, dès qu'il est éveillé, il court à sa toilette, car il veut que la femme de chambre puisse faire un rapport favorable de son élégance. Il envoie son concierge lui acheter une robe de chambre de Perse, parce qu'il pense qu'un jeune homme du grand monde doit être le matin chez lui en robe de chambre. Cela le gênera un peu pour arriver à la fin du mois; mais il ira moins au spectacle, et dînera chez un modeste restaurateur.

La robe de chambre est apportée. Bouchenot se drape dedans, il est frisé, parfumé, pommadé. Il a mis sa clef en dehors afin qu'on puisse entrer sans qu'il se dérange. Puis il s'est couché à demi dans sa causeuse, cherchant la pose la plus favorable à ses

grâces; là, il attend avec impatience que la femme de chambre vienne remplir son message.

A dix heures et demie, on frappe deux petits coups à la porte du carré.

« Entrez !... » crie Bouchenot sans se déranger.

La porte s'ouvre, et bientôt Cœlina entre dans l'appartement.

Il serait difficile de peindre la figure de Bouchenot en reconnaissant Cœlina; toutes les illusions qui le berçaient viennent de s'évanouir; après avoir poussé une exclamation de surprise, il se laisse aller sur sa causeuse, en murmurant :

«—Ah! mon Dieu! c'était bien la peine que » je fisse l'emplette d'une robe de chambre !

» — C'est moi, » dit la jeune fille en s'approchant de celui qui fut son amant. « Eh bien !... vous faites une drôle de mine... » on dirait que ma visite ne vous fait pas » plaisir !

» — Votre visite, » répond Bouchenot avec embarras; « ma foi... j'avoue que je m'y » attendais si peu !...

» — Vous ne vous y attendiez pas? ce-
» pendant je suis venue hier au soir, on a dû
» vous le dire... et j'avais prié votre por-
» tier de...

» — Ce n'est pas un portier ici, c'est un
» concierge.

» — Portier, concierge, suisse, ça m'est
» bien égal. Enfin je lui avais dit que je
» reviendrais ce matin.

» — Mais vous ne lui aviez pas dit votre
» nom ?

» — Je pensais que cela n'était pas néces-
» saire et que vous me reconnaîtriez bien
» vite au portrait qu'il vous ferait de moi.

» — J'avoue que vous êtes la dernière
» personne à laquelle j'aurais pensé.

» — Eh bien ! vous êtes aimable!

» Ah ! pardon, c'est que je veux dire... je
» ne croyais pas que vous penseriez à venir
» me voir.

» — Il est bien sûr que je ne l'aurais pas
» dû... si j'avais eu un peu de cœur... mais
» ensuite j'ai réfléchi que... comme je vous
» ai cherché dispute pour cette lettre...
» vous n'oseriez peut-être pas revenir me

» voir... tout en ayant pourtant l'envie... de
» faire votre paix avec moi... et ce qui m'a
» surtout fait penser cela, c'est que vous
» avez eu bien soin de venir donner votre
» nouvelle adresse à tous nos voisins... à la
» fruitière, à l'épicier... c'est par eux que
» je l'ai sue. Je me suis dit : Puisqu'il désire
» que je sache où il loge, c'est que proba-
» blement il espère me recevoir chez lui...
» Je me suis dit cela souvent... me serais-je
» trompée?... et n'était-ce pas dans l'espoir
» que je viendrais que vous aviez donné
» votre adresse à nos voisins? »

Cœlina fait une petite mine si gentille en disant ces mots, que bien des hommes ne lui eussent répondu qu'en l'embrassant; mais la fortune arrête souvent ces doux élans du cœur auxquels une âme franche et simple ne craint point de se livrer. On a donc raison de dire que la fortune ne fait pas toujours le bonheur.

Bouchenot, ne sachant que répondre, prend le parti de présenter un siége à Cœlina en lui disant :

« — Asseyez-vous donc, mademoiselle.

» — Mademoiselle !... asseyez-vous !... O » mon Dieu ! avec quelle cérémonie vous » me parlez ! » répond la petite grisette en se rapprochant toujours de la causeuse. « Mais puisque vous êtes assis là... il me » semble que je puis m'y mettre aussi... » Est-ce que vous ne voulez pas ?

» — Je ne dis pas cela... mais cette cau- » seuse est si étroite... on est obligé d'être si » près l'un de l'autre !...

» — Nous avons quelquefois été plus près » encore, et alors vous ne vous en plaigniez » pas ! »

Bouchenot, ne trouvant rien à répondre à cela, se contente de se reculer un peu pour faire une place près de lui, et Cœlina s'y asseoit d'un air moitié triste et moitié riant.

« — Vous avez un bien joli logement ! » dit la jeune fille au bout d'un moment de silence ; « c'est très-beau ici... l'escalier est » ciré... Ah ! c'est autre chose que la rue » de la Calandre ! et ces meubles !... quel » genre !... Vous avez donc fait fortune, mon- » sieur ?

» — Non, mademoiselle, je n'ai pas fait

» fortune... c'est-à-dire... oui... j'ai recueilli
» un héritage... d'un parent éloigné... ainsi
» que me l'annonçait la lettre que j'ai reçue
» chez vous... mais vous ne vouliez pas me
» croire; vous voyez bien maintenant que
» c'était la vérité.

» — Alors vous ne m'avez pas du tout
» parlé de fortune... et puis, quand on re-
» çoit des nouvelles heureuses, je ne com-
» prends pas pourquoi on ne veut pas les
» laisser lire... à sa bonne amie.

» — Est-ce que vous allez recommencer
» vos questions, mademoiselle? Si c'est pour
» cela que vous êtes venue...

» — Non, monsieur, non... Oh! je me suis
» bien promis de ne plus rien vous deman-
» der... vous garderez vos secrets... je ne
» vous en parlerai plus... à condition que vous
» me direz que vous m'aimez toujours... que
» ce n'est pas une femme qui vous a donné
» tout cela... Enfin, que vous n'avez pas
» une autre maîtresse... Dites-moi cela, et je
» ne serai plus fâchée avec vous... et je ne
» vous ferai plus aucune question, je ne vous
» chercherai pas querelle... je ne serai plus

» jalouse ni méchante... et nous serons ensemble comme autrefois; car, quoique vous m'ayez quittée bien vite... bien brusquement, ah! je vous aime toujours, moi! et depuis notre séparation, je n'ai pas été un seul jour sans pleurer, et puis je me disais : Il viendra peut-être aujourd'hui... et j'écoutais, je tremblais quand on montait l'escalier... mais ce n'était pas vous... Et j'ai été si contente lorsqu'on m'a donné votre adresse... et je me suis dit : Il m'attend... il me désire... Eh bien !... dites-moi donc que cela était vrai !... »

Bouchenot se gratte l'oreille, se drape, s'examine et répond :

« — Comment trouvez-vous cette robe de chambre? n'est-il pas vrai qu'elle est superbe et que cela me va bien ?... C'est ce qu'il y a de mieux porté.

» — Eh, mon Dieu, oui!... votre robe de chambre est superbe; mais vous ne répondez pas à ce que je vous dis...

» — C'est de l'étoffe de Perse... hein ! fameux genre! On ne portait pas de cela rue de la Calandre !...

» — Non, car quelquefois même on n'y » avait pas de quoi se vêtir; mais aussi alors » on daignait répondre aux personnes... on » ne prenait pas avec elles un ton dédai- » gneux... et même on avait l'air de les ado- » rer... Ah! je vous aimais mieux comme » cela qu'avec cette belle robe de chambre.

» — Mademoiselle, je ne sais pas trop » pourquoi vous me dites tout cela; il me » semble que je suis bien le maître de m'ha- » biller à ma fantaisie... et quand on loge à » la Chaussée-d'Antin, ce n'est pas pour ne » point suivre les modes.

» — Mademoiselle... toujours mademoi » selle!... Ah! je vois bien que c'est fini!... » et que vous ne m'aimez plus du tout. »

Bouchenot garde le silence; Cœlina détourne un peu la tête, et bientôt des pleurs inondent son visage. Quoiqu'elle veuille cacher ses larmes, celui qui est assis près d'elle n'est pas longtemps sans les voir couler; alors il se sent tout ému, et il prend une des mains de la jeune fille en lui disant :

« — Pourquoi donc pleurez-vous?...

» — Ah ! vous le savez bien !

» — Mais je ne veux pas vous faire du chagrin, moi !... Voyons, Cœlina, ne pleurez plus, soyez raisonnable et écoutez-moi.

» — Je vous écoute.

» — Vous êtes bien gentille... certainement, vous êtes bien gentille... et je vous aime encore... parce que... vous êtes bien gentille.

» — Après, mais après donc !

» — Ah ! toujours vive comme la poudre !... Eh bien, ma chère amie, nous pouvons encore nous voir quelquefois... Je le veux bien, moi, vous viendrez... quand je vous écrirai de venir. Vous concevez bien que nous ne pouvons plus vivre ensemble comme autrefois... ma nouvelle position ne me le permet pas... elle me privera aussi du plaisir de sortir avec vous... Ce sont de ces sacrifices que l'on doit à la société dans laquelle on vit. Mais, je vous le répète, cela ne nous empêchera pas de nous aimer encore... d'être bien amis ensemble ; et, quand je pourrai vous recevoir, je vous avertirai. »

Cœlina ne répond pas, mais elle essuie ses yeux, fourre son mouchoir dans la poche de son tablier, et se lève vivement en retirant sa main que Bouchenot tenait encore.

« — Eh bien ! que faites-vous donc? » dit le jeune homme.

« — Je m'en vais... Adieu, monsieur » Bouchenot.

» — Comment ! vous vous en allez ainsi... » sans me répondre... Qu'est-ce que cela si- » gnifie ?

» — Cela signifie, monsieur, que je ne » veux pas la tendresse d'un homme qui » rougirait de moi... qui ne veut pas qu'on » sache qu'il m'aime... qui se croit trop » grand seigneur pour sortir avec moi. Cela » signifie que votre orgueil et vos préten- » tions me font pitié, et que je suis trop » fière, quoique grisette, pour avoir un » amant qui me ferait cacher ou sauver » quand il viendrait du monde...

» — Mais, Cœlina... je...

» — Oh ! vous ne pensiez pas ainsi, lors- » que vous vous mettiez tout nu, sous le » robinet de ma fontaine, afin de faire avec

» moi le beau Léandre, pour m'attendrir,
» pour me séduire !...

» — Mademoiselle... alors...

» — Alors, vous étiez moins bête qu'à
» présent, monsieur, car vous saviez trouver
» des paroles pour vous faire aimer ; et main-
» tenant vous ne savez pas même avouer
» franchement que vous ne m'aimez plus.
» Mais soyez tranquille, mes visites ne vous
» ennuieront pas davantage. Je ne suis pas
» assez grande dame pour venir à la Chaus-
» sée-d'Antin, et je n'y viendrai plus ; je
» vous le promets. Quant à vous, monsieur,
» je ne pense pas que vous puissiez désor-
» mais vous compromettre en venant rue de
» la Calandre. Cependant, si par hasard
» votre sort changeait, si votre nouvelle
» fortune s'en allait aussi vite qu'elle est
» venue ; alors, monsieur, vous me trouve-
» verez toujours... prête à vous rendre ser-
» vice, si je le puis, et je vous recevrai
» mieux que vous ne m'avez reçue aujour-
» d'hui. Je vous salue, monsieur Bouche-
» not. »

En achevant ces paroles, la jeune fille

quitte l'appartement ; et elle est déjà sortie de la maison, avant que son ancien amant soit revenu de sa surprise.

« — Ma foi, tant pis ! je ne courrai pas » après elle ; » se dit Bouchenot au bout de quelques instants. « Je l'aurais bien encore » aimée quelquefois en passant... pour rire ; » mais puisqu'elle prend la chose au sérieux, j'aime autant ne plus la voir. D'ailleurs... on aurait su que je recevais une » grisette... cela m'aurait compromis... elle » a bien fait de s'en aller... C'est dommage » que ce ne soit pas une dame comme il » faut, car elle est fort jolie... mais j'en » trouverai qui me conviendront mieux... » Cela ne peut pas me manquer... je me » mettrai à ma fenêtre avec ma robe de » chambre. »

Le lendemain de cette visite, au moment où il se disposait à quitter sa robe de chambre pour sortir, Bouchenot entend frapper à sa porte. Il fronce le sourcil en se disant :

« — Allons je gage que c'est encore ma- » demoiselle Cœlina qui revient à la charge !... » Cette petite grisette ne me laissera pas

» tranquille... cela devient insupportable...
» Si cela continue, je serai obligé de la faire
» consigner chez mon concierge... Allons,
» entrez... la clef y est !... »

Cependant on a ouvert la porte, et au lieu de la petite enlumineuse, c'est George et Timothée qui entrent dans l'appartement.

« — Que vois-je, » s'écrie Bouchenot, « ce sont ces chers amis... ces bons amis...
» Ah! voilà une surprise charmante!

» — Eh oui, c'est nous!... Il faut bien
» venir te trouver, puisqu'on ne te voit plus
» et qu'on n'entend plus parler de toi, »
dit George en prenant la main de Bouchenot.

« — Diable! quel logement! quel luxe! » s'écrie Timothée. « Quand Cœlina nous a
» dit que tu avais fait fortune, nous ne vou-
» lions pas le croire, mais je vois qu'elle ne
» nous mentait pas...

» — Ah! est-il beau, avec sa robe de
» chambre!...

» — Il a l'air d'un pacha!

» — N'est-ce pas, messieurs, que je la
» porte avec assez d'aisance?... Eh! mon
» Dieu! cela n'est pas difficile du tout de

» faire le fashionable... je m'y suis habitué
» tout de suite... C'est comme à ce quartier ;
» je ne puis plus concevoir, maintenant,
» qu'on loge ailleurs qu'à la Chaussée-
» d'Antin !

» — Ah ! ah ! il est précieux, ce diable
» de Bouchenot ! toujours farceur !...

» — Farceur ? oh ! non, fi donc, c'est
» mauvais genre... Je ne fais plus de farces,
» je ne ris plus... j'ai très-bon ton à présent.
» Mais asseyez-vous donc sur ma causeuse,
» messieurs, vous serez bien mieux. »

George et Timothée se jettent sur la causeuse, et Bouchenot s'assied en face d'eux, en se drapant avec soin dans sa robe de chambre.

« — Ah çà ! mon cher Bouchenot, » dit George, « tu vas nous apprendre par quel
» concours d'événements tu as été amené à
» cette heureuse position. Nous pensions,
» Timothée et moi, que tu étais entré chez
» Henry, que tu demeurais avec lui, mais il
» y a quelques jours, nous le rencontrons,
» nous lui demandons de tes nouvelles, et
» pour toute réponse, il nous montre la
» lettre qu'il a reçue de toi, et par laquelle

» tu lui dis de disposer de l'emploi qu'il te » destinait. Henry était aussi curieux que » nous de savoir quel changement s'était » opéré dans ta fortune, il nous a question- » nés à ce sujet, mais nous n'en savions pas » plus que lui. Hier, Timothée a été s'infor- » mer de toi chez notre petite voisine. Elle » lui a donné ton adresse, mais en soupi- » rant, car elle prétend que la fortune a » changé ton cœur. Nous n'avons pas voulu » croire cela, et c'est pourquoi nous sommes » venus te voir.

» — Et vous avez bien fait, mes chers » amis; vous me trouverez toujours disposé » à vous être utile ou agréable... Quant à la » petite voisine... ah! ma foi! vous compre- » nez bien que des liaisons de ce genre-là ne » peuvent toujours durer... Mademoiselle » Cœlina a des manières... un langage... qui » ne me conviennent plus... cela sent trop » la grisette.

» — Dis-nous que tu ne l'aimes plus, » et je trouverai cela tout naturel, » ré- pond George; « mais mépriser les grisettes... » toi!... et oublier tout ce que cette jeune

» fille a fait pour nous!... Ah! ce serait fort
» mal, Bouchenot, et je ne t'en ferais pas
» compliment?... Si la fortune te rend in-
» grat, cela ne prouve pas que tu la mérites.

» — Non, non... je ne suis pas ingrat!
» mais enfin, messieurs, il faut tenir son
» rang dans la société... Sur le boulevard
» des Italiens on ne se promène pas avec
» une grisette sous le bras!

» — On y promène souvent des femmes
» qui ne valent pas les grisettes! Mais avec
» tout cela tu n'as pas répondu à notre ques-
» tion. D'où te vient donc ta nouvelle for-
» tune? Quel est l'emploi que tu occupes
» maintenant et qui te rend si fier?

» — L'emploi... mais je ne fais rien du
» tout, Dieu merci... je vis de mes rentes.

» — Ah! tu as des rentes? » dit Timothée en ouvrant de grands yeux; « et depuis
» quand?... Tu n'en avais pas quand nous
» ne possédions qu'un habit pour nous
» trois. »

Bouchenot est embarrassé; il ouvre et referme plusieurs fois sa robe de chambre, et regarde ses pantoufles, en murmurant :

« — Autre temps, autres soins... le destin » ne nous est pas sans cesse contraire... le » diable n'est pas toujours à la porte d'un » pauvre homme... tant va la cruche à l'eau...

» — Ah çà, Bouchenot, est-ce que tu » veux jouer *Sancho Pança*, » dit George en riant; « laisse là tes proverbes, et réponds- » nous. D'où te vient ta nouvelle fortune?

» — Ma foi, mes amis, » répond Bouchenot, « s'il faut vous l'avouer... j'ai gagné » à la loterie...

» — A la loterie! » dit George en regardant fixement Bouchenot; « mais elle est » supprimée depuis un an!...

» — Eh non!... ce n'est pas à la loterie, » c'est à la roulette que je voulais dire...

» — A la roulette! » dit Timothée, « mais » toutes les maisons de jeu sont fermées de- » puis six mois !...

» — Mais non... non... ce n'est pas à la » roulette, » répond Bouchenot en s'entortillant dans sa robe de chambre, » je voulais » rire... je sais très-bien que les jeux sont » fermés.. grâce au ciel!... car c'était une » chose bien immorale... bien scandaleuse !...

» Et combien de pères de famille, de jeunes » gens se sont perdus dans ces repaires » infâmes!... j'en sais quelque chose, moi! » je m'y suis perdu très-souvent... un soir » entre autres... je n'avais que quarante sous » dans ma poche... et il pleuvait très-fort...

» — Il n'est pas question de tout cela, » dit George en interrompant le narrateur; « nous n'avons pas besoin d'entendre cette » histoire; c'est de ta nouvelle fortune que » nous désirons savoir l'origine.

»—Est-ce que je ne vous l'ai pas dit? C'est » drôle, je croyais vous l'avoir dit. Eh bien, » mes amis! c'est à une loterie étrangère » que j'ai joué... j'ai pris un billet.. vous » savez, de ces billets... dans des séries... » C'est un banquier qui vous envoie cela... » dans une lettre... quelquefois même sans » affranchir!... C'était le château de Trauf... » Trans... Trakenstemberg! un nom comme » cela, qui était en loterie... Bref, c'est moi » qui ai gagné... je pouvais aller habiter » mon château, mais vous sentez bien que » j'aimais mieux rester en France, à Paris, » près de mes amis. Un banquier m'a offert

» de m'acheter mon château... cent vingt » mille francs... j'y ai consenti, et je me » suis fait six mille francs de rentes... et » voilà! »

Pendant que Bouchenot fait cette histoire, George fronce le sourcil, et son visage prend un air froid et sévère; de son côté Timothée regarde George d'un air qui veut dire : Est-que tu crois tout cela?

Bouchenot a cessé de parler, et ses deux amis gardent le silence. Cependant au bout d'un moment Timothée lui dit :

« — Mais ce n'est pas une histoire de » loterie que tu as contée à Cœlina; tu lui » as dit que tu avais hérité d'un parent » éloigné.

» — Ah oui... c'est vrai... je lui ai dit » cela.. mais vous concevez bien qu'on n'a » pas besoin de dire à tout le monde de » quelle manière on s'est enrichi.

» — Lorsque la source d'une fortune n'a » rien d'immoral, » dit George, « on ne doit » pas craindre de l'avouer hautement; mais » quelquefois aussi on ne doit son aisance... » qu'à une position... qu'à des concessions

» honteuses, et alors on invente mille his-
» toires, plus absurdes les unes que les
» autres, afin de tâcher de dissimuler ce
» qu'on ne pourrait avouer sans rougir.

» — Ma robe de chambre est un peu trop
» large des manches... » dit Bouchenot.
« Mais cela se fera... c'est une étoffe de
» Perse... A propos, mes amis, j'espère que
» nous déjeunons ensemble?... Nous ne nous
» quitterons pas comme cela... allons au
» café Anglais... c'est moi qui veux avoir le
» plaisir de vous offrir à déjeuner.

» — Merci, » dit George en se levant.
« Je ne puis accepter... J'ai affaire ce matin.

» — Ah! diable... c'est fâcheux... Mais au
» moins Thimothée...

» — J'ai affaire également, » dit Timo-
» thée en se levant aussi, « et je vais partir
» avec George.

» — Comment, messieurs, vous me re-
» fusez tous les deux?... d'anciens amis...
» c'est très-mal... vous ferez vos affaires
» plus tard... nous allons rire : nous boi-
» rons du champagne! Allons, vous allez
» venir.

» — Adieu, Bouchenot... viens-tu, Timo-
» thée? » dit George d'un ton fort sec.

« — Je te suis, » dit Timothée en prenant son chapeau.

« — Eh bien! vous partez si vite... qui
» diable vous presse donc tant? » s'écrie Bouchenot en suivant ses deux amis. Mais déjà ceux-ci ont gagné la porte du carré; et ils descendent l'escalier sans répondre et sans avoir serré la main que le nouvel enrichi leur tendait. Celui-ci rentre alors chez lui tout penaud, et se jette sur sa causeuse en se disant :

« Comme ils me quittent brusquement!...
» est-ce qu'ils n'auraient pas donné dans
» l'histoire de la loterie étrangère?... Après
» tout, est-ce qu'on ne peut pas avoir des
» secrets... des affaires particulières?... Ces
» messieurs sont aussi trop curieux. Vous
» verrez qu'on ne pourra pas être riche
» sans faire tambouriner comment on a
» acquis sa fortune... Qu'ils aillent donc
» faire de ces questions-là dans le grand
» monde, dans la belle société, et ils seront
» bien reçus! »

CHAPITRE IV.

Bouchenot veut se marier.

Le dernier jour du mois Bouchenot reçoit une lettre par la poste; elle est adressée à sa nouvelle demeure de la rue Saint-Lazare, ce qui prouve qu'avant de la lui envoyer on a été aux renseignements rue de la Calandre.

Bouchenot se hâte d'ouvrir la lettre, elle ne contient pas une seule ligne d'écriture; mais en revanche elle renferme un billet de banque de cinq cents francs que Bouchenot contemple, en s'écriant :

« C'est bien, c'est très-bien. C'est mon » revenu que l'on m'envoie; il est difficile » d'être plus exact. Décidément mon argent » est bien placé et je puis dormir tranquille

» sur mes rentes. Je suis riche et je n'ai » rien à faire... Comme c'est heureux... » comme on a bien trouvé la profession qui » me convenait ! »

Et Bouchenot continue le genre de vie qu'il s'est imposé en venant habiter à la Chaussée-d'Antin Il se lève tard, passe une grande partie de la journée à sa toilette, va au café, lit les journaux, les revues, écoute les nouvelles, va se promener, dîne et ne se grise plus, parce que c'est mauvais genre; il se rend ensuite au spectacle ou va se faire voir dans un jardin où l'on fait de la musique, puis il rentre chez lui, et se couche en se disant :

« J'ai été bien comme il faut toute la » journée, je suis très-content de moi. »

Plusieurs mois s'écoulent sans apporter de changements dans l'existence de Bouchenot. A la fin de chaque mois il reçoit régulièrement par la poste un billet de banque de cinq cents francs. Il s'est tellement accoutumé à cet envoi, qu'il n'éprouve plus d'émotions en décachetant l'enveloppe, et qu'il regarde maintenant le billet de banque

sans sourire, et le place assez froidement dans un joli secrétaire dont il a fait emplette. Depuis quelque temps la physionomie du jeune homme a perdu cet air de satisfaction que lui avait donné la fortune; elle ne s'anime plus, elle devient froide et sérieuse, on y chercherait en vain cette expression de gaieté par laquelle elle brillait autrefois. Le Bouchenot de la Chaussée-d'Antin ne ressemble plus à celui de la rue de la Calandre. Si sa personne a gagné quelque chose du côté de la tenue, en revanche sa figure a beaucoup perdu de ce qui la caractérisait et lui donnait du charme.

Enfin, au milieu de ses grandeurs, de son joli appartement, au sein de la Chaussée-d'Antin, et drapé dans sa robe de chambre en étoffe de Perse, Bouchenot se surprend à bâiller fort souvent. En vain fait-il tous ses efforts pour échapper à l'ennui qui le gagne, en vain s'étale-t-il sur sa causeuse et se mire-t-il dans sa glace en se répétant :

« Je suis très-heureux... j'ai fort bon » genre... il n'y a pas d'homme plus heureux » que moi... »

L'ennui, qui pénètre facilement sous une belle robe de chambre et dans un joli logement, s'est introduit chez Bouchenot, et semble vouloir s'y établir; les habits à la mode, les parfums, les promenades, les soirées aux Italiens, ne parviennent point à le chasser; il fait au contraire de rapides progrès, et tient chaque jour fidèle compagnie au nouvel enrichi.

La petite Cœlina ne s'est pas représentée chez le jeune homme qui fut son amant, et celui-ci n'a pas eu besoin de la consigner chez son concierge; George et Timothée ne sont pas non plus revenus rendre visite à leur ci-devant compagnon de chambrée. Quelquefois Bouchenot les a rencontrés sur son chemin; mais au moment où il se disposait à leur parler, ceux-ci ont passé rapidement en ayant l'air de ne point le reconnaître; Henry en a fait autant lorsqu'ils se sont rencontrés, et Bouchenot en a été pour ses pas, son sourire et sa main qu'il a inutilement tendue vers ses anciens amis; il s'est dit :

« Probablement ces messieurs sont jaloux

» de ma fortune... de ma belle position ;
» voilà pourquoi ils ne me parlent plus et
» ont l'air de ne pas me voir quand ils me
» rencontrent. Oh ! c'est cela, il n'y a pas
» le moindre doute ; ils sont vexés de me
» voir maintenant dans une situation aussi
» heureuse... Oh ! les hommes !... l'envie les
» ronge toujours... cependant cela m'étonne
» de la part de mes anciens camarades... Ne
» plus me regarder parce que je suis riche...
» parce que je suis très-bien mis... et que
» j'ai très-bon genre !... Fi ! que c'est petit
» d'être jaloux de mon bonheur ! »

Cependant le bonheur de Bouchenot se compliquait de bâillements de plus en plus rapprochés, si bien qu'enfin n'y tenant plus et ne pouvant se dissimuler à lui-même l'ennui qu'il éprouvait, un beau matin, en se levant, Bouchenot se dit :

« Sacrebleu !... c'est bien embêtant d'être
» heureux comme je le suis... décidément je
» m'ennuie à crever !... C'est singulier...
» j'ai de l'argent de quoi m'amuser... et je
» ne m'amuse plus... Qu'est-ce que cela veut
» dire ?... à quoi cela tient-il ?... Je n'ai

» rien à faire... et je ne sais que faire de
» moi... c'est bien extraordinaire. Voyons,
» fichetre !... il faut trouver moyen d'être
» heureux sans bâiller et sans avoir envie
» de dormir... Je ne veux pas que l'excès de
» mon bonheur me donne le spleen !... je ne
» veux pas finir par me tirer un coup de
» pistolet, comme les Anglais, pour me
» désennuyer; je veux rire, être gai comme
» au temps où je n'avais pas le sou... Alors
» les femmes et l'amour embellissaient mon
» existence... alors j'avais toujours trois ou
» quatre intrigues à mener de front, main-
» tenant rien... C'est inconcevable ! Les
» grisettes me rient au nez ! les femmes du
» monde ne font pas attention à mes œil-
» lades... Ah ! parbleu, il me vient une
» idée !... si je me mariais ! Se marier pour
» ne plus s'ennuyer !... au premier aspect
» cela paraîtra drôle... mais, moi, j'ai
» l'espoir que ce changement de position
» me sera favorable. Au moins, en ayant
» une femme, j'aurai près de moi quelqu'un
» avec qui causer; je m'occuperai de mon
» ménage, cela me distraira. . je prierai ma

» femme de me faire des confitures, je man-
» gerai l'écume. Oh ! ce doit être fort amu-
» sant ! Ensuite j'aurai des enfants, beau-
» coup d'enfants, je jouerai à la poupée
» avec ma fille, et à la toupie avec mon
» fils !... Ce sera délicieux ! Certainement
» qu'alors je n'aurai plus le temps de m'en-
» nuyer. Quel dommage que je n'ai pas eu
» cette idée-là plus tôt. Marions-nous bien
» vite... mais cependant épousons une
» femme riche; car, puisque je mange mes
» six mille livres de rentes tout seul, je
» n'en aurais pas assez avec une femme et
» des enfants. »

Il ne s'agissait plus que de trouver une femme riche et jolie, car cette dernière condition semblait aussi indispensable à Bouchenot. Mais en allant fréquemment dans le même café, il avait fait connaissance avec un vieux garçon fort répandu dans le monde, et qui déjà plusieurs fois lui avait offert de le mener avec lui au bal ou en soirée. M. Feuillard, c'était le nom du vieux garçon, était un de ces hommes qui ont passé leur vie au sein des plaisirs, et que l'on est

toujours certain de rencontrer à une fête, à une cérémonie, à une première représentation; conservant, malgré son âge, les goûts et la toilette d'un dandy, il aimait surtout la compagnie des jeunes gens, et c'est pourquoi il avait pris Bouchenot en amitié.

Un matin, en prenant du chocolat à côté de sa nouvelle connaissance, Bouchenot lui dit :

« — Monsieur Feuillard, vous ne croiriez » pas une chose?

» — Qu'est-ce donc, mon cher ami?

» — C'est que moi... qui ai six mille » livres de rentes, et rien à faire... moi qui » habite la Chaussée-d'Antin et mange chez » les premiers traiteurs de la ville; eh » bien... je m'ennuie... je m'ennuie même » beaucoup depuis quelque temps.

» — Je ne vois rien d'extraordinaire à » cela, mon cher ami; car moi qui vous » parle, et qui ai passé toute ma vie au sein » des plaisirs, des fêtes, des réunions les » plus brillantes; moi qui n'ai jamais man- » qué un grand concert, une course de » chevaux, une promenade de Long-Champ,

» ni une première représentation ; eh bien,
» je puis aussi vous certifier que je me suis
» ennuyé fort souvent. Que voulez-vous !...
» les mêmes plaisirs amènent quelquefois la
» monotonie; ensuite, vous concevez bien
» qu'un homme du bon ton ne doit pas rire et
» s'amuser comme un petit artiste, comme
» un pauvre étudiant, pour qui tout est bon
» lorsqu'il y voit matière à se donner de
» l'agrément. Il nous faut à nous autres des
» amusements fins, délicats, recherchés ;
» mais cela ne se rencontre pas aussi faci-
» lement : voilà pourquoi on bâille assez
» souvent en bonne compagnie. Mais rassu-
» rez-vous, l'ennui n'est pas de mauvais
» ton !... Vous ne serez jamais ridicule,
» pourvu que vous sachiez vous ennuyer
» convenablement. Vous nommerez cela va-
» peur, maux de nerfs, malaise; on vous
» plaindra, et on aura pour vous mille petits
» soins.

» — Monsieur Feuillard, tout cela est fort
» bien, mais je préférerais ne point m'en-
» nuyer, et pour cela j'ai la fantaisie de me
» marier.

» — Ah! ah !... singulière idée... elle ne » m'est jamais venue à moi. Mais que sait-» on, cela peut réussir... maintenant qu'on » se traite par l'homœopathie. Nous vous » marierons, mon cher, c'est très-facile!

» — Vraiment !... vous auriez quelque » femme à me proposer?

» — Femmes, veuves, filles. Eh mon Dieu! » est-ce qu'il n'y en a pas toujours?... Tenez-» vous à la fortune?

» — Oui; j'ai six mille livres de rentes, » il faut que ma femme m'en apporte au » moins autant.

» — C'est juste; il faut même qu'elle en » ait davantage.

» — J'aime encore mieux cela.

» — Les demoiselles riches tiennent sou-» vent à ces petits agréments de société qui » plaisent dans le monde. Voyons quels sont » les vôtres?

» — Mes agréments?

» — Vos talents, si vous aimez mieux ; » êtes-vous peintre?

» — Non.

» — Poëte?

» — Non.

» — Musicien?

» — Non.

» — Pas musicien du tout?

» — Ma foi non.

» — Comment! vous ne chantez pas votre petite romance... votre petit nocturne?

» — Je ne sais que les chansons de Béranger.

» — Diable!... Je voudrais trouver tout de suite quelque chose pour vous faire briller.

» — Je danse et je valse très-vigoureusement.

» — Fi donc! mon cher; on ne danse plus, on marche.

» — Je bois un verre de champagne d'un trait.

» — Ah! vous *in gurgite*... Ce n'est pas mal cela... c'est gentil à table; mais je voudrais autre chose près de la demoiselle... Que ferez-vous si on vous présente un *album*, avec prière de mettre quelque chose dessus.

» — Je sais faire des chats en trois traits de plume.

» — Vraiment !... c'est délicieux cela !... » Voyons tout de suite votre talent. Garçon, » du papier, une plume. »

Le garçon de café apporte ce qu'on lui demande. Bouchenot se met à faire des chats à main levée. Le vieux Feuillard est enchanté; il s'écrie :

« — C'est parfait, c'est fort original : avec » cela vous pouvez trouver une demoiselle » de douze à quinze mille livres de rente. » Ce soir venez avec moi ; je vous présente » dans une réunion où se trouvera mademoi- » selle Mirevalle. C'est une jeune personne » riche qui a la fureur des albums. J'aurai » soin de parler de votre talent extraordi- » naire pour faire des chats à la plume ; on » vous enverra l'album ; vous le reporterez » vous-même : ce sera un moyen de vous » introduire ; vous ferez votre cour ; le reste » ira de suite. »

Bouchenot est enchanté ; il rentre chez lui où il s'exerce toute la journée à faire des chats. Il use deux paquets de plumes et une main de papier ; mais aussi il se sent de première force, et prêt à montrer son talent sur

l'album d'une petite-maîtresse. Le soir, il va retrouver M. Feuillard, et celui-ci le mène chez un faiseur d'affaires de la rue de Provence où il y a grande réunion. La demoiselle Mirevalle ne tarde pas à venir, conduite par son père.

Depuis qu'il a six mille francs par an à dépenser, Bouchenot a pris un aplomb qui, dans le monde, passe souvent pour du savoir-vivre. Il ne se sent plus embarrassé au milieu d'un salon, et soutient fort bien les regards de la société. Il se faufile près de mademoiselle Mirevalle; c'est une jeune personne assez jolie, qui semble aussi avoir une grande habitude du monde, et que l'on prendrait plutôt pour une dame que pour une demoiselle.

Le vieux Feuillard a su adroitement amener la conversation sur les albums, et parler du talent de Bouchenot ainsi que de son extrême complaisance; la soirée n'était pas écoulée que mademoiselle Mirevalle avait demandé au jeune homme la permission de lui envoyer son album, et que celui-ci avait promis d'y faire un chat à la plume.

Le lendemain Bouchenot reçoit l'album; après y avoir déployé tout son savoir-faire, il va lui-même le reporter à mademoiselle Mirevalle; car le vieux Feuillard lui a conseillé de bannir toute timidité et de se déclarer hardiment.

Le jeune homme est fort bien reçu. Le chat est trouvé ravissant. Bouchenot promet d'en faire pour plusieurs amies de mademoiselle Mirevalle, et il se trouve ainsi introduit près de la demoiselle à laquelle il veut faire sa cour.

Mademoiselle Mirevalle avait un caractère original et la prétention de ne point ressembler aux personnes de son sexe. Elle s'aperçut bientôt que Bouchenot cherchait à lui plaire. Elle trouva en lui plus d'affectation que de savoir-vivre, plus de prétentions que d'esprit, parfois même dans ses manières une gaucherie qui avait quelque chose de comique. Tout cela aurait pu déplaire à une autre, et c'est au contraire ce qui fit que mademoiselle Mirevalle accueillit fort bien la déclaration de Bouchenot; d'ailleurs il lui sembla fort original de

se marier par l'intervention d'un chat.

Au bout de fort peu de temps, certain du consentement de la jeune personne qu'il désirait épouser, Bouchenot songea à obtenir celui de M. Mirevalle. Le papa ne se laissait pas séduire par des dessins à la plume, mais il aimait beaucoup sa fille, et l'on avait tout lieu d'espérer qu'il approuverait le choix qu'elle avait fait.

Bouchenot alla donc faire sa demande au père de la demoiselle. M. Mirevalle, en homme sage, commença par demander à celui qui se présentait pour être son gendre des détails sur sa famille et sa fortune. Bouchenot se donna comme fils d'un gros négociant qui lui avait laissé six mille francs de revenus.

« — Ma fille en aura le double, » dit M. Mirevalle; « cependant, si vous lui con-
» venez, ce ne sera pas un obstacle. Sur quoi
» sont placés vos fonds... en terres, en mai-
» sons, ou sur l'État? »

Bouchenot ne s'attendait pas à cette question, elle le troubla, l'embarrassa beaucoup. Il tergiversa, et balbutia enfin :

« — Mes fonds... mes fonds sont très-bien

» placés... on me paye régulièrement tous les » mois.

» — On vous paye tous les mois... ce n'est » donc pas sur l'État?

» — Non... c'est un ami qui a mes fonds.

» — Un ami... Mais est-il notaire, agent » de change, banquier? a-t-il enfin une sol- » vabilité reconnue? »

Bouchenot tirait son mouchoir, le remettait dans sa poche et le retirait encore, en cherchant ce qu'il pourrait dire; son hésitation n'échappa point à monsieur Mirevalle, qui conçut des doutes sur la fortune du jeune homme, et lui dit d'un ton assez sec :

« — Eh bien! monsieur il me paraît que » vous ne savez pas où sont placés vos fonds.

» — Pardonnez-moi, » répond Bouchenot en tâchant d'avoir un ton d'assurance. « Par- » donnez-moi, monsieur, mes fonds sont... » chez un épicier.

» — Chez un épicier, » dit monsieur Mirevalle en laissant échapper un sourire moqueur. « Singulier placement ! En ce cas, » monsieur, je vous engage à les retirer de » là et à acheter des rentes; lorsque vous

» m'aurez apporté votre inscription au
» grand-livre, nous pourrons causer de
» votre proposition; mais jusque-là il est
» inutile que vous continuiez de faire la cour
» à ma fille et que vous vous présentiez chez
» moi. »

Et M. Mirevalle a tourné le dos à Bouchenot, qui s'éloigne tout honteux en se disant: « C'était bien la peine que je m'exerçasse à » faire des chats de la plume! Voilà un père » très-ridicule; je lui dis que j'ai six mille » francs de rente et il ne veut pas me croire » sur parole. Je ne puis cependant pas lui » en donner d'autres preuves. Je crois que » c'est un prétexte qu'il a pris pour me re- » fuser. Il ne me trouve pas assez riche. Je » vais bien attraper tous ces gens-là, je vais » épouser une demoiselle qui n'aura rien; » avec de l'ordre, mon revenu nous suffira. » dans la société où m'a conduit le vieux » Feuillard, j'ai remarqué une jeune per- » sonne ravissante... mademoiselle Des- » bruyer. J'ai demandé pourquoi elle ne se » mariait pas; c'est qu'elle n'a pas le sou, » m'a-t-on dit. Eh bien, moi, je veux me

» montrer plus grand, plus généreux que » les autres hommes; j'épouserai mademoi- » selle Desbruyer. »

Bouchenot dit à son vieil introducteur qu'il a changé de projets, que mademoiselle Mirevalle ne lui convient plus, et qu'il a jeté les yeux sur mademoiselle Desbruyer.

« — Pour celle-là, « dit M. Feuillard, » elle est fort jolie, j'en conviens, mais elle » n'a point de dot.

» — Cela m'est égal, j'en ai assez pour » nous deux.

» — Par exemple, vous entreriez dans » une famille très-honorable sous tous les » rapports.

» — Cela me suffit; connaissez-vous M. Des- » bruyer?

» — Beaucoup.

» — Présentez-moi comme un épouseur » et terminons promptement; j'ai hâte de » me marier afin de ne plus m'ennuyer... » Faudra-t-il aussi faire des chats à la plume » pour plaire à cette demoiselle?

» — Non; celle-là est très-modeste, elle » n'a point d'album.

» — J'aime mieux cela. Avec une femme
» qui court après tous les artistes, après
» tous les hommes de mérite, et qui les sup-
» plie de lui faire quelque chose, je sens
» que je n'aurais pas été tranquille. Quand on
» épouse un homme parce qu'il sait faire
» un chat, il est probable qu'on le trompera
» avec un autre qui saura faire un cheval
» ou tout autre animal. L'amour des albums
» peut entraîner fort loin. »

M. Feuillard a présenté son protégé chez les parents de la jolie fille, comme un jeune homme qui a été subjugué par les charmes de mademoiselle Desbruyer, et qui désire lui offrir sa fortune et sa main.

Bouchenot est parfaitement accueilli. Il se trouve au milieu d'une famille aimable, et il peut faire sa cour à une demoiselle charmante, qui reçoit ses hommages avec timidité, mais semble reconnaissante de ce qu'il ait bien voulu l'aimer rien que pour elle. Il fait sa cour avec ardeur, il lui tarde d'être le mari d'une jeune personne belle, bien élevée, et qui semble posséder autant de qualités que d'attraits.

De leur côté, les parents sont enchantés d'avoir trouvé un bon parti pour leur fille, et rien ne semble devoir s'opposer à l'hymen de Bouchenot. Déjà le jour est fixé, on s'occupe des préparatifs de la noce, des invitations à faire, de la toilette de la mariée; lorsque le père de la future, se trouvant un jour seul avec Bouchenot, lui dit :

« — En vérité, monsieur, je ne sais comment vous peindre ma reconnaissance; vous avez de la fortune, et vous prenez une fille sans dot!... Bien peu d'hommes agiraient comme vous!

Bouchenot s'incline; son futur beau-père continue :

« — Vous ne trouverez pas mauvais, sans doute, monsieur, que je vous demande quelques détails sur votre fortune. Un père doit, avant tout, savoir en quelles mains il confie son enfant, et mes questions ne peuvent vous offenser. Il est d'usage, en pareille circonstance, de communiquer à sa nouvelle famille ses titres, sa situation... Un seul coup d'œil me suffira... Soyez persuadé, monsieur, que

» cette demande m'est plutôt dictée par » mon devoir que par aucun motif de mé- » fiance.

» — Que le diable t'emporte, avec ton » devoir! » se dit Bouchenot. « Il va m'en » demander autant que les autres... celui-là! » Si je lui dis que j'ai des rentes, il voudra » sans doute aussi voir mon inscription. » Voyons!... payons d'audace! essayons un » autre moyen. »

M. Desbruyer semblant étonné du silence que gardait son futur gendre, celui-ci se tourne enfin vers lui et lui répond d'un ton très-assuré :

« — Monsieur Desbruyer, on vous a peut- » être dit que j'avais de la fortune... des » rentes? eh bien! on vous a trompé.

» — Comment, monsieur?

» — Oh! rassurez-vous! je n'en suis pas » moins à mon aise. Je touche cinq cents » francs par mois, payés fort régulièrement. » C'est gentil.

» — Vous avez donc un emploi, monsieur?

» — Un emploi... Oui, comme vous dites, » j'ai un emploi.

» — Et dans quelle partie, s'il vous plaît?

» — Dans quelle partie?... Ah! mon cher » monsieur, vous êtes bien curieux.

» — Curieux? lorsqu'il s'agit de la desti- » née de sa fille... Monsieur, ma demande » doit vous paraître, au contraire, toute » naturelle. Veuillez bien me dire quel em- » ploi vous occupez.

» — Et si je ne veux pas vous le dire, » moi?

» — Alors, monsieur, vous n'épouserez » pas ma fille.

» — Comment, vous me refusez votre » fille qui n'a rien quand je vous promets, » moi, de la faire vivre dans l'aisance! » quand je touche cinq cents francs par » mois!

» — En toucheriez-vous dix fois autant, » monsieur, je vous refuserais ma fille, si » j'ignorais de quelle façon vous gagnez cet » argent.

» — Monsieur Desbruyer, vous êtes ridi- » cule.

» — Non, monsieur, je suis homme d'hon- » neur; et je ne veux compter dans ma

» famille que des gens dont la position soit
» honorable. Si vous ne voulez ou ne pouvez
» pas répondre à mes questions, il est inu-
» tile que vous songiez encore à ma fille.
» — Mais s'il m'est impossible d'y répon-
» dre, à vos questions?
» — Alors, monsieur, j'ai bien l'honneur
» de vous saluer. »

Bouchenot a été poliment mis à la porte. Il rentre chez lui en se disant : « Tous ces » gens-là sont horriblement ridicules... » S'entêter à vouloir savoir comment j'ai de » l'argent !... Puisque c'est comme cela, je » ne me marierai pas. Au moins, on ne me » fera plus de ces sottes questions aux- » quelles je ne puis pas répondre »

CHAPITRE V.

Trois jeunes gens sur une autre route.

Laissons un peu Bouchenot dans son logement de la Chaussée-d'Antin, où il fait tout ce qu'il peut pour chasser l'ennui qui le ronge, et revenons près de ses trois amis qui ont suivi une autre route pour trouver la fortune et le bonheur.

Timothée ayant pour lui seul la rente que lui fait son père, et qui lui est suffisante parce que chez lui le goût du travail chasse les idées de dissipation, Timothée pouvant alors s'habiller convenablement, a suivi ses cours, passé ses examens, et vient d'être reçu avocat. Fier de ce nouveau titre, il n'en a que plus d'ardeur au travail, et ses parents, enchantés de sa bonne conduite,

doublent la pension qu'ils lui faisaient, afin de le mettre à même de paraître dans le monde où le mérite ne suffit pas toujours pour parvenir, mais où il est rare cependant qu'un travail assidu et une bonne conduite ne soient point récompensés.

George a suivi la carrière des lettres, carrière ingrate, où les succès font des ennemis, où les lauriers sont des épines, où l'on n'arrive qu'à travers mille obstacles, parce que le mérite fait bien plus de jaloux que le travail et la bonne conduite. On pardonne à un homme d'avoir amassé de la fortune en travaillant, mais on ne lui pardonne pas d'avoir acquis un peu de gloire, et on cherche continuellement à la lui disputer. Ce qui console l'homme de talent, ce qui le fait marcher ferme dans la route qu'il s'est tracée sans redouter les frelons qui bourdonnent incessamment à ses oreilles, c'est qu'au milieu de cette foule d'envieux et de critiques, de sots, de pédants et de malveillants, surgit un monde étranger à toutes les coteries, un monde qui juge ses ouvrages sans passion, sans partialité; qui s'attache

à ce qui lui plaît, qui repousse ce qui l'ennuie ou le fatigue. Ce monde-là est le vrai public ; c'est lui qui achète les livres et va en payant au spectacle; c'est lui qui fait les succès en dépit des journaux et de l'intrigue; et quoi qu'on dise et que l'on fasse, ce n'est que par lui que l'on acquiert une réputation durable.

Les premières pièces de George avaient eu du succès; mais il avait besoin d'écrire plus largement ce qu'il pensait, ce qu'il observait; il se sentit le désir de laisser courir sa plume au gré de sa pensée, d'étudier des caractères, de les reproduire jusque dans leur intérieur le plus intime ; il voulait pouvoir retracer avec les moindres détails les tableaux de mœurs, les scènes populaires, les portraits d'originaux, les sociétés bourgeoises, les ridicules de toutes les classes, et surtout ces scènes de la vie privée, ces sentiments de la jeunesse, de l'âge raisonnable ; ces amours de la grisette et de la femme du monde; les contemporains enfin, tels qu'on les rencontre à chaque pas dans la vie, et non pas avec ces passions forcées, ces

beautés idéales que l'on ne trouve que dans l'imagination d'un auteur.

Il s'était dit : « On cherche en vain dans » la campagne les bergères de Florian, parce » qu'elles n'ont jamais existé telles qu'il les » a dépeintes. Moi, je montrerai les pay- » sannes comme je les vois, avec leurs » mains rouges et caleuses, leur tournure » lourde et gauche, leur langage grossier » et souvent impertinent.

» J'en ferai autant pour chaque person- » nage que je peindrai. Je ne donnerai pas à » mes héros des sentiments que je n'ai ren- » contrés nulle part, ni des vertus qui » n'existent pas ; je peindrai les hommes » tels qu'ils sont, avec leurs qualités, leurs » défauts et leurs faiblesses : mais je choi- » sirai de préférence des personnages plai- » sants et bons, des caractères comiques et » francs, des sentiments tendres et doux, » parce que la peinture des crimes, des atro- » cités, des vices hideux, attriste l'imagi- » tion, serre le cœur, et enfante quelque- » fois des pensées noires qu'il n'est pas » nécessaire de propager, le monde étant

» déjà bien assez méchant par lui-même; et
» puis enfin parce que mon goût ne me
» porte pas à écrire du terrible, et que l'on
» fait mal ce qu'on ne fait pas avec goût. »

Et comme dans une pièce de théâtre il est impossible de s'étendre, de détailler, de s'arrêter à loisir sur les défauts et les ridicules de ses personnages, George fit des romans, non pour y entasser événements sur événements, mais pour y retracer ce qu'il avait observé et entendu souvent.

Les romans de George eurent un succès que lui-même était loin d'espérer. Leur plus grand mérite était d'être vrais; mais dans tous les arts, c'est toujours au vrai qu'il faut revenir.

Alors George fut impitoyablement critiqué dans des journaux, dans des revues; alors il reçut même des lettres anonymes et pseudonymes, où on lui demandait de quel droit il se permettait d'avoir des succès et d'être lu plus que les autres; lui écrivain obscur, sans style, sans couleur, sans portée, sans nerf, sans élévation, sans mission, et surtout sans coterie.

Alors on lui apprit qu'il n'était que le romancier des cuisinières et des écaillères, ce qui lui fit penser que le nombre de ces dames était devenu assez considérable.

Comme il faisait parler un ouvrier comme parle un ouvrier, une paysanne comme parle une paysanne, une grisette comme parle une grisette, on lui dit qu'il ne savait pas écrire.

Comme il était gai et faisait souvent rire, on lui dit qu'il était indécent.

Comme il n'y avait dans ses ouvrages ni parricide, ni infanticide, ni fratricide, ni empoisonnement, ni inceste, on lui dit qu'il était immoral.

Quelques-uns, dans leur critique dédaïneuse, voulurent bien dire de lui : On le lit, mais on ne le juge pas.

Il aurait pu leur répondre avec plus de vérité : On vous juge, mais on ne vous lit pas.

Dans les premiers temps, George éprouva quelque chagrin de voir se soulever contre lui tant de jalousie et de colère; mais bientôt il prit toutes ces critiques pour ce qu'elles va-

laient, il comprit que l'on ne s'attaque qu'aux gens qui réussissent, et que la gloire seule fait naître l'envie ; alors, par le nombre d'injures de ses adversaires, il put calculer le succès de ses ouvrages ; alors il remercia les auteurs d'écrits anonymes de vouloir bien se donner la peine de lui apprendre que sa réputation s'étendait chaque jour davantage, et continua de marcher dans la route qu'il s'était tracée, et qu'il savait être la bonne, d'après toute la peine que l'on s'était donnée pour la lui faire quitter.

Henry Jumières, toujours aussi épris de mademoiselle Giraumont, travaillait avec ardeur afin d'obtenir sa main. Henry voyait le succès couronner ses efforts ; sa petite fortune s'augmentait ; son crédit et sa réputation étaient déjà parfaitement établis, et s'il n'avait point encore un sort brillant à offrir à Pauline, au moins était-il certain de lui assurer une position honorable. Tout devait donc lui faire espérer de voir enfin sa demande agréée ; encore quelques semaines, et Henry comptait presser le père de Pauline de consentir à son bonheur.

Mais un soir, dans une réunion où il a coutume de se trouver avec celle qu'il aime, Henry est frappé de la pâleur, de la tristesse de Pauline, ainsi que de l'air froid et contraint avec lequel M. Giraumont l'accueille.

« — Qu'est-il arrivé? qu'ai-je donc fait » qui déplaise à monsieur votre père? » dit Henry, lorsqu'il peut s'approcher de Pauline. « Et vous-même, pourquoi cette tris» tesse, cette pâleur? De grâce, dites-moi » ce qui est arrivé.

» — Demain, » dit Pauline, « demain dans » la matinée, venez à la maison, mon père » sera sorti et je pourrai tout vous dire. » Ah! mon ami, j'ai déjà versé bien de lar» mes... nous sommes bien malheureux! »

On doit penser avec quelle impatience Henry attend le moment de se trouver seul avec son amie. La soirée lui semble d'une longueur interminable; car M. Giraumont quitte peu sa fille et il semble s'arranger de manière à ce qu'elle ne puisse se rapprocher de Henry.

La nuit n'amène point de sommeil pour calmer les inquiétudes de l'amour, elle les

augmente au contraire, et donne aux pensées de plus sombres couleurs. Enfin le jour renaît, Henry est debout; il compte les heures, les minutes, il ne vit pas jusqu'au moment où il peut se rendre près de Pauline; mais il la trouve, versant des larmes qu'elle n'a pas la force de lui cacher.

« — Parlez, de grâce! que se passe-t-il, » quel malheur nous menace? » dit Henry en prenant la main de son amie.

« — Le plus grand de tous! mon père ne » consent plus à notre mariage. Il veut pour- » tant me donner un époux... Mais ce n'est » plus vous dont il a fait choix.

» — Il veut vous marier à un autre!... » Oh!... c'est impossible!... ne sait-il pas « que vous m'aimez, que je vous adore? ne » sait-il pas que, pour vous obtenir, j'ai » renoncé à la carrière que je suivais... que » c'est pour devenir votre époux que je me » suis mis dans le commerce... où je tra- » vaille sans relâche afin de réussir!... ne » sait-il pas que le succès couronne mes » efforts, que ma petite fortune s'accroît?... » A-t-il quelque reproche à me faire... me

» trouve-t-il trop dissipé, trop étourdi?... » mais je ne quitte mes bureaux que pour » être près de vous... lui aurait-on fait de » faux rapports sur mon compte?... Oh! je » confondrai mes ennemis, mes calomniateurs, et votre père sera forcé de me » rendre justice... Il verra, oh! oui, il verra » que je suis toujours digne de sa fille.

» — Mon père ne vous reproche rien, » dit Pauline en cherchant à retenir ses larmes; « il vous rend justice, et avoue que votre » conduite ne mérite que des éloges...

» — Eh bien! alors...

» — Mais il prétend que l'on doit toujours chercher à augmenter le bien-être » de sa fille, il dit ne vous avoir rien promis. Enfin, il veut me marier à un autre, » parce que cet autre a trente mille livres » de rente au moins, et que vous êtes bien » loin de posséder une telle fortune. Je me » suis jetée à ses genoux, je lui ai répété » cent fois que votre amour me rendrait » plus heureuse qu'une grande fortune. Mon » père est inflexible; il prétend que cela » n'aurait pas le sens commun, de refuser

» un aussi bon parti, et que nous nous » consolerons tous les deux. Oh ! non... » non... n'est-il pas vrai, mon ami, que » nous ne nous consolerons jamais... et que » vous m'aimerez toujours ?...

» — Vous, Pauline ! vous !... l'épouse » d'un autre !... Et quel est celui qui veut » m'enlever tout ce que j'ai de plus cher... » qui veut détruire tout mon avenir ?... où » vous a-t-il vue ?... depuis quand vous » aime-t-il ?... Mais répondez-moi donc.

» — Vous rappelez vous, mon ami, un » Marseillais... un certain M. Mortandal qui » vint aux soirées de madame Merlier ? Il lui » avait été présenté par un négociant, et » elle lui fit beaucoup d'accueil, car dans » le monde, vous savez que l'on accueille » toujours fort bien les personnes qui ont » de la fortune.

» — M. Mortandal... Oui, je sais qui vous » voulez dire, un grand homme dont l'exces- » sive politesse a quelque chose qui repousse » au lieu d'attirer, car il y a de la fausseté » dans son regard et dans l'expression de » son sourire. Mais cet homme a plus de

» quarante ans ! il serait votre père !... et » c'est à lui que l'on veut vous marier !

» — Il m'a vue plusieurs fois dans le » monde et j'ai eu le malheur de lui plaire. » Il s'est fait présenter à mon père... en fai- » sant sonner bien haut ses trente mille » livres de rentes !... Mon père a pris des » informations sur ce monsieur; il a su qu'il » faisait d'immenses affaires en marchan- » dises, qu'il avait des dépôts considérables » dans plusieurs villes de France... enfin, » mon père a été séduit, ébloui par la brillante » fortune de M. Mortandal ; et lorsque ce- » lui-ci lui a demandé ma main, il la lui a » promise, parce que pour lui la richesse » est tout, et qu'il ne croit pas que l'amour » soit nécessaire au bonheur.

» — Il suffit, » dit Henry en se prépa- rant à sortir; « je sais maintenant ce qu'il » me reste à faire.

» — Où allez-vous? » s'écrie la jeune fille en saisissant le bras de Henry. « Que voulez- » vous faire ?

» — Je veux aller trouver ce monsieur » Mortandal, et s'il ne renonce pas à ses

» prétentions sur vous, je veux avoir sa vie
» ou lui donner la mienne... Ah ! ce ne sera
» pas un grand sacrifice; car en vous per-
» dant, Pauline, je sens qu'elle ne sera plus
» qu'un supplice pour moi.

» — Non, Henry, vous ne provoquerez
» point cet homme ; si vous m'aimez, vous
» ne vous battrez pas, vous n'exposerez pas
» vos jours... ce serait me rendre encore
» plus malheureuse, sans apporter aucun
» changement heureux dans notre situation.
» Je connais les principes de mon père, il a
» horreur du duel ; un homme qui en a
» provoqué un autre ne peut plus être reçu
» chez lui... Je vous le répète, un duel ne
» pourrait que vous perdre dans son esprit.
» Si vous étiez vainqueur, il ne vous rever-
» rait plus, si vous succombiez, je serais
» donc la cause de votre mort... Ah ! mon
» ami, vous ne voudriez pas me condamner
» à des remords éternels.

» — Il faut donc que je vous voie devenir
» l'épouse d'un autre sans faire aucun effort
» pour vous arracher de ses bras ?

» — Espérons encore... Peut-être mes

» larmes parviendront-elles à fléchir mon » père... De votre côté, voyez-le... dites-lui » que vous seul possédez mon cœur... Peut-» être ne voudra-t-il pas faire notre mal-» heur. »

Henry quitte Pauline, désespéré, et le même jour il se présente devant M. Giraumont. Le petit vieillard le reçoit avec cette politesse froide qui repousse déjà l'espérance.

« — Est-il vrai, monsieur, » dit Henry, « que vous ayez l'intention de marier ma-» demoiselle votre fille à M. Mortandal ?

» — C'est plus que mon intention, » répond le vieux négociant, « c'est une » chose arrêtée.

» — Mais, monsieur, vous saviez que » j'aimais mademoiselle votre fille, car je » vous avais demandé sa main. Ma position » dans le monde fut seule cause de votre re-» fus; pour vous être agréable, je me suis mis » dans le commerce. Aujourd'hui mes affaires » prospèrent, mon crédit est bien établi... » quel motif auriez-vous encore pour me » refuser mademoiselle votre fille ?

» — Monsieur, je rends justice à vos » qualités, à votre conduite... Je ne doute » pas qu'en continuant comme vous le faites, » vous ne puissiez, dans une dizaine... une » quinzaine d'années, avoir une jolie for- » tune. Mais celle de M. Mortandal est toute » faite, elle est considérable .. C'est un » homme honorable... Je n'ai pas dû refuser » son alliance. J'en suis fâché, jeune » homme, mais ces considérations doivent » l'emporter sur l'amour, qui n'est qu'un » sentiment passager. Ma fille sera madame » Mortandal. »

Henry voulut répliquer; M. Giraumont le salua et lui tourna le dos. Le lendemain le jeune homme se présenta de nouveau chez le père de Pauline; mais il était consigné à la porte, et il fallut s'éloigner sans revoir celle qu'il aimait.

Le désespoir dans le cœur, Henry tâcha de dissimuler ses souffrances, et se rendit dans toutes les réunions où il avait l'habitude de rencontrer Pauline; mais elle n'y revint pas. M. Giraumont ne voulait plus que sa fille pût se retrouver avec celui qu'elle aimait.

Alors, ayant perdu toute espérance, ne pouvant plus même contempler celle qui lui était si chère, le pauvre Henry s'abandonna à toute sa douleur, et se promit de mourir le jour où Pauline deviendrait madame Mortandal.

CHAPITRE VI.

Une revanche.

C'était par une belle soirée d'automne. Le temps était doux, l'air tiède, le ciel étoilé. Bouchenot, après avoir assez longtemps promené sur le boulevard des Italiens son ennui et sa belle toilette, avait insensiblement porté ses pas vers un autre quartier. Petit à petit il s'était trouvé à la porte Saint-Denis, puis sur le boulevard du Temple au milieu de ses mille et une parades, et il s'était arrêté machinalement devant des figures de cire, devant les paillasses et devant le théâtre où règne Debureau; et déjà, sans s'être expliqué pourquoi, Bouchenot se sentait tout autre, il ne bâillait plus, sa figure avait repris son hilarité d'autrefois, et sa démarche

ce laisser aller qu'il ne se permettait plus à la Chaussée-d'Antin.

Tout à coup Bouchenot s'arrête comme un homme qui vient de prendre une résolution, et se dit :

« Ah ! fichetre ! je suis bien bête de m'ennuyer et de ne savoir que faire de moi... » et tout cela pour avoir bon genre, pour » être comme il faut. Décidément ça ne me » va pas. La nature m'a créé avec d'autres » goûts, j'avais pris d'autres habitudes ; » pour y renoncer je me fais violence... Je » finirai par devenir tout à fait imbécile... » non pas, en voilà assez... Je ne sais comment me tenir à la Chaussée-d'Antin pour » avoir la tournure d'un fashionable, ici je » me sens à mon aise... je respire mieux... » j'ai presque envie de danser. Revenons » par ici... allons où cela me plaira... retournons à mes plaisirs, à mes bamboches, à » mes grisettes... redevenons le Bouchenot » d'autrefois... Et, pour commencer, je vais » remettre mon chapeau de côté... d'abord » ça me va mieux. Depuis que je suis dandy, » les femmes ne font plus attention à moi.

» Je vais reprendre mes anciennes manières, mon ton leste, libertin, et je vais refaire des conquêtes. Dès ce soir je veux m'amuser... je veux aller où j'allais autrefois... Voyons... c'est aujourd'hui jeudi... on danse ce soir aux Montagnes de Belleville... On y danse même un petit cancan fort gentil... courons aux Montagnes... j'aurai bien du malheur si je n'y trouve pas une grisette qui accepte mon hommage avec une limonade... Allons valser, rire, dégringoler. Ah ! la chanson a bien raison !

» On en revient toujours
» A ses premiers amours. »

Et Bouchenot, qui ne marche plus roide et guindé, court au coin de la rue du Temple, se jette dans l'omnibus qui remonte le faubourg, ne fait plus la grimace parce qu'il est assis entre deux ouvriers en veste, passe même leurs six sous au conducteur, et monte à la Courtille, où l'on rit, où l'on boit, où l'on chante, où l'on danse depuis

le premier jour de l'année jusqu'à la Saint-Sylvestre.

En tournant à droite, après avoir passé la barrière et en suivant le boulevard extérieur, on ne tarde pas à trouver le jardin où sont les Montagnes de Belleville. Ces Montagnes sont les seules qui aient résisté au temps, à la mode et à l'inconstance naturelle des Parisiens. Peut-être est-ce leur modestie qui leur a porté bonheur ; car, tandis que leurs superbes rivales, les Montagnes russes, Beaujon, le Delta, le Niagara et Tivoli, disparaissaient tour à tour du théâtre de nos plaisirs, les Montagnes de Belleville continuaient de faire dégringoler l'artisan et la grisette, qui aiment toujours à se faire rouler.

Le jardin des Montagnes est assez grand pour que l'on puisse y prendre le plaisir de la promenade, et même *on est libre de s'égarer* lorsqu'on en a la fantaisie. Il y a de belles allées bien couvertes, et des bosquets fort peu éclairés; enfin il y a la danse, qui est toujours l'endroit où la foule se rassemble et le point de réunion des grisettes ; car c'est

là où se font et se défont toutes les intrigues; on y traite l'amour fort gaiement; on y fait sa déclaration pendant une chaîne anglaise, et souvent le cœur se donne pendant le galop.

Bouchenot hume avec délice l'air du jardin, quoiqu'il ne soit pas embaumé; mais là il se rappelle ses jours de plaisirs et de folies; là il se sent renaître; il retrouve les douces sensations qu'il éprouvait jadis; il commence par courir aux Montagnes, se jette dans un char, et se fait ramasser six fois de suite, afin de se remettre à cet exercice, ensuite il se dirige du côté de la danse, lorgne les grisettes, qui sont toujours en majorité, et se décide enfin à inviter une petite brunette qui, en allant en avant deux, fait des mouvements de hanches qui rappellent la *catchucha*.

L'orchestre a joué la ritournelle qui invite les danseurs à se mettre en place. Bouchenot est allé prendre sa danseuse; il ne lui manque plus qu'un vis-à-vis; il en appelle. Bientôt un monsieur et une jeune femme se placent en face de Bouchenot. L'orchestre part,

le quadrille est commencé; mais Bouchenot est resté tout saisi et la jambe en l'air en reconnaissant dans son vis-à-vis sa ci-devant voisine Cœlina.

Son ancienne maîtresse est devant lui, et elle danse avec un jeune homme. Il y a de ces choses qui font toujours mal, tel philosophe que l'on soit. Quittez une femme, puis rencontrez-la avec un autre homme, vous éprouverez tout de suite un sentiment de dépit, de chagrin et même de jalousie, lors même que vous n'auriez plus d'amour pour cette femme; mais c'est bien pis si vous en avez encore; et c'est ce qui arrive à Bouchenot, qui n'avait jamais oublié entièrement Cœlina, malgré tous les efforts qu'il avait faits pour cela.

« — Eh bien! monsieur, allez donc!... » c'est à nous! » dit la demoiselle qui danse avec Bouchenot.

« — Ah! pardon, mademoiselle... c'est » juste... Où en est-on?

» — Queue du chat... Venez donc.

» — Queue du chat... Oui, mademoi» selle... Est-ce à nous?

» — Sans doute. Est-ce que vous ne savez » pas danser, monsieur?

»—Si je sais danser!... Ah! par exemple... » voilà une question étonnante!

» — Dame! vous ne bougez pas. »

Pour prouver qu'il sait danser, Bouchenot se met à faire de grands sauts, des entrechats, des jetés battus; il pense qu'il ne faut pas laisser voir à Cœlina l'émotion qu'il éprouve, car celle-ci n'en a laissé paraître aucune en le revoyant, et elle danse devant lui comme si elle ne le connaissait pas. Mais Bouchenot a beau faire pour feindre de l'indifférence, ses regards se reportent sans cesse vers Cœlina, et il ne fait plus aucune attention aux jolis mouvements de catchucha que se permet sa danseuse.

Une figure arrive, qui donne occasion de prendre la main à son vis-à-vis. Bouchenot serre doucement dans la sienne la main de Cœlina; mais celle-ci la retire vivement, et aucune pression n'a répondu à celle de Bouchenot. Son cœur se serre, il se mord les lèvres avec colère, il ne sait plus ce qu'il fait, il ne va plus en mesure, il brouille les

figures, et sa danseuse lui dit d'un ton moqueur :

« — Vous n'avez pas l'air de danser souvent! »

Enfin, la contredanse finit. Bouchenot reconduit sa danseuse à laquelle il ne songe plus à faire la cour, car il n'est occupé que de Cœlina. C'est la petite enlumineuse qu'il veut retrouver; il fait le tour de la danse et aperçoit bientôt son ancienne maîtresse assise à côté de mademoiselle Prudence et d'un grand monsieur blond qui a un col dont les bouts lui vont dans la bouche, et des boucles d'oreilles qui ressemblent à des anneaux. Ce monsieur roule autour de lui des yeux étonnés comme s'il arrivait de la lune, et ramène sans cesse sur ses chevilles le bas de son pantalon qui s'obstine à ne faire qu'une culotte.

Bouchenot passe et repasse devant les deux amies, en se disant :

« — Où diable ont-elle pris ce grand dindon là?... ce n'est pas avec lui que Cœlina » dansait tout à l'heure... Est-ce que ce » serait le nouvel amant de mon infidèle? »

Cœlina a fort bien vu Bouchenot, mais elle n'en fait pas semblant, et pousse du genou Prudence en lui parlant à l'oreille; alors Prudence baisse les yeux aussitôt que Bouchenot regarde de son côté.

« On ne veut même plus me regarder, » se dit Bouchenot, « on ne daigne pas seule- » ment me saluer... c'est extrêmement im- » pertinent... Est-ce à cause de ce grand » niais qui est avec elle?... Ingrate Cœ- » lina!... elle m'a donc entièrement oublié!... » cela me fait de la peine... Elle me semble » cent fois plus jolie que lorsque je la » voyais tous les jours!... Ne pas me re- » garder... me sourire une pauvre petite » fois!... »

Bouchenot voyant qu'il se promène inutilement, se dit :

« Ah! ma foi, tant pis! je vais l'engager » à danser... il faudra bien qu'elle me parle » et me regarde alors. »

Et s'avançant d'un air résolu vers Cœlina, il lui dit en la saluant :

« — Mademoiselle veut-elle me faire le » plaisir de danser avec moi?

» — Je suis engagée, monsieur, » répond Cœlina d'un ton très-sec.

« — Vous êtes engagée pour celle-ci... eh » bien alors, pour l'autre?

» — Je suis engagée...

» — Ah! et l'autre après?...

» — Je suis engagée pour toute la soirée. »

Bouchenot s'éloigne furieux, dans son dépit, il va se jeter dans un vieux couple qui boit de la bière. Il se mord les lèvres, se serre les poings, et va se promener dans les allées désertes du jardin, en se disant :

« C'est très-malhonnête!... c'est même » insolent... elle ne veut plus danser avec » moi!... Je sais bien que je ne peux pas l'y » forcer... mais si je ne me retenais, je lui » ferais une scène horrible... Nous allons » voir avec qui elle dansera!... et qu'il » prenne garde, son cavalier... Sacrebleu! » je suis très-vexé... »

Bouchenot entend jouer l'orchestre, il retourne à la danse, il cherche Cœlina, et la voit figurer avec le grand monsieur blond qui était assis près d'elle, et qui, en dansant,

rebondit constamment comme une balle élastique.

« Joli danseur qu'elle a là! » se dit Bouchenot, « je lui en fais mon compliment... » apparemment que ce grand serin est son » amant... Être supplanté par un pareil » homme!... Je sais bien que c'est ma faute... » c'est moi qui ai dédaigné Cœlina... qui lui » ai dit que je ne pouvais plus sortir avec » elle. Ah! j'ai eu bien tort de lui dire cela... » Mais devait-elle pour cela sortir avec un » autre? Approchons nous, et tâchons d'é- » couter ce qu'ils se disent. »

Bouchenot va se placer derrière Cœlina et son danseur; la petite enlumineuse ne fait pas semblant de le remarquer. Au bout de quelques instants elle cause avec son cavalier, et Bouchenot entend le dialogue suivant :

« — Comment trouvez-vous ce jardin, » monsieur Merlandin?

» — Très-beau, mademoiselle, c'est su- » perbe ici... c'est surtout extrêmement bien » composé.

» — Vous aimez la danse aussi?

» — Oui, je l'aime particulièrement... » d'autant que j'ai beaucoup d'oreille.

» — Et la valse... savez-vous valser?

» — Oui, mademoiselle, je valse même » fort bien, mais cela me fait vomir tout de » suite, c'est pourquoi je m'en abstiens.

» — Et vous avez raison.

». — Il est gentil, M. Merlandin, » se dit Bouchenot en s'éloignant; « où diable Cœ- » lina, qui a du goût et de l'esprit, a-t-elle » été pêcher cet homme-là? c'est peut-être » un épouseur... à son air je l'en crois bien » capable. »

La contredanse suivante, Cœlina ne danse pas; elle reste à côté de Prudence et du grand monsieur blond.

« Et elle m'a répondu qu'elle était enga- » gagée! » se dit Bouchenot en se promenant autour de l'enceinte consacrée à la danse; « hum!... j'ai bien envie d'aller lui » faire une scène et de chercher une querelle » à M. Merlandin... Mais non... ce serait me » compromettre. Oublions la perfide!... n'y » pensons plus... fuyons-la même, quand » par hasard je la rencontrerai. »

Et pour commencer à la fuir, Bouchenot va s'asseoir à quelques pas de Cœlina; il la suit lorsqu'elle va se remettre en place pour danser avec M. Merlandin. Enfin, il la suit encore lorsque, prenant un bras du grand homme blond, tandis que Prudence prend l'autre, elle sort avec sa société du jardin des Montagnes de Belleville.

Bouchenot descend le faubourg du Temple en se tenant à une trentaine de pas de Cœlina et de sa compagnie, et toujours en se disant :

« Je ne le suivrai pas... Je me moque » bien de mademoiselle Cœlina... et de son » grand jobard!... C'est son amoureux, » puisque c'est elle seule qu'il a fait dan- » ser... Ils ont laissé cette pauvre Prudence » faire tapisserie sur des chaises... Ah ! Cœ- » lina, je ne vous fais pas compliment de » votre nouvel adorateur. »

Arrivé au coin du boulevard, Bouchenot, au lieu de continuer à suivre les trois personnes qui montent la rue du Temple, prend à droite, et se met à courir vers son quartier, en se disant :

« Rentrons chez moi... rentrons dans mon » beau quartier... Je sais fort bien où de- » meure mademoiselle Cœlina, et je n'ai » pas besoin d'aller me crotter dans la » Cité... Oh ! c'est fini... on ne me reverra » jamais par là. »

Bouchenot se couche fort agité ; il ne peut pas fermer l'œil de la nuit, et ne cesse de se répéter :

« Je ne veux plus penser à mademoiselle » Cœlina... je ne l'aime plus du tout... je ne » la trouve plus jolie !... j'aurai mille maî- » tresses qui vaudront mieux que cela ; » qu'elle aille avec son Merlandin, cela m'est » bien égal. »

Le lendemain il est levé de fort bonne heure ; il s'habile avec soin, puis il sort de chez lui sans s'être encore avoué à lui-même où il veut porter ses pas; mais il quitte la Chaussée-d'Antin, traverse le Palais-Royal, le Pont-Neuf, et arrive enfin rue de la Calandre, devant son ancienne demeure; là il s'arrête un moment indécis, mais enfin il entre dans la maison, en se disant :

« — Il faut absolument que je lui parle...

» que j'aie une explication avec elle... après » cela je l'oublierai beaucoup plus facile- » ment. »

Et Bouchenot monte rapidement un escalier qu'il connaît bien : il arrive devant la porte de la petite voisine; la clef est en dehors, il sent son cœur battre avec force. Enfin il se décide à frapper.

« — Entrez, » dit Cœlina.

Bouchenot tourne la clef, et il entre chez celle qui fut sa maîtresse, mais avec presque autant de trouble et de crainte que s'il allait à un premier rendez-vous d'amour.

En apercevant Bouchenot, Cœlina rougit et pâlit tour à tour ; mais bientôt surmontant son trouble, elle lui dit d'un ton très-froid :

« — Quel motif vous amène chez moi, » monsieur?

» — Mademoiselle, » dit Bouchenot en cherchant à reprendre un air d'aisance... « je » suis venu... pour avoir le plaisir de vous » souhaiter le bonjour.

» — Je croyais, monsieur, que toutes » relations étaient finies entre nous, et que » je n'aurais plus votre visite.

» — Je voulais aussi voir George et Timothée.

» — Ces messieurs ne demeurent plus » dans cette maison.

» — Et puis... ensuite, mademoiselle, je » venais vous demander pourquoi hier vous » avez refusé de danser avec moi.

» — Il me semble, monsieur, que je suis » la maîtresse de danser avec qui je veux, » et que cela ne vous regarde plus.

» — Je sais bien... que je n'ai plus le droit » de vous en empêcher... et j'ai bien vu... » que vous étiez avec votre amoureux... Il a » une drôle de tournure mon remplaçant !... » Quand je dis mon remplaçant... je me » trompe peut-être... car depuis que nous » ne nous voyons plus... vous avez pu en » aimer bien d'autres.

» — J'ai fait ce que j'ai voulu, monsieur, » cela ne doit nullement vous intéresser, » et je n'ai d'ailleurs aucun compte à vous » rendre; cependant je veux bien vous dire » que M. Merlandin n'est pas du tout mon » amant; c'est le prétendu de Prudence, il » est venu de Poissy exprès pour l'épouser,

» et si, hier, c'est moi et non pas elle qu'il » a fait danser, c'est parce que Prudence avait des souliers qui la gênaient et des » cors qui la faisaient souffrir. Voilà ce que » c'est que M. Merlandin, et si je vous dis » tout cela, c'est seulement parce que je ne veux pas que l'on croie que j'ai pour amoureux un homme aussi laid et qui a l'air » aussi bête. Quand je voudrai des amants, » je n'en manquerai pas, et ce ne seront pas » des Merlandin... c'est bon pour Prudence, » puisqu'il faut des époux assortis.

» — Mademoiselle... je n'ai pas besoin de » cette explication pour savoir que... si... » que .. Ah! ma foi, Cœlina je n'y tiens » plus!... quand on a été si bons amis, c'est » trop gênant de se parler comme cela... Ah! » je t'en prie, parle-moi encore comme autrefois! »

En disant ces mots, Bouchenot a été mettre sa chaise à côté de celle de la jeune fille et il veut lui prendre la main, mais Cœlina la retire aussitôt, en répondant d'un air très-sec :

« — Moi, monsieur, je ne veux plus

» vous parler comme autrefois, car si vous
» avez été mon amant, vous ne l'êtes plus;
» nous ne devons plus nous voir; et, je vous
» le répète, il n'y a plus rien de commun
» entre nous.

» — Cœlina!... pouvez-vous conserver
» autant de rancune?... Eh bien, j'en con-
» viens, j'ai eu des torts... de grands torts...
» Quand vous êtes venue chez moi, je ne
» vous ai pas reçue comme je l'aurais dû...
» je vous ai dit... des bêtises... Que voulez-
» vous! c'était ma robe de chambre... c'était
» ma fortune qui me tournait l'esprit... cela
» est arrivé à bien d'autres. Mais puisque je
» sens mes torts... puisque je vous en de-
» mande pardon... Cœlina... ne voudrez-
« vous pas m'aimer encore?...

« — Vous aimer!... Oh! non, monsieur,
» cela est impossible à présent.

» — Impossible!... Ah! Cœlina... ma pe-
» tite Cœlina... vous ne pensez pas cela...
» Encore une fois, je suis corrigé... je n'ai
» plus d'orgueil, de sotte fierté... Je sortirai
» avec toi, Cœlina; tu me donneras ton
» bras... je te mènerai partout où tu vou-

» voudras... Oh! je n'ai plus peur de me » compromettre!...

» — Et moi, monsieur, » dit Cœlina en se levant et s'éloignant de Bouchenot, « je » ne consentirai plus à sortir avec vous.

» — Pourquoi donc cela?...

» — Parce qu'à mon tour... j'aurais peur » de me compromettre.

» — Comment!... que voulez-vous dire, » mademoiselle?... je ne vous comprends » pas!

» — Oh! cherchez bien, monsieur, et » vous me comprendrez...

» — De grâce! expliquez-vous, Cœlina...

» — Eh bien, monsieur, puisque vous » m'y forcez... je vous dirai que si vous avez » craint de vous compromettre en sortant » avec une grisette; moi, je le craindrais » bien davantage en allant avec un mouchard.

» — Un mouchard! » s'écrie Bouchenot, qui reste un moment atterré par ce mot. « Un mouchard!... moi... Ah! quelle hor- » heur!... Qui a pu vous dire une chose si » abominable!... qui a pu me calomnier à » ce point?

» — Vos anciens amis, qui rougissent
» comme moi maintenant de vous avoir
» connu... Ils ne m'ont pas dit précisément
» que vous étiez cela... mais j'ai deviné ce
» qu'ils pensaient par leurs demi-mots, par
» leurs conjectures, par leur silence même
» quand je les questionnais.

» — Mais, Cœlina, je vous jure sur ma
» vie que cela n'est pas... Vous vous trompez
» tous... vous me faites injure!...

» — Oh! monsieur, il n'est pas question
» de faire des phrases ici; il s'agit de parler
» franchement : vous avez une fortune dont
» vous ne pouvez pas avouer la source...
» Vous n'avez aucune place, aucun emploi;
» vous ne faites rien du matin jusqu'au soir,
» et vous vivez dans le luxe... dans l'opu-
» lence... Depuis longtemps votre conduite
» était louche, mystérieuse : si l'on vous
» calomnie, prouvez sur-le-champ d'où vous
» vient votre argent... dites comment vous
» le gagnez... Eh bien! vous vous taisez...
» vous ne pouvez pas répondre... Ah! vous
» parleriez si vous le pouviez sans honte!...
» Vous voyez bien, monsieur, que l'on ne

» vous calomnie pas, que l'on ne se trompe
» pas en pensant que vous êtes mouchard.
» Fi! monsieur, fi!... Je vous aurais par-
» donné toutes vos infidélités, toutes vos
» fiertés, toutes vos sottises... mais me for-
» cer à vous mépriser, à rougir de vous
» avoir connu, voilà ce que je ne vous
» pardonnerai jamais. Ne revenez plus chez
» moi, c'est inutile, monsieur, car je ne
» veux plus vous voir, et je n'ouvrirai pas
» ma porte quand je penserai que c'est
» vous. »

Bouchenot reste quelques instants comme accablé par tout ce qu'on vient de lui dire; puis il semble indécis, incertain de ce qu'il doit faire : on dirait qu'il va parler... Mais tout à coup prenant son chapeau, il sort brusquement sans avoir levé les yeux sur Cœlina, et celle-ci, courant à la porte, la referme avec violence sur Bouchenot.

En sortant de chez Cœlina, Bouchenot a marché longtemps au hasard; le nom de mouchard qu'on vient de lui donner retentit encore à ses oreilles. Il souffre, il étouffe, il ronge ses ongles; il lui semble maintenant

que tout le monde le regarde d'un air de dédain, de mépris, que chacun a de lui la même opinion que la petite enlumineuse.

L'heure du dîner arrive, mais Bouchenot n'a plus d'appétit; il rentre chez lui et se met au lit; il se sent malade, il a la fièvre, et à chaque instant il se dit :

« Me croire mouchard !... suis-je assez » malheureux... et mes anciens amis ont de » moi la même opinion ! Ah ! je ne m'étonne » plus s'ils passent près de moi sans avoir » l'air de me voir... s'ils se détournent pour » ne plus me parler... Cette petite Cœlina » qui me méprise... qui craindrait de se com- » promettre en sortant avec moi... Suis-je » assez humilié... Pourtant je pouvais me » justifier... lui dire la vérité... Pourquoi ne » la lui ai-je pas dit?... je ne sais... je crains » encore... alors je perdrai la pension qu'on » me fait !... Mais n'étais-je pas cent fois plus » heureux lorsque je n'avais pas le sou?... » Mon Dieu ! moi qui croyais qu'il suffisait » d'avoir de l'argent pour être content ! »

Quelques jours s'écoulent. Bouchenot est toujours triste et chagrin; il n'ose plus re-

tourner chez Cœlina, et pourtant il brûle de la revoir; quelquefois il va jusqu'à la rue de la Calandre; mais arrivé devant son ancienne demeure, il n'ose point monter et revient lentement sur ses pas. Maintenant il ne s'occupe plus du tout de sa tournure et ne fait pas attention à la manière dont il met son chapeau.

Un matin, en suivant les boulevards sans savoir où il veut aller, Bouchenot voit venir devant lui un jeune homme qui est pâle et semble souffrant; malgré le changement qui s'est opéré dans ses traits, il reconnaît Henry, et court vers lui, en s'écriant :

« — Je ne me trompe pas! c'est mon ami » Henry... Mon Dieu! comme tu es changé... » tu as donc été malade?... »

Henry lève les yeux, et en reconnaissant Bouchenot, semble vouloir rétrograder; mais il est trop tard : déjà Bouchenot est devant lui. Il se contente alors de répondre d'un air contraint :

« — Je vous remercie... je n'ai pas été » malade... mais d'autres motifs... Pardon...

» je suis pressé... je ne puis m'arrêter.

» — Eh quoi... tu me quittes si vite...
» et sans me dire pourquoi tu es changé
» ainsi?...

» — Oh! cela ne peut vous intéresser...
» Veuillez me permettre...

» — Cela ne peut m'intéresser... Com-
» ment!... tu crois donc que je ne t'aime
» plus... que je ne suis plus ton ami... Je ne
» veux pas que tu croies cela!... Qu'est-ce
» que j'ai fait pour que vous me traitiez tous
» comme cela?... Voyons, Henry... donne-
» moi une poignée de main, et rends-moi ta
» confiance. »

Henry retire sa main que Bouchenot voulait prendre, en répondant d'un ton glacial :

« — Monsieur, il y a de ces choses qui
» ne peuvent s'avouer... vous le savez mieux
» que personne... Ceux qui furent vos amis
» jadis ne peuvent l'être aujourd'hui. Ne
» m'obligez pas à vous en dire davantage.
» Adieu.

» — Non!... non!... sacré fichetre! tu ne
» me quitteras pas ainsi, » s'écrie Bouche-
not en s'emparant du bras de Henry. « Oh !

» je sais bien ce que vous pensez tous de
» moi!... Cœlina me l'a dit... des choses
» affreuses... mais qui ne sont pas!... Me
» croire un... Je n'ose pas dire ce mot-là...
» Comment pouvez-vous penser cela de
» moi?... vous me jugez donc bien mal?...
» Henry, donne-moi ta main; je ne suis pas
» un mouchard... entends-tu!... hi hi hi!... je
» veux être toujours l'ami de mes amis... hi
» hi hi! et on verra... qu'on ne... Enfin...
» c'est indigne!... hi hi! »

Bouchenot pleurait comme un enfant. Henry se sent touché de sa douleur, et lui abandonne sa main en lui disant :

« — Eh bien!... si l'on vous a mal jugé...
» calomnié... vous pouvez vous justifier, et
» nous vous rendrons notre estime et notre
» amitié. Consolez-vous, Bouchenot, votre
» douleur peut avoir un terme; mais la
» mienne... oh! jamais... jamais!... je suis
» condamné à souffrir sans espoir.

» — Comment!... pourquoi donc?... que
» t'est-il arrivé?

» — Celle que j'adorais... celle qui devait
» faire le bonheur de mon existence... je

» m'en étais flatté du moins... ma Pauline
» enfin... dans huit jours elle sera l'épouse
» d'un autre.

» — Se pourrait-il !... mais son père?...

» — Son père m'avait laissé espérer que
» je pourrais devenir son gendre... Je devais
» d'autant plus m'en flatter, que mes affaires
» ont prospéré... que mon commerce est
» bien établi... mais un parti brillant s'est
» présenté... un homme est venu avec une
» grande fortune... Pauline a eu beau sup-
» plier son père... celui-ci est inflexible...
» et il ne me permet plus même de la revoir.

» — Mon pauvre Henry !... Ah ! je ne
» m'étonne plus si je te trouvais si pâle, si
» défait. Mais n'est-il donc aucun moyen
» de fléchir ce père... de supplanter ton
» rival ?

» — Aucun !... Que puis-je faire !...
» M. Mortandal est un homme très-estimé...
» et il a au moins trente mille livres de
» rente...

» — M. Mortandal ! » répète Bouchenot en changeant de couleur. « Quel nom viens-
» tu de prononcer là ?

» — Celui de l'homme qui va épouser
» Pauline !... qui me ravit tout espoir de
» bonheur...

» — Ah ? mon Dieu !... il se pourrait...
» Oh ! quel singulier hasard !

» — Connaîtrais-tu M. Mortandal ?

» — Mais... peut être... c'est ce Marseil-
» lais que je vis à la soirée de cette dame...
» madame Merlier ?

» — Précisément... c'est là sans doute
» qu'il a vu Pauline, et qu'il en est devenu
» amoureux pour mon malheur.

» — Henry... mon pauvre Henry, écoute...
» tu peux encore être heureux... épouser
» celle que tu aimes...

» — Il se pourrait ! Que dis-tu ?... com-
» ment ?

» — Oh ! c'est que je puis, moi... faire
» manquer le mariage de M. Mortandal...
» je puis t'apprendre sur cet homme des
» choses... des choses effrayantes...

» — Oh ! mon cher Bouchenot ! serait-il
» possible ?...

» — Oui... oui... Tiens ? c'est fini, c'est
» décidé !... je veux que tu sois heureux...

» que tu épouses ta Pauline... je ferai ton
» bonheur... et on verra que je ne suis pas
» un mouchard ! Je te dirai tout... je t'ap-
» prendrai ce secret... que je gardais avec
» tant de soin... j'y perdrai mes rentes...
» mais tant pis, ça m'est égal.. on ne m'ap-
» pellera plus mouchard !...

» — Oh! mon ami, si tu fais manquer ce
» mariage qui me désespère, tout ce que je
» possède est à toi.

» — Je ne veux plus d'argent... je n'en
» veux plus... ça m'ennuie d'être à mon aise;
» ce que je veux, c'est que tu sois heureux
» avec celle que tu aimes; c'est que tu me
» serres la main, que tu me tutoies comme
» autrefois... et que Cœlina ne craigne plus
» de se compromettre en me donnant le
» bras pour sortir avec moi; ce que je veux
» enfin, c'est qu'on ne me méprise plus...
» car je sens là... au fond de mon cœur,
» qu'il n'y a point de fortune, de bien-
» être... de beaux habits qui puissent dé-
» dommager un homme de la perte de
» l'estime des honnêtes gens.

» — Bien, bien, Bouchenot. Ah! donne-

» moi ta main, que je la presse... je vois bien » maintenant que nous nous trompions sur » la source de ta fortune.

» — Tu sauras tout... tout .. Cet aveu » que je vais te faire peut me coûter la vie... » car les coquins m'avaient fait jurer le » secret sous peine du plus terrible châti- » ment... mais je m'en moque, décidément » je brave tout... je n'ai plus peur ! Il s'agit » de te rendre au bonheur et de reconquérir » l'estime générale, cela vaut bien la peine » qu'on risque quelque chose.

» — Ah ! parle, Bouchenot, explique- » toi, je t'en supplie...

» — Allons chez toi ; ce n'est pas en plein » air que l'on fait de telles confidences... » c'est qu'il ne s'agit pas ici d'une petite » affaire... nous ne saurions prendre trop de » précautions.

» — Eh bien, viens chez moi, alors... » mais viens vite... car je brûle de t'en- » tendre.

» — Veux-tu que je te donne le bras ?

» — Si je le veux !... Ah ! peux-tu encore » me le demander ? »

Bouchenot s'empare avec fierté du bras de Henry, et tous deux doublent le pas, tant ils ont hâte d'être arrivés et de pouvoir se parler sans témoins.

CHAPITRE VII ET DERNIER.

Où l'on revoit Moustache.

Quand les deux amis sont arrivés, Bouchenot s'enferme avec Henry dans la chambre de ce dernier; il regarde si les fenêtres sont bien closes, si personne ne peut les entendre, et après avoir pris toutes ces précautions, il se décide à parler.

« —Tu sais, mon cher Henry, que tu fus » assez longtemps absent de Paris : alors je » demeurais avec George et Timothée. Et » alors nous étions bien malheureux... c'est-» à-dire bien pauvres, car du reste cela ne » nous empêchait pas encore de rire, de » nous amuser quelquefois; nous prenions » gaiement notre parti... et pourtant nous » en étions réduits à n'avoir plus qu'un

» habit pour nous trois... Un jour... je crois
» que c'était la veille de ton retour, un
» jour je sors! c'était mon tour de mettre
» l'habit. Nous avions vendu quelques effets,
» il restait cinq francs dans ma poche, sur
» lesquels j'avais promis à mes amis d'ache-
» ter un pâté pour leur souper. Me voilà donc
» dehors; je fais le gentil... je me pavane...
» je casse une canne... j'achète des parfums
» au lieu d'un pâté; bref, n'ayant plus que
» quelques sous, je suis réduit à déjeuner
» sur le pouce. Je venais d'entrer chez un
» charcutier où je dépensais ma monnaie,
» lorsque je vois passer une jeune fille assez
» bien faite. Tu sais que j'ai toujours eu un
» penchant très-prononcé pour le beau sexe...
» je mets non jambon dans ma poche, et me
» voilà à suivre les pas de cette jeune fille...

» — Mais, Bouchenot, je ne vois pas quels
» rapports il y a dans tout cela avec ce qui
» regarde mon mariage.

» — Attends donc !... nous allons y arri-
» ver. Laisse-moi aller par ordre, sans quoi
» je m'embrouillerai. Cette jeune fille avait
» un chien .. un gros chien..... espèce de

» barbet manqué..... Maudit chien, va! c'est
» pourtant lui qui fut cause de tout!... La
» fille était une grosse sotte qui ne voulut
» pas m'écouter; le chien, au contraire, se
» plaça derrière moi et ne me quitta plus...
» Je m'aperçus bientôt que c'était au jam-
» bon que j'avais dans ma poche que je
» devais l'amitié de Moustache. Je fis ce que
» je pus pour chasser le chien, mais inuti-
» lement; bref la jeune fille disparut et
» Moustache me resta. Je ne te ferai pas le
» récit de toutes les aventures que ce maudit
» chien m'attira; il te suffira de savoir qu'a-
» près avoir été battu... m'être battu avec
» des saltimbanques, je me trouvai le soir
» sur le boulevard Saint-Antoine dans un
» état piteux. Mon habit, ou plutôt notre
» habit était en loques... enfin j'étais si
» honteux de ma position que je n'osais plus
» rentrer près de mes compagnons qui comp-
» taient sur l'habit pour sortir le lendemain.
» Alors, évitant le monde, cherchant les
» rues les plus désertes, je marchai long-
» temps... je traversai le canal, voilà tout
» ce que je me rappelle... puis enfin je m'ar-

» rêtai dans une espèce de ruelle et je m'as-
» sis sur une pierre. Le chien, qui m'avait
» quitté un moment, revint bientôt à moi;
» il semblait m'inviter à le suivre. Je pensai
» que nous étions alors près de la demeure
» de sa maîtresse et je suivis Moustache,
» n'étant pas fâché de retrouver la jeune
» fille et désirant lui rendre son chien.

» Moustache me conduisit devant une
» maisonnette, espèce de masure; on ne
» voyait aucune lumière nulle part; le chien
» se frottait contre la porte d'une allée. Je
» m'avançai pour frapper, mais je ne trouvai
» qu'un loquet qui m'ouvrit aussitôt l'entrée
» de la maison. Tout cela était noir comme
» un four; mais le chien avait bien vite
» enfilé l'allée, et je me décidai à le suivre,
» croyant toujours que j'allais retrouver la
» jeune fille. J'avance donc en tâtonnant,
» j'arrive dans une petite cour, puis devant
» l'escalier d'une cave; alors j'entends un
» bruit sourd et uniforme... comme des
» coups de marteau... Je ne sais quel démon
» me poussait... au lieu de me sauver, je
» descends dans la cave, j'arrive dans un

» couloir... j'aperçois de la lumière, elle » partait d'un caveau dont la porte n'était » qu'à demi fermée; c'était de là que venait » le bruit. J'entends plusieurs voix d'homme, » j'écoute... ils parlent de la police... ils » craignent d'être surpris, . arrêtés... ils » attendent un de leurs compagnons qui est » sorti. Je vois que je suis tombé dans un » repaire de brigands, et je ne songe plus qu'à » me sauver; mais je me jette dans une plan- » che, je tombe, et trois hommes sortent du » caveau et accourent sur moi en faisant des » imprécations horribles!...

» Un de ces hommes... celui qui parais- » sait commander aux autres, me dit avec » une voix... une voix étourdissante :

» — Que faites-vous ici ? comment y êtes- » vous venu ?

» — J'y suis venu par hasard, sans au- » cune intention de vous nuire, ni de vous » surprendre, messieurs, répondis-je en » tremblant, car j'avoue que je n'étais pas » du tout rassuré.

» — Et savez-vous » reprit-il, « ce qui » nous occupe ici ?...

» — Je me doute bien, messieurs, répon-
» dis-je, que vous faites de la fausse mon-
» naie; mais laissez-moi m'en aller et je
» vous jure que je n'irai pas vous dénoncer.
» D'ailleurs je ne sais pas où je suis, dans
» quelle rue je suis... Le hasard m'a fait
» tomber au milieu de vous, parce que
» vous aviez oublié de fermer votre porte.
» Mettez-moi dehors, et vous n'entendrez
» jamais parler de moi. Pendant que je par-
» lais, je vis ces hommes se regarder entre
» eux... je les vis même rire, ce qui me
» sembla d'assez bon augure. Puis, celui qui
» était le chef parla tout bas aux autres,
» ensuite il revint vers moi et me dit:
» Nous allons te rendre la liberté, mais
» c'est à condition que tu ne parleras jamais
» de ce que tu as vu cette nuit; si tu
» manques à ton serment, prends garde, tu
» t'exposeras aux plus terribles châtiments.
» Je promis, je jurai, je fis tous les ser-
» ments qu'on voulut. Alors on me banda
» les yeux, on me prit par la main, on me
» fit sortir du caveau, puis de la maison, on
» me fit marcher quelque temps; enfin

» quand j'ôtai mon bandeau, je me retrouvai dans une autre rue, près du canal. Je pris mes jambes à mon cou, et je revins tout tremblant, tout malade près de mes amis, auxquels je n'osai pas conter ce qui m'était arrivé.

» — Voilà une bien singulière aventure !... mais je ne vois pas encore...

» — Attends donc... Le lendemain tu vins nous voir, tu nous prêtas de l'argent; mais pendant que mes amis étaient allés te retrouver pour déjeuner, juge de ma surprise en trouvant trois cents francs en or, en bon or, dans la poche de mon habit déchiré... c'étaient les misérables qui m'avaient gratifié de cela... Que pouvais-je faire?... il m'eût été difficile de leur renvoyer leur argent, je le dépensai... et tu comprends pourquoi j'étais moins pressé d'accepter la place que tu m'avais offerte. Cependant, n'ayant plus rien, j'allais entrer chez toi lorsque tu me menas chez madame Merlier... Eh bien, là, dans cette belle société, sais-tu qui je rencontrai ? le chef de mes faux monnayeurs...

» — Se pourrait-il? oh! non, c'est impos-
» sible... tu as cru reconnaître, tu t'es abusé.
» — Je me suis si peu abusé, que le len-
» demain de cette soirée, je reçus une lettre
» renfermant mille francs, avec des remer-
» cîments pour ma discrétion, et de plus,
» la promesse de cinq cents francs par mois
» tant que je continuerai à me taire... La
» voilà, la cause mystérieuse du change-
» ment qui s'opéra dans ma position... et
» depuis ce temps, on n'a jamais manqué à
» la promesse qu'on m'avait faite; tous les
» mois je reçois dans une lettre un billet de
» cinq cents francs.
» — Mais celui qui t'envoie cela... ce
» misérable que tu as reconnu chez madame
» Merlier... qui donc est-il ?...
» — Tu ne l'as pas deviné!... c'est ton
» rival, celui qui veut épouser ta Pauline...
» — M. Mortandal !...
» — Lui-même !... »

Henry reste quelques moments muet de surprise; puis il saute au cou de Bouchenot, et l'embrasse à plusieurs reprises en s'écriant :

« — Ah ! mon ami ! quel bonheur... il se » pourrait... Oh ! non certainement, il n'é- » pousera pas Pauline... elle ne sera pas la » femme d'un misérable. Et si M. Giraumont » savait cela !... Mais qui aurait cru ?... » M. Mortandal... un négociant estimé... un » homme dont la fortune, le crédit, sont si » bien établis !...

» — Parbleu ! il n'est pas difficile de » faire fortune quand on se la fabrique soi- » même...

» — M. Mortandal serait un faux mon- » nayeur... Bouchenot, es-tu bien certain » de ce que tu avances ? sais-tu qu'un tel » crime mérite la mort ?... et que pour en » accuser quelqu'un il faut des preuves ?...

» — Des preuves !... des preuves !... c'est » ce qu'il sera peut-être difficile de se pro- » curer. Enfin, ce qu'il y a de certain, c'est » que je t'ai dit tout ce qui m'est arrivé, » sans y rien ajouter. Maintenant c'est à toi » d'en faire ton profit. Quant à moi, je vais » probablement être assassiné un de ces » soirs en rentrant chez moi, pour prix de » mon indiscrétion ; mais j'y suis préparé.

» Que tu sois heureux, qu'on ne me méprise
» plus, c'est tout ce que je demandais, et
» je ne regretterai pas une fortune qui
» venait d'une si vilaine source.

» — Rassure-toi, mon cher Bouchenot,
» je veillerai sur tes jours... Dès aujour-
» d'hui, viens demeurer avec moi, ne me
» quitte plus.

» — Je le veux bien ; j'ai assez de la
» Chaussée-d'Antin.

» — Mais d'abord, voyons comment nous
» parviendrons à confondre ce Mortandal.
» Cette maison où tu l'as surpris... tu vas
» m'y conduire...

» — T'y conduire! j'en serais bien en
» peine!... Comment veux-tu que je la re-
» trouve?... Je te dis que c'était la nuit...
» dans un quartier qui m'est inconnu. Je
» marchais au hasard : je suis arrivé là sans
» savoir comment... et quand j'en suis sorti
» j'avais les yeux bandés.

» — Mais ce chien qui t'a mené à cette
» maison?

» — Moustache!... Ah! parbleu! si l'on
» savait où il est, à la bonne heure! mais

» où le trouver? la jeune fille qui l'a perdu » se trouve être une amie de Cœlina; elle » se nomme Prudence. Je l'ai revue plu- » sieurs fois.

» — Eh bien, par cette jeune fille on » pourrait savoir...

» — Rien du tout : elle n'a pas revu le » chien. Elle demeurait dans un quartier fort » éloigné de celui où cette aventure m'est » arrivée. Moustache lui a été donné par » son parrain, jardinier fleuriste, qui est » retourné à son pays. Il n'y a rien à espérer » de ce côté; tout ce que je sais, c'est que » nous avons vu une fois le chien à Mont- » martre; il était avec des hommes que je » n'ai pas reconnus, et qui n'ont pas voulu » le rendre à son ancienne maîtresse.

» —Comment donc faire... comment avoir » des preuves pour démasquer ce Mortandal, » ou le forcer à renoncer lui-même à la » main de Pauline?... Ah! les lettres qu'il » t'a écrites...

» — Il n'y en a qu'une dans laquelle on » a écrit; mais ce n'est pas signé, et tu penses bien que ce n'est pas son écriture.

» — N'importe, je vais d'abord écrire à » M. Giraumont, le supplier de différer le » mariage de sa fille, en lui promettant » d'importantes révélations sur M. Mortandal; ensuite nous nous mettrons en course » pour retrouver cette maison où tu as été » la nuit... et nous la trouverons, il le faudra bien...

» — Oui, à moins qu'on ne l'ait abattue » depuis, ce ne serait pas impossible... car » il y a près d'un an de cela...

» — Ah! Bouchenot, ne m'ôte pas l'espérance après m'avoir fait entrevoir le bonheur.

» — Mon ami je ne veux rien t'ôter, seulement je crains que cela ne soit un peu » difficile; enfin, nous essayerons. Par » exemple, je te préviens d'avance que si je » reconnais la maison des faux monnayeurs, » je n'entrerai dedans qu'avec la force » armée, parce que je ne veux me faire assommer que le plus tard possible. Écris » toujours au papa Giraumont; moi, pendant ce temps, je vais prendre un cabriolet à l'heure, je me fais conduire chez

» George, chez Timothée et chez Cœlina; » je vais leur conter à tous d'où me venait » ma fortune. J'ai commencé à parler, je » parlerai à tout le monde. Ah ! on me » croyait un mouchard ! ah ! fichetre ! on va » savoir que cela n'est pas; et si cela est » nécessaire, je ferai tambouriner mon his- » toire dans tous les quartiers.

» — Garde-t'en bien, Bouchenot, car » alors M. Mortandal sera averti; il se tien- » dra sur ses gardes : nous ne pourrons plus » le surprendre. Il faut, au contraire, re- » commander le silence à nos amis.

» — Le silence, soit.. mais c'est égal, je » parlerai, je leur dirai tout... Je ne veux » plus avoir la moindre chose de caché pour » personne... je ne veux plus faire un pas » sans qu'on sache où je vais... ma conduite » sera claire comme de l'eau de roche, et » on ne dira plus que je suis un mou- » chard. »

Bouchenot laisse Henry écrire sa lettre; il sort, prend un cabriolet, se fait mener chez George et Timothée dont Henry lui a donné l'adresse; et, sans se déconcerter par

l'accueil glacé qu'on lui fait, sans leur laisser le temps de lui demander le motif de sa visite, leur dit :

« Messieurs, vous m'avez mal jugé. Je » viens vous apprendre quelle était la source » de ma fortune ; je viens vous conter toutes » mes aventures, parce que je ne veux pas » que vous ayez peur de vous compromettre » en me donnant la main. »

Et Bouchenot fait à ses amis le récit qu'il vient de faire à Henry, et ceux-ci l'embrassent en le félicitant d'avoir renoncé à une fortune mal acquise pour rendre leur ami au bonheur.

Bouchenot laisse ses anciens amis et se fait conduire rue de la Calandre. Il monte l'escalier en parlant tout seul et tout haut, comme s'il était déjà devant Cœlina ; mais lorsqu'il frappe chez la petite enlumineuse, celle-ci, qui a reconnu sa voix, ne veut pas lui ouvrir, et lui crie à travers la porte :

« — Laissez-moi tranquille, monsieur, » je ne veux plus vous recevoir : vous en » savez le motif. Il est inutile que vous re- » veniez chez moi.

» — Mademoiselle! » dit Bouchenot en collant sa bouche contre le trou de la serrure, « je viens me justifier... je viens vous » prouver que je ne suis pas un mouchard. » Mes amis m'ont déjà rendu leur estime... » vous me rendrez aussi la vôtre. Ouvrez-» moi la porte pour l'amour de Dieu. »

Cœlina a ouvert. Bouchenot entre, s'assied, réclame toute l'attention de la jeune fille, et lui répète tout ce qu'il a déjà dit à ses anciens amis. Cœlina a écouté Bouchenot avec le plus vif intérêt : sa figure exprime tout le plaisir qu'elle éprouve d'entendre la justification de son amant. Enfin, elle ne le laisse pas achever, elle est déjà dans ses bras ; elle lui prend la tête, l'embrasse sur le front en s'écriant :

« — Mon pauvre petit Bouchenot, que je » suis contente! je puis donc t'aimer encore... » t'aimer toujours... Ah! voyez-vous, mon-» sieur, que vos coliques étaient feintes... » c'était de frayeur, quand tu rencontrais » ce vilain homme, quand tu avais peur » d'être compromis.

» — C'est vrai... j'en conviens : tout ce

» qui me rappelait cette effrayante aventure
» me troublait, me bouleversait. Maintenant
» c'est fini, j'ai pris mon parti... je suis
» résigné à tout.

» — Comment, résigné à tout !

» — Sans doute ! à présent que j'ai parlé,
» que j'ai divulgué la source de la fortune
» de M. Mortandal, je dois m'attendre à être
» assassiné un de ces soirs !...

» — Par exemple ! je voudrais bien voir
» cela ! Écoute, ne me quitte pas... ne sors
» pas d'ici ; cache-toi dans mon lit, n'en
» bouge pas.

» — Ma chère amie, ce que tu me proposes
» aurait certainement son agrément, mais
» j'ai promis à Henry de l'aider à trouver la
» maison des faux monnayeurs, et je dois
» tenir ma promesse.

» — Mais pourquoi ne pas dénoncer tout
» de suite M. Mortandal à la justice?

» — Pourquoi... parce qu'il faut, avant
» tout, avoir des preuves... des renseigne-
» ments positifs à donner. Un homme riche
» ne se dénonce pas comme cela ! si c'était
» un pauvre diable... je ne dis pas ; mais un

» homme qui a trente mille livres de ren-
» tes!... cela paraît toujours innocent. »

Bouchenot quitte Cœlina, après lui avoir promis de la revoir bientôt. Il retourne chez Henry; celui-ci a envoyé sa lettre et il attend impatiemment Bouchenot pour commencer avec lui les recherches qui pourraient amener à la découverte de la vérité.

Les deux amis sortent, ils se dirigent vers le quartier où Bouchenot s'est rendu le soir de sa mésaventure avec les saltimbanques. Ils marchent lentement, ils prennent de préférence les rues les plus désertes, Henry s'arrête souvent, en disant à son compagnon :

« —Regarde bien, est-ce cette maison? »

Bouchenot examine, et secoue la tête en répondant :

« — Non... ce n'est pas cela... il me sem-
» ble qu'il y avait un grand mur... je n'en
» suis pas bien sûr... Oh ! si fait... je me rap-
» pelle à présent qu'il n'y avait point de
» maisons dans le voisinage; par consé-
» quent, ce ne peut être cela. »

On marche de nouveau, on s'arrête souvent, quelquefois les deux amis reviennent

sur leurs pas pour examiner encore une maison qui a quelque apparence avec celle qu'ils cherchent. Mais Bouchenot répète encore :

« — Cela ne peut être là. Je m'en souviens » très-bien maintenant; c'était au bout d'une » ruelle dans laquelle il n'y avait aucune ha- » bitation. C'était une bicoque entièrement » isolée, et toutes celles-ci ne le sont pas. «

La journée s'écoule en recherches inutiles. Le lendemain, Henry et Bouchenot se remettent en route, et explorent sans plus de succès tout le quartier dans lequel doit être la maison mystérieuse.

« — C'est inconcevable! » dit Bouchenot, « il faut qu'on ait démoli la maison, sans » quoi nous la trouverions. »

Henry se désespérait, il voyait approcher le terme fixé pour le mariage de Pauline avec M. Mortandal, et comme aucune preuve n'était venue appuyer ce qu'il avait écrit à M. Giraumont, le vieux négociant avait méprisé cet avis, qu'il supposait dicté par la jalousie, et ne voulait pas reculer l'hymen de sa fille.

Renonçant à des recherches qui semblent

devoir n'amener aucun résultat, Henry est resté chez lui, accablé, désespéré; car c'est le surlendemain que Pauline doit être la femme d'un autre, et il n'a pas trouvé de moyens pour empêcher ce mariage. George et Timothée sont auprès de leur ami; ils cherchent à le consoler et à lui donner encore un espoir qu'eux-mêmes n'ont plus. Bouchenot n'est pas avec eux, il est allé voir Cœlina pour chercher avec elle par quel expédient on pourrait empêcher une union qui fait le malheur de Henry.

Tout à coup on sonne avec violence. Les trois amis ont tressailli, Henry espère quelque bonne nouvelle; bientôt, en effet, Bouchenot paraît tenant en laisse un gros chien, et s'écriant :

« — Victoire, mes amis! victoire! voilà » Moustache... je l'ai retrouvé... je le ra- » mène sans la permission de son maître, » mais c'est égal, je le ramène...

» —Moustache! » s'écrie Henry dont les yeux brillent de joie et d'espérance.

« —Quel est ce chien? » demandent George et Timothée.

« — Eh! parbleu, c'est celui qui fut cause » de toutes mes aventures... celui qui me » conduisit la nuit dans cette petite maison » que nous ne pouvons pas retrouver. Mais » il la retrouvera lui!... Oh!... les chiens » sont plus adroits que les hommes... ils » ont le nez plus fin.

» — Par quel bonheur as-tu retrouvé ce » chien? » dit Henry.

« — Ah! ma foi! c'est bien le hasard... la » Providence... ou plutôt c'est au jambon » de Bayonne que nous en sommes redeva- » vables. Écoutez-moi : je me rendais chez » Cœlina la tête préoccupée de ce maudit » mariage qui désole notre ami, et cherchant » comment on pourrait forcer ce Mortandal » à y renoncer. Comme je sais que Cœlina » a beaucoup d'imagination, je lui avais pro- » mis d'aller déjeuner avec elle, et tout en » déjeunant nous devions causer de cette » affaire. Tout à coup je me rappelle qu'hier » j'ai promis à ma belle de lui porter quelque » chose pour déjeuner; j'étais auprès de » Véro-Dodat, j'entre, je me fais servir un » superbe morceau de jambon de Bayonne...

» je sais que Cœlina a de la prédilection pour
» le bayonne, je mets le jambon dans une
» poche de mon habit, et je poursuis mon
» chemin. En traversant la rue Saint-Honoré,
» un embarras de voitures me force, pour me
» garer, à entrer dans la boutique d'un mar-
» chand de vins ; je me remets en marche,
» mais je n'ai pas fait dix pas que je sens
» quelque chose dans mes jambes; c'était un
» gros chien qui me suivait de fort près.
» Je veux le chasser.... Mais jugez de ma
» surprise, de ma joie, en reconnaissant
» Moustache, qui, fidèle à son penchant
» pour le jambon, avait probablement senti
» mon emplette lorsque j'étais arrêté de-
» vant le marchand de vins, et depuis
» ce temps avait constamment cherché à
» fourrer son nez dans ma poche. Oh ! vous
» pensez bien qu'alors je ne le chassai plus.
» Je fis mieux : de crainte qu'il ne m'é-
» chappât, ce dont la pauvre bête n'avait
» pas envie, je passai mon mouchoir dans
« son collier, et doublant le pas, de peur que
» son maître ne se mît à sa poursuite, je
» suis revenu ici avec Moustache, empressé

» de vous montrer cette heureuse capture.

» — Maintenant, » dit Henry, « nous » allons retourner avec le chien dans le » quartier que nous parcourons en vain » depuis quelques jours.

» — Un moment! » dit Bouchenot, « mon » avis est qu'il vaudrait mieux attendre la » nuit, car c'est la nuit que Moustache m'a » mené à la maison isolée. Il ne faut pas » déranger ses habitudes.

» — Il a raison, » dit George, « attendons » la nuit. Mais nous irons avec vous, nous » ne vous laisserons pas aller seuls à la re- » cherche de ces faux monnayeurs.

» — Venez avec nous, » dit Bouchenot, « cela n'en vaudra que mieux...

» — Et nous prendrons des armes, » dit Timothée, « chacun une paire de pistolets.

» — Très-bien pensé! » reprend Bouche- not. « En attendant, dînons bien, buvons » beaucoup; cela nous montera la tête pour » l'expédition de ce soir.

» — Et surtout, » dit Henry, « veillons » bien sur Moustache, qu'il ne nous échappe » plus.

» — Oh! sois tranquille, tant que j'aurai » du jambon dans ma poche, il ne s'éloi- » gnera pas. »

Les quatre jeunes gens dînent ensemble, et attendent avec impatience que la nuit vienne. Timothée est allé chercher ses pistolets et ceux de George; Henry a les siens; Bouchenot ne veut pas avoir autre chose que son canif. Enfin la soirée arrive, et l'on se met en marche avec Moustache que l'on tient encore en laisse.

Parvenus dans le quartier qui est de l'autre côté du canal, dans les environs de la barrière de Ménilmontant, on lâche le chien, mais on ne le perd pas de vue. Bouchenot a eu soin de vider sa poche afin que Moustache ne s'obstinât pas à rester auprès. Pendant quelque temps le chien suit les jeunes gens et n'a pas l'air de vouloir les quitter. Mais tout à coup, au détour d'une rue peu fréquentée, Moustache prend sa course sans regarder derrière lui.

« — Il se reconnaît! » dit Henry, « il va » nous conduire, ne le perdons pas de vue. »

Les jeunes gens sont obligés de courir

pour suivre le chien qui trotte très-vite et qui a déjà enfilé plusieurs ruelles. Enfin Moustache vient de s'arrêter devant une petite maison qui est au bout d'un mur.

« — C'est là, » s'écrie Bouchenot, « oui, » c'est bien là, je reconnais parfaitement la » maison.

» — Et nous avons passé plus de vingt » fois devant cette maison, » dit Henry, « et tu ne l'avais jamais reconnue?

» — C'est qu'il y a quelque chose que je ne » comprends pas. Autrefois la maison était la » seule dans la ruelle... maintenant en voilà » deux auprès... une là-bas... une en face.

» — Parbleu! on les a bâties depuis, » dit George. « Il est bien facile de voir qu'elles » sont neuves.

» — Ah! ma foi, c'est ce qui m'a trompé; » mais c'est bien là... d'ailleurs, vous le » voyez, messieurs, Moustache est contre la » porte de l'allée... il voudrait bien entrer... » Voyons si en tournant le loquet... »

Henry court à la porte, mais le loquet est décroché, et cette fois la maison est bien fermée.

« — Comment allons-nous faire? » dit Bouchenot; « employer la violence pour » entrer dans cette maison, ce serait mal- » adroit; ensuite nous ne sommes pas cer- » tains que M. Mortandal et ses complices y » soient en ce moment, et il aurait fallu » pouvoir les prendre sur le fait. »

Pendant que les jeunes gens se consultaient pour savoir ce qu'ils avaient à faire, un cabriolet s'arrête à l'entrée de la ruelle, un homme en descend et se dirige doucement vers la maison devant laquelle est le chien; les jeunes gens se sont éloignés et cachés derrière l'angle d'un mur, afin de n'être point aperçus par cet homme; mais ils n'ont pas pensé à emmener le chien, qui est resté blotti contre la porte.

L'individu, qui a quitté le cabriolet, est arrivé devant la porte de la maison; là il tire une clef de sa poche et se dipose à ouvrir, lorsque Moustache se met à aboyer.

« — Que le diable soit du chien! » dit une voix, que Henry reconnaît fort bien pour être celle de M. Mortandal; « je ne l'avais » pas aperçu... Qu'est-ce qu'il fait là?...

» allons, va-t'en... il ne bouge pas... N'im-
» porte, entrons vite... »

M. Mortandal est entré, mais il a refermé la porte sur lui et sur Moustache, qui s'est faufilé avec lui dans la maison.

« Nous sommes certains que M. Mortandal
» est là, » dit Henry; « maintenant, mes
» amis, que l'un de vous prenne un cabriolet,
» se fasse conduire chez M. Giraumont, et le
» ramène ici en lui annonçant qu'on va lui
» faire connaître de quelle manière son
» futur gendre s'enrichit.

» — J'y vais, » dit Bouchenot, qui aime autant s'éloigner de la maison, « j'y cours...
» je ramènerai le beau-père. Vous, en atten-
» dant, soyez prudents! mais ne laissez pas
» notre homme s'échapper. »

Bouchenot court, vole, il trouve un cabriolet et se fait mener chez M. Giraumont, auquel il demande à parler pour affaire importante. On l'introduit dans le cabinet du vieillard; il lui dit sans préambule!

« — Monsieur, j'ai l'honneur de vous
» prévenir que vous êtes sur le point d'unir
» mademoiselle votre fille à un faux mon-

» nayeur; comme ce n'est peut-être pas un » homme adonné à cette industrie que vous » auriez choisi pour gendre, je viens vous » proposer de vous assurer de la chose, afin » que vous puissiez agir ensuite comme vous » le jugerez convenable. »

Monsieur Giraumont fait un bond en arrière, en s'écriant :

« — Un faux monnayeur !... M. Mortandal !... » Ah ! monsieur, cela n'est pas possible... » C'est une nouvelle calomnie que l'on invente pour que je ne lui donne pas ma fille.

» — Mais, monsieur, puisque je vous propose d'en avoir la preuve par vos yeux !... » Il me semble que le sort de mademoiselle » votre fille vaut bien la peine que vous fassiez au moins une démarche pour savoir » si l'on dit vrai.

» — Partons, monsieur, je suis prêt à » vous suivre. »

Le vieillard monte en cabriolet avec Bouchenot, qui se fait descendre avec lui à l'entrée de la ruelle, où ils ne tardent pas à trouver Henry et ses amis, qui attendaient devant la maison.

Henry s'approche de M. Giraumont et lui dit :

« — Monsieur, ne croyez point que ce soit » la jalousie qui me fasse agir, mais on m'a » assuré que M. Mortandal n'était qu'un misé- » rable faux monnayeur, et que c'était dans » cette maison isolée qu'il se livrait à cette » criminelle industrie. J'ai cru qu'il était de » mon devoir de vous aider à connaître celui » que vous voulez prendre pour gendre. En ce » moment, M. Mortandal est là... dans cette » maison, nous l'y avons vu entrer, et il n'en » est pas sorti ; que voulez-vous faire, mon- » sieur? nous nous soumettrons à votre déci- » sion. Voulez-vous que nous allions requé- » rir la force pour nous faire ouvrir cette » maison, ou devons-nous employer un autre » moyen? Parlez, nous vous obéirons.

» — M. Mortandal est dans cette maison... » vous en êtes certain? » répond le vieillard.

« — Oui monsieur.

» — Eh bien, il faut éviter l'éclat... il » faut tâcher de pénétrer aussi dans cette » demeure, et savoir enfin ce que M. Mor- » tandal y fait.

» — Oui, certainement, » dit Bouchenot, « il faut pénétrer là-dedans... quoique » ce soit peut-être fort dangereux, mais » comment se faire ouvrir cette porte ? »

En ce moment on entend du bruit dans l'allée; bientôt la porte est vivement heurtée : c'est Moustache qui est en dedans, et qui fait tous ses efforts pour sortir. A force de pousser avec ses pattes, le chien a levé le loquet qui ferme en dedans. Bouchenot a entendu ce que fait Moustache, il saisit le moment pour pousser la porte avant que le loquet ne soit retombé, et bientôt l'entrée de la maison leur est ouverte.

« — Décidément Moustache est notre » providence ! » dit Bouchenot. « Venez, » messieurs... entrez; ne faites pas de bruit. » Prenez vos armes ; je vais vous suivre.

» — Va plutôt devant pour nous guider, » dit George.

« — Non, je vous guiderai mieux par » derrière... Venez, mais du silence ! »

On entre dans la maison, on marche en silence, on arrive dans la petite cour, puis, en approchant de la porte de la cave, on

commence à entendre comme des coups de marteau.

« — Entendez-vous ? » dit Bouchenot ; « ils sont en train de travailler.

» — Descendons doucement, » ditHenry ; « j'aperçois une faible lumière. »

Les jeunes gens et le vieillard descendent l'escalier, ils arrivent dans la cave, ils entendent parler dans un caveau voisin dont la porte est entre-bâillée. George, Henry et Timothée arment leurs pistolets, et se précipitent brusquement dans le caveau, en criant :

« — Rendez-vous, misérables ! »

Et ils aperçoivent M. Mortandal entouré d'hommes, dont les uns emplissaient d'huile et d'eau-de-vie des barriques qu'ils refermaient ensuite ; tandis que les autres recevaient dans des cruches des liquides qui leur arrivaient par des tuyaux qui s'étendaient sous terre, et communiquaient en dehors de la barrière d'où ils aboutissaient là, sans rien payer à l'octroi.

« — Ils ne font pas de fausse monnaie, » s'écrie Bouchenot qui vient d'allonger la

tête à l'entrée du caveau, tandis que Henry et ses deux amis sont restés tout ébahis au milieu des fraudeurs, qui, de leur côté, ne semblent pas moins surpris de cette visite inattendue.

« — Comment, messieurs ! est-ce que » vous seriez des gabelous ? » dit M. Mortandal en regardant les jeunes gens avec étonnement.

« — Non, monsieur, » dit Henry, « mais » on nous avait assuré que vous faisiez ici » de la fausse monnaie.

» — Ah ! je devine qui vous a dit cela ! » reprend le Marseillais en apercevant Bouchenot. « C'est monsieur, auquel je l'ai laissé » croire, parce que je pensais qu'il aurait » bien plus peur d'un faux monnayeur que » d'un fraudeur !... Ah ! monsieur Bouche- » not, vous m'avez trahi, ce n'est pas bien !

» — Eh fichetre ! il fallait donc me dire » qu'il ne s'agissait que d'huile et d'eau de- » vie ! » reprend Bouchenot, « et je n'aurais » pas été dans des transes continuelles » depuis que je vous connais !... »

En ce moment, M. Giraumont, qui n'était

pas encore entré dans le caveau, se présente devant Mortandal, qui semble un peu contrarié à sa vue, mais tâche de se remettre, et lui dit, en affectant de rire :

« — Comment, mon cher beau-père, vous » aussi, vous venez visiter notre entrepôt » secret !...

» — Monsieur, » répond le vieillard, « je » suis bien aise pour vous que vous ne » soyez pas un faux monnayeur, mais je ne » veux pas non plus pour gendre d'un » homme qui fait la contrebande... J'aime » les professions qui s'exercent au grand » jour et qui ne craignent pas les regards » de la police; c'est vous dire assez que » tout est fini entre nous.

» — Eh quoi ! monsieur Giraumont... » mais ceci n'est pas de la contrebande, ce » n'est que de la fraude...

» — Je n'estime pas plus l'une que l'autre, » monsieur; du reste soyez tranquille, au- » cun de nous ne se chargera du soin de » vous dénoncer. Allons, messieurs, je » crois que maintenant nous pouvons par- » tir, rien ne nous retient plus ici. Mon-

» sieur Henry, donnez-moi votre bras. »

Henry ne s'est pas fait répéter cette prière. Il s'empresse d'emmener M. Giraumont; George et Timothée les suivent, et Bouchenot ferme la marche, en répétant :

« — Ah ! si j'avais su qu'il ne s'agissait » que d'huile et d'eau-de-vie... les imbé- » ciles! cela leur apprendra à s'être moqués » de moi. »

Quinze jours après cette aventure, Henry devenait l'époux de Pauline, et ses trois amis assistaient à la cérémonie qui assurait son bonheur.

Bouchenot accepta la place que Henry lui avait offerte; dans les premiers temps il ne travaillait ni bien, ni beaucoup, mais Henry n'était pas exigeant. Petit à petit Bouchenot s'accoutuma au travail; il s'aperçut que l'on n'a pas le temps de s'ennuyer lorsque l'on est occupé; et que l'on s'amuse beaucoup plus quand on n'a pas que cela à faire.

Cœlina était devenue rangée, laborieuse, économe. Bouchenot finit par lui devenir fidèle. En amour, comme en toutes choses, il ne faut désespérer de rien.

Moustache, fêté, choyé et bien nourri, resta près de Henry et de Pauline, qui lui devaient leur félicité.

Mais Bouchenot disait souvent :

« — Dans tout cela nous ne savons pas » ce qui attirait le chien dans la maison des » fraudeurs. »

Enfin, mademoiselle Prudence épousa M. Merlandin, qui invita à sa noce Bouchenot et Cœlina, et leur dit avant de repartir pour Poissy avec sa femme :

« — A propos! le parrain de mon épouse » m'avait chargé de lui donner des nou- » velles d'un chien nommé Moustache, et » prié de mener quelquefois ce chien chez » la personne qui le lui a donné; c'était un » jardinier fleuriste, près de la barrière de » Ménilmontant; mais ma femme m'a dit » qu'elle avait perdu le chien. Et, quant au » jardinier, on m'a assuré qu'il était mort » depuis longtemps.

» — Ah! voilà donc la cause de l'atta- » chement de Moustache pour l'habitation » isolée!... » s'écrie Bouchenot après avoir entendu M. Merlandin; « je ne m'étonne

» plus si ce chien connaissait si bien les » localités de la maison ! c'est son berceau ! » c'est le séjour de sa jeunesse, c'est peut-» être sa famille qu'il voulait revoir. Allons, » si Moustache aime le jambon, il conserve » aussi un souvenir de ses premiers amis » et de la misérable bicoque où il fut élevé. » Il y a bien des hommes qui n'ont pas autant de mémoire que ce chien-là. »

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

TABLE

DES MATIÈRES.

		Pages.
Chap. Ier.	Bouchenot en bonne société.	1
II.	Une fortune inattendue.	36
III.	L'amour s'en va, l'amitié s'éloigne.	64
IV.	Bouchenot veut se marier.	103
V.	Trois jeunes gens sur une autre route.	126
VI.	Une revanche.	142
VII et dernier.	Où l'on revoit Moustache.	172

DUPLICATE

PQ
2318
M6
1839
t.3-4

Knock, Charles Paul de
Moustache

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 16 12 01 14 001 4